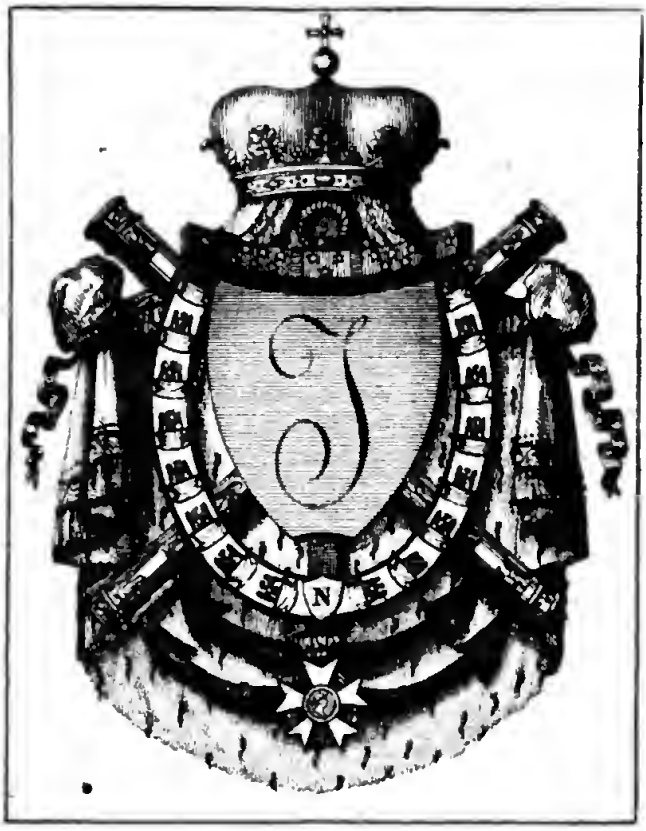
10815



Pol. L. LVIII. 53. (1-5

THÉATRE MODERNE,

OU

RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE

DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (An XI.)

Sem. Neo-Graec. Étiquet.

LES AVEUX DIFFICILES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. VIGÉE;

Représentée, pour la première fois, à Paris le Lundi 24 Février 1783, & le lendemain à Versailles devant Leurs Majestés, par les Comédiens Français.

A PARIS,

Chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLÉANTE,	*M. Molé.*
MERVAL,	*M. Fleury.*
MÉLITE, jeune Veuve,	*Mlle. d'Oligni.*
FRONTIN, Valet de Cléante,	*M. Préville.*
LISETTE,	*Me. Bellecour.*

La Scène ſe paſſe à Paris chez Mélite.

LES AVEUX DIFFICILES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! Madame aujourd'hui triſte, ſombre & rêveuſe!
Hier encore, hier vous paroiſſiez heureuſe :
En penſant à Merval, vous chériſſiez les nœuds
Que l'hymen doit ce ſoir aſſortir pour vous deux :
Vous êtes bien changée! Autant que je puis croire,
Vous avez du défunt rappellé la mémoire ;
Ou vous craignez ſans doute, en prenant un parti,
De ne plus retrouver l'Amant dans le mari.

MÉLITE.

Tu ne me parles pas, Liſette, de Cléante.

LISETTE.

A quoi bon? Dès long-tems il trompe votre attente.

Il eſt, depuis trois ans, éloigné de ces lieux,
Et ſon retour, Madame, eſt au moins bien douteux.
Il a paſſé la mer, la route eſt dangereuſe,
Il ne s'y fiera plus.

MÉLITE.

Je ſerais trop heureuſe!
Mais vois quel eſt mon ſort! Une lettre en ce jour
M'annonce ſon départ, & prévient ſon retour.

LISETTE.

Quoi, Madame, vraiment il revient?

MÉLITE.

Oui, Liſette;
Et ce retour ſi prompt m'allarme & m'inquiète.
Lorſqu'il fut obligé d'abandonner ces lieux,
Tu ſais quels ſentimens nous uniſſaient tous deux;
La mort d'un vieux parent, un immenſe héritage,
Le forçaient, malgré lui, de hâter ſon voyage:
La douleur, le regret étaient peints dans ſes yeux.
« L'hymen à mon retour cimentera nos nœuds,
» Dit-il; notre union eſt tout ce qui me touche ».
Son cœur plaça vingt fois ce ſerment ſur ſa bouche,
Et moi-même, dès-lors ſongeant à ſon retour,
J'adreſſais à l'Hymen tous les vœux de l'Amour.
Il partait; mais craignant qu'une trop longue abſence
Contre lui, par degrés, n'armât l'indifférence,
Il chargea l'amitié de veiller ſur ſon ſort;
Il fit choix de Merval. Liſette, il eut grand tort:
Nos adieux, nos regrets imprimés dans mon âme,
En s'y reproduiſant auraient nourri ma flamme;
Mais un nouvel objet ſe trouva près de moi,
En parlant de Cléante on me parla de ſoi;
Puis inſenſiblement & contre mon attente,

On oublia bientôt juſqu'au nom de Cléante.
Cléante m'écrivait ſouvent, ſoins ſuperflus !
J'en parlais bien encor, mais je n'y penſais plus.
Ne voulant pas pourtant avoir la honte entière
D'avoir rompu nos nœuds & changé la première,
Je répondis toujours à ſes lettres : l'eſprit
Dictait ce qu'autrefois le cœur ſeul aurait dit :
Enfin Cléante arrive, & dans mon trouble extrême,
Liſette, je ſens trop que c'eſt Merval que j'aime.

LISETTE.

A parler franchement, Madame, dans ce cas,
Je ne puis concevoir quel eſt votre embarras :
Quant à moi j'aurais fait ce que l'on vous voit faire.
Vivre toujours d'eſpoir, c'eſt vivre de chimère.
Mais Merval une fois choiſi pour votre époux,
Quels droits Cléante encor peut-il avoir ſur vous ?

MÉLITE.

Mais le droit de ſe plaindre.

LISETTE.

Après trois ans d'abſence ?

MÉLITE.

Quand j'écris que je l'aime.

LISETTE.

Hé bien ! par complaiſance.

MÉLITE.

Ad il croit que pour lui mon cœur n'a pu changer :

LISETTE.

Quand lui tout découvrir c'eût été l'affliger.
Madame, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.
Depuis quand notre ſexe eſt-il fait pour attendre ?
La conſtance, d'ailleurs, eſt-ce un état ſi doux ?

Si la mode en venait, que deviendrions-nous ?
Quoi ! des ſiècles entiers porter la même chaîne !
Les hommes, par ma foi, n'en valent pas la peine.
Je vous dirai bien plus : trahi par ſon ami,
Cléante n'eſt encor malheureux qu'à demi.
De qui ſe plaindrait-il ? c'eſt un autre lui-même.
Enfin s'il perd le cœur du tendre objet qu'il aime,
D'un tel évènement qu'il accuſe le ſort,
Préſent on a raiſon, mais abſent on a tort.

MÉLITE.

Non, non ; je ſens trop bien, quoique tu puiſſes dire,
Que ſur mon cœur encor Cléante a quelque empire ;
Car enfin ſi l'amour ne parle plus pour lui,
Je ne m'en prends qu'à moi. Tout m'allarme aujourd'hui.
Je vois déjà ſes pleurs, j'entends déjà ſes plaintes,
Ses reproches amers ; à de telles atteintes
Pourrai-je réſiſter ?

LISETTE.

Oui, ſans doute, il le faut.
S'il le prend ſur ce ton, prenez un ton plus haut ;
Et ſi vous ne pouvez éviter ſa préſence,
Sachez, par ce moyen, le réduire au ſilence.

MÉLITE.

Envain par tes raiſons tu crois me raſſurer.
A mes réflexions je crains de me livrer.
Je vais quelques momens dans le ſein d'une amie
Epancher la douleur dont mon ame eſt ſaiſie ;
En confiant ſes maux on croit les adoucir.
Si Merval paraiſſait, prens ſoin de l'avertir
D'un retour ſi fatal ; je ne veux pas encore
Qu'il apprenne de moi le ſecret qu'il ignore.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

LISETTE, *ſeule.*

JE ne la conçois pas ; comment, ſe repentir
De ce que ſon amour a pu s'anéantir
Après trois ans d'abſence ! Allons, c'eſt ridicule.
Pour ma part, Dieu merci, j'ai levé le ſcrupule.
J'avais avec Frontin quelques arrangemens,
La veille du départ il reçut mes ſermens,
Et j'en conviens, huit jours je pleurai ſon abſence ;
Mais à peine le mois s'écoulait, que d'avance
Pour m'épargner le ſoin de nourrir ma douleur,
J'avais choiſi Merlin pour mon conſolateur.
Frontin revient, tant pis, je plains peu ſon martire ;
Il arrive trop tard, il faut qu'il ſe retire.
Mais quel parti prendra notre pauvre Merval ?
Il ne s'attendait guère à revoir un rival :
Son amoureux ſouci d'avance me fait rire ;
C'eſt lui-même, ſongeons à ce qu'il nous faut dire.

SCENE III.

MERVAL, LISETTE.

MERVAL.

AH ! ma chère Liſette, enfin voici le jour
Promis à la conſtance, attendu par l'amour,
Ce jour qui met le comble à mon bonheur extrême,

Qui me fixe à jamais près de l'objet que j'aime.
Conçois-tu...

LISETTE.

Doucement.

MERVAL.

L'ivreſſe ! le plaiſir !...

LISETTE.

Ce n'eſt pas le moment de vous tant réjouir.

MERVAL.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LISETTE.

Madame....

MERVAL.

Eh bien ! Madame...

LISETTE.

A cet heureux tranſport n'a pas ouvert ſon ame.

MERVAL.

A mon aſpect, crois-moi, Liſette, il y naîtra;
J'oſe au moins m'en flatter.

LISETTE.

Je ne crois pas cela.

MERVAL.

Ah ! parle; fais ceſſer le trouble qui m'agite.
En des momens ſi doux que peut craindre Mélite ?
Aſpirer à ſa main quand j'ai touché ſon cœur,
C'eſt m'impoſer le ſoin de faire ſon bonheur.
L'hymen ne peut jamais changer mon caractère.
Je n'acquiers d'autre droit que celui de lui plaire,
De prévenir ſes goûts, de flatter ſes deſirs;
Oui, je veux que nos nœuds, tiſſus par les plaiſirs,
Soient toujours reſſerrés par la douce habitude

De vivre ſans contrainte, & ſans inquiétude,
Affranchis de l'abus de ce honteux pouvoir
Qui commande à l'amour d'obéir au devoir.

LISETTE.

Tel qu'il eſt ce projet, Monſieur, eſt inutile,
Ou l'exécution en eſt bien difficile :
Apprenez donc enfin...

MERVAL.

Eh bien! explique-toi.

LISETTE.

Vous le voulez?

MERVAL, *à part.*

Je tremble, & je ne ſais pourquoi.

LISETTE.

Cléante...

MERVAL.

Après...

LISETTE.

Monſieur...

MERVAL.

N'achève pas, Liſette.
Je devine trop bien cette peine ſecrette
De Mélite... Cléante... à préſent... oui, je voi...
Son image ſe place entre Mélite & moi.

LISETTE.

Hélas! oui; ſon retour...

MERVAL.

Son retour! quel préſage
Te l'annonce?

LISETTE.

Une lettre, en faut-il davantage?

Madame, quand déjà vous ſoupçonnez ſon cœur
Dans le ſein d'une amie épanche ſa douleur.

MERVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! Ciel! Et cette lettre à qui s'adreſſe-t-elle?

LISETTE.

A Mélite.

MERVAL.

Il y peint ſa tendreſſe fidelle?

LISETTE.

Sans doute.

MERVAL.

Sa conſtance incroyable?

LISETTE.

Oui vraiment.

MERVAL.

Et parle-t-il de moi, Liſette?

LISETTE.

Aſſurément.

MERVAL.

Mais nul objet là-bas n'a donc pu le diſtraire?

LISETTE.

Apparemment.

MERVAL.

Oh non, Mélite a ſu lui plaire;
Il n'a pu l'oublier. Elle a tant d'agrémens!
Elle réunit tout, eſprit, graces, talens,
Et l'ame la plus tendre, & le plus doux langage:
L'amour en la formant admirait ſon ouvrage.
Et tu dis qu'il revient?

LISETTE.

Oui, c'eſt la vérité,

Monſieur.

MERVAL.

De quel remord mon cœur eſt agité.
(*A part, & en parcourant le Théatre avec vivacité.*)
Cléante ſe confie à des mains étrangères,
Il n'a pas pu ſitôt terminer ſes affaires.
(*Haut.*)
A peine eſt-il parti. Liſette, ſi pourtant
On pouvait retarder ce retour...

LISETTE *qui a ſouri pendant l'à parte de Merval.*

Et comment ?

MERVAL.

On pourrait prétexter une abſence imprévue,
Un ſéjour dans le fond d'une terre inconnue ;
Et ce délai...
(*On entend des cris & des coups de ſouet.*

LISETTE.

Frontin, ah ! nous ſommes perdus !

MERVAL.

Où fuir ?

LISETTE.

Où me cacher !
(*Frontin en entrant fait des ſignes à la cantonnade, Merval & Liſette ſortent précipitamment.*)

SCENE IV.

FRONTIN, *ſeul, en habit de Courier.*

MA foi, je n'en puis plus.
Je ſuis moulu, briſé. Juſte Ciel ! quel voyage !
Des chevaux ! des chemins ! Pas un gîte ! Un orage,

Et la grêle, & le vent, & la foudre en courroux ;
Et par-tout les éclairs faiſant route avec nous ;
Quel métier ! Grace au Ciel, enfin, m'en voilà quitte,
Et rendu ſain & ſauf au logis de Mélite.
Un autre orage ici peut-être nous attend ;
Nous venons découvrir un myſtère important ;
Myſtère qui nous pèſe. En ſerviteur fidèle
J'ai déjà ſçu donner des preuves de mon zèle ;
Et certaine maiſon, placée aux environs,
Pour quelque tems au moins nous ſauve des ſoupçons.
Ce premier ſoin rempli, tout va bien; mais, ſans doute,
On nous préſume encore arrêtés ſur la route :
Il faut nous annoncer. Il faut d'ailleurs auſſi
M'informer, pour ma part, ſi Liſette eſt ici.
Je crois appercevoir un minois de Soubrette,
Et je reſſens.....

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)

FEIGNONS. Quoi ! Frontin !

FRONTIN.

Quoi ! Liſette !

Eh ! bon jour, mon enfant. M'as-tu gardé ton cœur ?

LISETTE.

M'as-tu gardé le tien ?

FRONTIN.

Juge de mon ardeur !

Pour arriver plutôt, j'ai bravé la furie
D'un orage où cent fois j'ai tremblé pour ma vie.
Mais quel air, dis-moi donc, que celui de Paris ?
Comme en le reſpirant tes traits ſont embellis !
Je te trouve charmante, incomparable, unique.

LISETTE.

Tu n'es pas trop changé.

FRONTIN.

C'eſt un peu laconique.
Serois-je moins aimé ? Parle-moi ſans détour.

LISETTE.

Que veux-tu ; la ſurpriſe a glacé mon amour.

FRONTIN.

D'accord. Mais.....

LISETTE.

Laiſſe-moi le tems de me remettre,
Et nous verrons après.

FRONTIN.

Soit. A-t-on vu la Lettre
Que nous avons écrite ?

LISETTE.

(*Haut.*) (*A part.*)
Oh ! oui. Diſſimulons.

FRONTIN, *à part.*

Feignons. Tout eſt perdu ſi nous nous découvrons.
(*Haut.*)
Hé ! comment l'a-t-on lue ?

LISETTE.

Avec un trouble extrême.
Comment l'a-t-on écrite ?

FRONTIN.

On était tout de même.

LISETTE.

On ſera sûrement charmé de nous revoir ?

FRONTIN.

Sans doute. L'on s'apprête à nous bien recevoir ?

LISETTE.

Je t'en réponds. Cléante eſt donc toujours fidèle ?

FRONTIN.

Il n'aime que Mélite & ne rêve que d'elle.
(*A part.*)
Il eſt bon de mentir.

LISETTE.

Et Mélite aujourd'hui
N'adore que Cléante, & ne vit que pour lui.
(*A part.*)
Il faut en impoſer.

FRONTIN.

Et pendant ſon abſence
Elle a pleuré beaucoup ?

LISETTE.

Au point que ſa préſence
Ne peut manquer ſur nous de faire impreſſion.

FRONTIN.

Nous ne la verrons pas ſans quelque émotion.

LISETTE.

Quel jour pour une femme intéreſſante, honnête !

FRONTIN.

Quel jour pour un amant jaloux de ſa conquête !

LISETTE.

Va-t-il venir bientôt ?

FRONTIN.

Sur mes pas, à l'inſtant.

LISETTE, *à part.*

Je tremble.

FRONTIN, *à part.*

Je frémis.

LISETTE.

Mélite, en ce moment,
Eſt dehors. ..

FRONTIN, *à part.*

Bon, tant mieux.

LISETTE.

Mais une fois inſtruite....

FRONTIN.

Oh ! rien ne preſſe, non.

LISETTE.

Il ſuffit ; je te quitte.
Adieu, Frontin.

FRONTIN.

Adieu Liſette.

(*Liſette ſort.*)

SCENE VI.

FRONTIN, *ſeul.*

TOUT va mal.
Voilà le fruit des ſoins du généreux Merval.

Il eût bien mieux valu qu'un ami moins fidèle
Eût envié l'honneur de reſter auprès d'elle.
Si du moins, par prudence, on m'avait conſulté,
A Mélite on aurait laiſſé ſa liberté.
L'Amant eſt-il abſent ? un autre le remplace ;
C'eſt dans l'ordre aujourd'hui. Mais l'heure ici ſe paſſe :
Mon Maître m'avait dit qu'il ne tarderait pas ;
Sçachons.... Ma foi c'eſt lui qui porte ici ſes pas.

SCENE VII.

CLÉANTE, FRONTIN.

CLEANTE.

EH BIEN, quelle nouvelle ? & que vas-tu m'apprendre ?

FRONTIN.

Rien de bon.

CLÈANTE.

Dis toujours. Je ſuis prêt à t'entendre.

FRONTIN.

On vous aime, Monſieur.

CLÉANTE.

Beaucoup ?

FRONTIN.

Eperdument.

CLÉANTE.

Qui peut te l'avoir dit ?

FRONTIN.

Liſette apparemment.
J'ai ſondé le terrein ; mais, Monſieur, mon adreſſe

N'a ſervi qu'à m'apprendre, hélas ! que ſa Maitreſſe
Eſt conſtante.

CLÉANTE.

Comment ?

FRONTIN.

Oui. Mélite aujourd'hui
N'adore que Cléante & ne vit que pour lui ;
Voilà ſes propres mots.

CLÉANTE.

L'aventure eſt cruelle !
A-t-on voulu ſçavoir ſi je lui ſuis fidèle ?

FRONTIN.

On me l'a demandé, ſans doute.

CLÉANTE.

Qu'as-tu dit ?

FRONTIN.

Que vous l'aimiez beaucoup, que d'elle, jour & nuit ;
Vous rêviez.

CLÉANTE.

Mais...

FRONTIN.

Il le fallait.

CLÉANTE.

A la bonne heure !
Cependant tu pouvais....

FRONTIN.

Eh bien, oui ! Que je meure
Si j'euſſe oſé jamais m'exprimer autrement.

CLÉANTE.

Je cours...

FRONTIN.

Elle n'eſt pas chez elle en ce moment.
Elle a lu votre écrit, & dans l'impatience....
Le plaiſir.... Elle en fait peut-être confidence
A quelqu'un...

CLÉANTE.

Et ſçais-tu quand je pourrai la voir?

FRONTIN.

Elle ne rentrera ſûrement que ce ſoir.
On voulait l'avertir; mais, prévoyant d'avance
Tout l'effet que ſur vous cauſerait ſa préſence,
Je m'y ſuis oppoſé.

CLÉANTE.

C'eſt bien fait: cependant
Il en faudra toujours venir là. Le moment
N'eſt pas loin, & je ſens que ma crainte s'augmente.

FRONTIN.

Votre conduite auſſi, Monſieur, eſt imprudente.
Puiſque vous lui parliez de votre prompt retour,
Vous ne deviez donc pas parler de votre amour,
Ni vous peindre en eſclave amoureux de ſa chaîne.

CLÉANTE.

Que veux-tu? J'aurais craint de m'attirer ſa haîne.
Chez les femmes, toujours fières de leurs attraits,
L'amour propre offenſé ne pardonne jamais.
Et ſes lettres d'ailleurs reſpirant la tendreſſe,
Pouvais-je, ſans manquer à la délicateſſe,
Lui mander que mon cœur n'était plus ſous ſes loix;
C'eût été m'avouer indigne de ſon choix.

FRONTIN.

Voyez donc ce qu'on peut faire aujourd'hui pour elle.

CLÉANTE.

C'eſt bien embarraſſant.

FRONTIN.

Je réponds de mon zèle;
Mais...

CLÉANTE.

Nous y rêverons. Préviens toujours mes pas
Où tu ſçais : de ceci ſur tout ne parle pas.
Dis...

FRONTIN.

Oh ! je ſçais très-bien tout ce qu'il faudra dire :
Que loin d'elle on languit, on gémit, on ſoupire;
Sur cet objet, Monſieur, n'ayez aucun ſouci.

CLÉANTE.

Bien. Tu reviendras voir ce qui ſe paſſe ici.

(*Frontin ſort.*)

SCENE VIII.

CLÉANTE, *ſeul.*

MA ſituation vraiment eſt peu commune :
De deux femmes aimé, n'en pouvant garder qu'une;
Comment faire ? Mélite a d'anciens droits ſur moi,
L'autre en a de nouveaux, toutes deux ont ma foi,
Le pas eſt délicat. Mélite eſt eſtimable,
L'autre ne l'eſt pas moins; mais l'autre eſt plus aimable;
L'autre eſt là, je le ſens. Il le faut... C'en eſt fait...
Oui, je dois ſans tarder révéler mon ſecret;
Le grand point eſt d'oſer s'avouer infidèle,
Je vais m'y préparer. Cet autre objet m'appelle;

Il ne faut pas du moins, qu'insensible à sa voix,
Je trompe en arrivant deux femmes à la fois.
Ciel ! que vois-je !

SCENE IX.

CLÉANTE, MERVAL, MÉLITE.

(*Ils s'observent, & peignent leur embarras.*)

CLEANTE.

AH ! pour moi que ce jour a de charmes !
Votre présence enfin dissipe mes allarmes ;
Je rends grace au destin qui permet qu'aujourd'hui
Je voie en même-tems Mélite & mon ami.

MELITE, *à part.*

Je n'ose lui parler.

CLÉANTE, *à part.*

Avouerai-je ?

MERVAL, *à part.*

J'enrage.

(*Haut.*)
L'amour t'a fait sans doute abréger ton voyage ;
Tu ne pouvais venir plus à propos.

CLÉANTE.

L'amour,
J'en conviendrai, Madame, a pressé mon retour ;

MÉLITE.

Ah ! je le pressentais ! un trouble involontaire
(*A part.*)
M'avertissait... Hélas !

CLÉANTE.

Que ce mot doit me plaire !
(*A Merval.*)
Je ſens combien je dois à tes ſoins généreux ;
(*à part.*)
C'eſt par toi que je ſuis heureux, & malheureux.
(*A Mélite.*)
Quel plaiſir de me voir près d'un objet aimable !
Ah ! permettez...
(*Il veut lui baiſer la main : Merval le tire par l'habit.*)

MERVAL, *ſe remettant.*

Elle eſt tout-à-fait adorable.

CLÉANTE.

C'eſt le mot oui, combien tu flattes mon eſpoir !
Quelle obligation ne dois-je pas t'avoir !
Quel avenir heureux pour mon ame attendrie !
(*A Mélite.*)
Il vous a donc tenu fidelle compagnie ?

MÉLITE.

Très-fidelle, il eſt vrai.

CLÉANTE.

Je l'en avais prié.

MERVAL.

J'ai cru devoir remplir...

CLÉANTE.

Les ſoins de l'amitié.
Je ſens qu'à tes conſeils donnés en mon abſence ;
Je dois l'heureux effet que produit ma préſence ;
Pourrai-je reconnaître un ſervice ſi grand !

MERVAL.

Je ne mérite pas...

CLÉANTE.

Son cœur m'en eſt garand.
Quel triomphe pour toi que cette impatience,
Ce deſir de ſe voir, & cette intelligence!
Si tu fuyais l'hymen, l'aſpect intéreſſant
De deux amans unis par la foi du ſerment,
Peut-être dans ton cœur fera naître l'envie,
D'aſſocier l'amour aux plaiſirs de ta vie:
Dans peu tu formeras quelque tendre union;
Et tu m'auras auſſi cette obligation.

MERVAL.

Je rends grâce à tes vœux; mais pendant ton abſence,
Cette envie en mon cœur a déjà pris naiſſance.

CLÉANTE.

Tout de bon!

MERVAL.

Oui, j'en ai retardé le moment;
Mais je m'en occupais très-ſérieuſement.

CLÉANTE.

J'en ſuis ravi. Dis-moi, Madame connaît-elle?...

MÉLITE, *à part.*

Je tremble.

MERVAL.

Qui?

CLÉANTE.

L'objet de ton amour fidèle?

MERVAL.

Tu peux lui demander.

CLÉANTE.

Pourrai-je être éclairci?
Celle qui l'a fixé, la connaiſſez-vous?

MELITE.

Oui.

CLÉANTE.

Sans doute elle eſt aimable ?

MÉLITE, *embarraſſée.*

Oh !

MERVAL, *avec chaleur.*

Charmante.

CLÉANTE.

Et ſon ame ?

MERVAL, *plus vivement encore.*

Sublime.

CLÉANTE.

Doucement laiſſe parler Madame.

(*A Mélite.*)

Puis-je m'en rapporter au portrait qu'il en fait.

MÉLITE.

Vous pouvez à ſon ſort du moins prendre intérêt.
Sa ſituation eſt très-embarraſſante ;
La crainte la ſaiſit, le remord la tourmente :
Il a touché ſon cœur, elle l'aime en effet ;
Mais elle eſt ſous les loix d'un ſerment indiſcret.
Un rival qu'il redoute a pour lui la promeſſe
De cet objet qui n'oſe avouer ſa foibleſſe.

CLÉANTE.

Je conçois aiſément quel eſt ſon embarras :
Quelqu'un que je connais eſt dans le même cas.

MÉLITE.

Ce quelqu'un, j'en conviens, me ſemble fort à plaindre.

CLÉANTE.

Et je le plains beaucoup : forcé de ſe contraindre,

Jugez de ſon état. Je crois, mon cher Merval,
Que dans le fond du cœur tu hais bien ton rival.

MERVAL.

Non, je ne puis haïr un rival que j'eſtime;
(*A part.*)
Sans.... je n'oſe achever.

CLÉANTE.

La haine eſt légitime
En ce cas; mais faut-il tant s'attriſter? Allons,
Madame & moi, mon cher, nous te conſolerons:
C'eſt mon tour, je veux prendre...

MERVAL.

Une peine inutile;

CLÉANTE.

Non, mon attachement ne ſera point ſtérile.
Ne t'inquiète pas; nous ferons tant, qu'enfin
Tu reprendras un air plus calme & plus ſerein.
Je me ſais bien bon gré de ma prompte arrivée!
Ta Maitreſſe, ſans moi, t'allait être enlevée,
Tu la poſſéderas, ~~ou l'amitié du~~ moins,
A conſoler ton cœur appliquera ſes ſoins;
Mais tu reſtes ici par pure complaiſance,
Tu ſouffres de te voir privé de ſa préſence,
Va la trouver; dis-lui qu'un ami fait des vœux
Pour que l'himen bientôt vous uniſſe tous deux.

MERVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Comment! en eſt-ce aſſez? Mon rival eſt chez elle;

CLÉANTE.

Hé bien! tant mieux pour toi: l'occaſion eſt belle;
Le langage des yeux...

MERVAL, *étouffant ſon dépit.*

Oui, je penſe vraiment,
Que ce langage-là doit être très-piquant.
Je ſuis ravi, comblé. Dans cette circonſtance,
Je ſais ce que je dois à la reconnaiſſance ;
Tu m'en vois pénétré. Je te quitte enchanté
D'un ſi beau mouvement de généroſité.

SCENE X.

CLÉANTE, MÉLITE.

CLÉANTE.

IL vous parlait ſouvent du ſecret de ſon ame ?

MÉLITE.

Très-ſouvent, j'en conviens.

CLÉANTE.

Vous le plaigniez, Madame ;
Je connais votre cœur ſenſible & généreux.

MÉLITE.

On s'intéreſſe au ſort d'un amant malheureux.

CLEANTE.

C'eſt aſſez naturel ; mais cela, je parie,
A jetté quelquefois de la monotonie
Dans vos entretiens ?

MÉLITE.

Non.

CLÉANTE.

Tant mieux ; c'eſt qu'aujourd'hui
Rarement on s'amuſe à pleurer pour autrui.

MÉLITE.

Il eſt doux d'eſſuyer d'une main ſecourable
Les larmes d'un ami que ſon malheur accable.

CLÉANTE.

Oh! oui, vous lui devez, je crois, votre amitié;
Et ſes ſoins complaiſans...

MÉLITE.

Il en eſt bien payé.

CLÉANTE.

Il n'eſt pas gai Merval.

MÉLITE.

Mais il eſt très-aimable.
(*A part.*)
Si j'oſais...

CLÉANTE, *à part.*

Si c'était le moment favorable.
(*Haut.*)
Dans mon abſence au moins vous parlait-il de moi?

MÉLITE.

Il m'en entretenait ſans ceſſe.

CLÉANTE.

Je le croi.

MÉLITE.

Avez-vous eu quelqu'un à qui, dans mon abſence;
Vous ayez de vos feux pu faire confidence?

CLÉANTE.

Oui, Madame.

MÉLITE.

En ces lieux rien ne les a diſtraits?

CLÉANTE.

Ah! que penſeriez-vous... ſi je vous oubliais!

(*A part.*)
Ce n'eſt pas là l'inſtant.

MÉLITE, *à part.*

Il n'eſt pas tems encore.

CLÉANTE.

On retrouve par-tout l'objet que l'on adore.
Depuis l'inſtant fatal qui nous a ſéparés,
J'ai ſenti dans mon cœur s'accroître par degrés
Le trouble qu'y fait naître un objet trop aimable:
Cet objet enchanteur, doux, honnête, eſtimable,
Me ſera toujours cher; & je ſens qu'en ce jour
Rien ne peut m'engager à manquer à l'amour.

MÉLITE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il m'aime, c'eſt certain. Ah! l'objet qui m'enflamme
Eſt bien ſûr de régner à jamais ſur mon ame.
De mon deſtin, hélas! telle eſt la douce loi,
Je l'entends, je le vois ſans ceſſe auprès de moi:
Son image me ſuit: quelque ſoin qui m'agite,
Je la trouve en mon cœur, lorſque mon œil la quitte;
Ma tendreſſe eſt extrême, & je ſens qu'en ce jour
Rien ne peut m'engager à manquer à l'amour.

CLÉANTE, *à part.*

Elle m'aime, c'eſt ſûr.

MÉLITE, *à part.*

Je ſuis bien malheureuſe!

CLÉANTE, *à part.*

Je ſuis bien malheureux!

MÉLITE, *à part.*

Cette épreuve eſt affreuſe;

(*Haut.*)

Souffrez pour un moment que je vous laiſſe ici.

CLÉANTE.

Je n'y ſerai pas ſeul.

MÉLITE.

J'aurai bientôt fini

C'eſt un ordre à donner.

CLÉANTE.

Ah ! rien ne m'inquiète.

MÉLITE, *à part, & en s'en allant.*

De notre confidence allons charger Liſette.

SCENE XI.

CLÉANTE, *ſeul.*

POUR le coup je m'admire ! ici je viens exprès
Pour rompre des liens que le tems a défaits :
Je me crois, en entrant, bien ſûr de mon courage,
Et c'eſt préciſément moi ſeul qui me r'engage.
Comment faire à préſent ? me voilà convaincu
Que l'audace n'eſt pas ma première vertu.
Mais Merval... plus que moi cent fois il eſt coupable;
Il ne s'aviſe pas de la trouver aimable.
C'eſt un fatal préſent qu'un trop fidèlle ami !
N'importe, il faut enfin que tout ſoit éclairci,
J'avais dit à Frontin de venir ; mais je penſe
Que le maraud jouit de mon impatience.

SCENE XII.

CLÉANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR parle de moi, je crois.

CLÉANTE.

Oui, d'où viens-tu ?
Lorſque tu ſais qu'ici tu peux être attendu.

FRONTIN.

Là, doucement, Monſieur, parlez-moi ſans colère.
A ſon retour on a des viſites à faire ;
Il eſt des ſoins à rendre, il eſt des gens à voir,
Et j'ai dû m'acquitter de ce premier devoir.

CLÉANTE.

Briſons là, je te prie, & réponds-moi. Ton zèle
Pourra-t-il ſoutenir une épreuve nouvelle ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

CLÉANTE, *après avoir rêvé.*

M'y voilà, bon ; feins de me trahir.
A Liſette, toi-même, il faut tout découvrir.

FRONTIN.

Y penſez-vous, Monſieur ? Cela n'eſt pas poſſible.
Comment, lorſque d'un air tendre, affable & ſenſible
Elle m'a confié l'amour qu'on a pour vous,
Que j'aille l'accueillir d'un compliment ſi doux !
Ce ſerait conſcience.

CLÉANTE.

Il le faut.

FRONTIN.

Je confeſſe

Qu'un pareil trait répugne à ma délicateſſe.

CLÉANTE.

Eh bien ! maraud, j'ordonne & veux être obéi.

FRONTIN.

Ah ! c'eſt parler, cela. Vous le voulez donc ?

CLÉANTE.

Oui.

FONTIN.

On vous obéira. Paix.

CLÉANTE.

Quoi ?

FRONTIN.

Paix ; c'eſt Liſette.

Si nous tenions, Monſieur, cette affaire ſecrette ?

CLÉANTE.

Non.

FRONTIN.

Par où commencer, hein ?

CLÉANTE.

Par où tu voudras.

FRONTIN.

Par la fin, n'eſt-ce pas, Monſieur ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

QUEL embarras !

CLÉANTE.

Je me fie à tes ſoins; je te laiſſe avec elle,
Et revole un moment où l'amour me rappelle.
(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

JE ſens qu'il faut ici tout mon art.

LISETTE, *à part.*

Je ſens bien
Qu'il faut adroitement entamer l'entretien.
(*Haut.*)
Abordons-le. C'eſt toi, Frontin!

FRONTIN, *d'un air triſte.*

C'eſt toi, Liſette !

LISETTE.

Ton ame en ce moment paraît peu ſatisfaite,
Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Ce n'eſt rien ; mais vois-tu, mon enfant ;
Quelquefois à part moi je rêve triſtement,
Et lorſque, par hazard, j'enviſage nos peines,
Je gémis du tableau des misères humaines.

LISETTE.

Tout, à dire le vrai, ne va pas comme on veut.

FRONTIN.

Tout n'en irait que mieux pourtant.

LISETTE, *avec triſteſſe.*

Cela ſe peut.

FRONTIN.

Mais tu ne m'as pas l'air, non plus, d'être contente.

LISETTE.

C'eſt que par fois auſſi mon eſprit ſe tourmente.

FRONTIN.

Eh bien! confions-nous chacun notre chagrin.

LISETTE.

Serait-ce le moyen d'en voir bientôt la fin ?

FRONTIN.

Peut-être ; eſſayons.

LISETTE.

Soit.

FRONTIN, *s'approchant d'elle.*

Dis-moi donc, ta Maitreſſe
Penſe-t-elle...

LISETTE, *s'approchant de lui.*

(*A part.*) (*Haut.*)

Haie. Elle eſt auſſi dans la triſteſſe :
Et ton maître ?

FRONTIN,

FRONTIN.

(*A part.*) (*Haut.*)

Ouf ! Il ſort peu ſatisfait de lui.

LISETTE.

Peut-on ſavoir d'où naît ſon humeur aujourd'hui ?

FRONTIN.

Peut-on ſavoir pourquoi Mélite s'inquiète ?

LISETTE.

C'eſt que ſouvent le cœur n'a pas ce qu'il ſouhaite.

FRONTIN.

C'eſt qu'on voudrait ſouvent ſe déguiſer ſon mal.

LISETTE.

(*Dos à dos.*)

Serait-il inconſtant ?

FRONTIN.

Aurait-il un rival ?

LISETTE.

Hein ?

FRONTIN.

Plaît-il ?

LISETTE.

Parle donc.

FRONTIN.

Fa t-il ainſi ſe taire ?

LISETTE.

Pourquoi donc me contraindre à parler la première ?

FRONTIN.

Je ne te dis plus rien.

LISETTE.

Je ne te répons pas.

FRONTIN, *d'un air diſtrait.*

C'eſt que le changement a pour nous des appas.

LISETTE, *ſur le même ton.*

C'eſt que par fois auſſi la conſtance nous pèſe.

FRONTIN.

Ta maîtreſſe en ce cas peut ſe mettre à ſon aiſe.
Nous lui ſommes toujours attachés ; mais ſouvent
De ſoi l'on n'eſt pas maître, il ne faut qu'un inſtant.
Notre cœur égaré dans le cours du voyage,
En changeant de climat a changé d'eſclavage :
Nous avons amené notre femme avec nous.

LISETTE.

Nous n'irons pas bien loin chercher un autre époux.

FRONTIN, *tranſporté & ſe tournant vers elle.*

Tout de bon ?

LISETTE, *de même.*

Oui, ma foi.

FRONTIN.

D'honneur ?

LISETTE.

Je te le jure.

FRONTIN.

Embraſſe-moi cent fois, ton aveu nous raſſure :
On la croyait fidelle ;

LISETTE.

On le croyait conſtant :

FRONTIN, *au comble de la joie.*

Pas le mot.

LISETTE.

Hâtons-nous de finir leur tourment ;
Je vais trouver Mélite.

FRONTIN.

Et je cours à mon maître,

LISETTE.

Je l'apperçois.

FRONTIN.

C'eſt lui qu'ici je vois paraître.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, MELITE, CLÉANTE.

(*Mélite & Cléante en ſe voyant cherchent à s'éviter, Frontin & Liſette vont les prendre chacun par la main, & les amènent ſur le bord du Théâtre à meſure que la Scène marche.*)

LISETTE, *bas à Melite.*

AVANCEZ.

FRONTIN, *bas à Cléante.*

Approchez.

MÉLITE, *à Liſette.*

Tout enfin eſt-il ſûr?

LISETTE.

Oui, Madame.

CLEANTE, *bas à Frontin.*

Dis-moi, comment t'a-t-on reçu?

FRONTIN.

A merveille.

LISETTE, *à Mélite.*

A préſent ne ſoyez plus en peine.

FRONTIN, *à Cléante.*

Banniſſez déſormais une contrainte vaine.

LISETTE, *à Mélite.*

C'eſt d'une autre que vous qu'il a l'eſprit frappé.

MÉLITE.

D'une autre ?

LISETTE.

Aſſurément.

FRONTIN.

Monſieur, on m'a trompé ;
Vous aviez un rival.

CLÉANTE.

Vraiment ?

FRONTIN.

Oui.

MÉLITE, *lorſqu'ils ſont ſur la même ligne & rapprochés les uns des autres.*

Que lui dire ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN, *à Cléante.*

Ferme.

(*Frontin & Liſette, placés à la gauche de Mélite & de Cléante, les pouſſent l'un vis-a-vis de l'autre en ſe retournant : tous quatre ſe mettent à rire ; Merval paraît au fond du Théatre.*)

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES MÊMES, MERVAL *au fond du Théâtre.*

CLÉANTE, *à Mélite.*

A ses dépens chacun de nous peut rire.
Vous en aimiez un autre !

MÉLITE.

Une autre avait vos vœux !

CLÉANTE.

Puis-je connaître au moins le mortel trop heureux
Qui sur moi près de vous obtient la préference ?

MÉLITE.

(*A Liſette.*)
Mais... Tu ne l'as pas dit ?

LISETTE.

Par oubli.

CLÉANTE.

Ce ſilence...

MÉLITE.

Vous dit trop que je crains de faire un tel aveu.

CLÉANTE.

Q'importe ? du courage.

MÉLITE.

Il en faut.

CLÉANTE.

Ah ! bien peu.

MÉLITE.

Ce mortel à vos yeux va paraître coupable.

CLÉANTE.

Vous aimer eſt un crime au moins très-excuſable.

MÉLITE, *heſitant.*

Ah!

CLÉANTE.

Craindrais-je pour vous un nœud mal aſſorti ?

MÉLITE.

Non ; mais que diriez-vous... ſi c'était... votre ami ?

CLÉANTE.

Merval ! eſt-il poſſible ?

MERVAL, *qui s'eſt approché.*

(*D'un air confus.*)

Hélas ! oui. C'eſt lui-même

Qui vient s'en accuſer.

CLÉANTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !

Ainſi donc cet objet qu'il aimait...

MÉLITE.

C'était moi.

CLÉANTE.

Et ce rival fâcheux ?..

MERVAL, *du ton de la candeur.*

Mon ami, c'était toi.

CLÉANTE, *éclatant de rire.*

Nous nous jouyons tous trois ; l'aventure eſt plaiſante.

MERVAL.

Peux-tu me pardonner ?

CLÉANTE.

Oui, mon ame eſt contente ;

Je reçois doublement le prix qui m'était dû.
(*A Mélite.*)
Si je vous ai trompée, on me l'a bien rendu.
Baniſſons pour jamais une feinte inutile,
Et puiſque maintenant votre cœur eſt tranquille;
Ne ſongez qu'à former les liens les plus doux.

MERVAL.

Qu'entends-je? je puis donc...

CLÉANTE.

Oui, tombe à ſes genoux;
J'y conſens.
(*Merval s'y précipite.*

LISETTE, *à part.*

Ce tableau me ravit!

FRONTIN. *à part.*

Il m'enchante!

MERVAL, *ſe relevant & ſautant au col de ſon ami.*

Que ne te dois-je pas! grace à toi, cher Cléante,
L'amitié n'était point coupable envers l'amour.

CLÉANTE.

Sois heureux aujourd'hui, demain j'aurai mon tour.

MÉLITE, *à Cléante.*

Ah! nous le ſerons tous. Oui, j'en ai le préſage;
Si mon bonheur n'a pu devenir votre ouvrage,
Nous reſterons amis du moins; ce nom ſi doux
Doit toujours, je le ſens, être un beſoin pour nous.

FRONTIN.

Et nous, Liſette?

LISETTE.

Rien. Apprends, quoiqu'on en penſe;
Que rarement l'amour peut ſurvivre à l'abſence.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *les Aveux difficiles*, Comédie en un Acte, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la Repréſentation, ni l'Impreſſion. A Paris, le 18 Décembre 1782.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, le 19 Décembre 1782.

LENOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Galande.

LA
FAUSSE COQUETTE,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN VERS.

SEN
P 2.

LA FAUSSE COQUETTE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR M. VIGÉE.

Secrétaire du Cabinet de MADAME.

Repréſentée, pour la premiere fois, à Paris, le Samedi 6 Novembre 1784, & à Verſailles, le Mardi 16 du même mois, devant LEURS MAJESTÉS, *par les Comédiens Français ordinaires du Roi.*

In amore hæc ſunt mala, bellum,
Pax rurſum. Horac. Sat. 3, L. 2.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS.

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1784.

A MADAME.

MADAME,

ME permettre de vous faire l'hommage de cette petite Piece, c'eſt m'accorder une faveur dont je ſens tout le prix. Puiſſe ce faible Ouvrage amuſer quelquefois vos loiſirs, & ceux d'un Prince qui, en protégeant les

Lettres, ne dédaigne point de leur conſacrer des momens ! Peut-être ſera-t-on étonné, MADAME, de ne point trouver ici votre éloge, mais j'ai ſenti que vous étiez trop au-deſſus de la louange, pour que l'on oſât vous en parler le langage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE MADAME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
VIGÉE.

PRÉFACE.

VOICI le ſecond Ouvrage que je donne au Public depuis que je ſuis entré dans la carriere Dramatique ; je ne m'aveugle point ſur le ſuccès qu'ils ont obtenu ; j'ai dû preſque tout la premiere fois au jeu brillant des Acteurs, & je conviens encore aujourd'hui que je leur dois la plus grande partie des ſuffrages qui ſe ſont réunis en ma faveur. M. *Molé* ſur-tout, ce Comédien inimitable, toujours piquant, toujours neuf, en un mot, le vrai Protée de la Scene Françaiſe, n'a pas peu contribué à captiver la bienveillance générale, par les graces, la fineſſe & la chaleur qu'il a ſu mettre dans le rôle de *Florval*. Mademoiſelle *Contat*, dans le Perſonnage de *Céphiſe*, a auſſi déployé tous les avantages que lui donnent une figure charmante, un jeu ſpirituel, une intelligence parfaite, & un talent devenu de jour en jour plus précieux à un Public juſte & éclairé. Après cet aveu qui, j'eſpere,

ſera point taxé de fauſſe modeſtie, peut-être me pardonnera-t-on de haſarder quelques réflexions ſur un art qui devient d'autant plus difficile, qu'il offre des objets de comparaiſon, qu'il eſt preſque impoſſible de jamais effacer. Mais ce n'eſt point là-deſſus que je veux m'arrêter.

On a long-tems diſputé ſur le vrai genre de la Comédie; je n'eſſayerai point de terminer cette querelle. Un jeune homme qui ne s'eſt trouvé qu'à deux légeres eſcarmouches, n'eſt point en état de décider une queſtion propoſée par des Militaires qui ont fait pluſieurs campagnes. Je ne dirai qu'un mot. Quel eſt le but d'un auteur comique? d'intéreſſer, d'inſtruire & de plaire. Ces trois points ſe trouvent rarement réunis dans un ſeul ouvrage; mais loin de proſcrire celui qui n'eſt point parvenu à les raſſembler dans le ſien, peut-être devons nous lui ſavoir gré lorſqu'il a captivé notre attention, & qu'il nous a divertis quelques inſtans. Que ſa Piece ſoit dans le vrai genre ou non, il a voulu

plaire, il y a réuſſi, on n'a point de reproches à lui faire. Je vais plus loin.

De tous les Auteurs qui ſe ſont exercés dans l'art de la Comédie, *Moliere* eſt ſans contredit celui qui tient le premier rang. Mais le doit-il ſeulement au fonds de gaieté qui ſe trouve dans preſque toutes ſes Pieces? J'en doute; & ſans la Philoſophie qu'il a ſu y faire entrer, peut-être n'aurait-il pas laiſſé un ſi grand intervalle entre ceux qui l'avaient précédé, & ceux qui ſont venus après lui. *Moliere* avait étudié le cœur humain, il en connaiſſait tous les replis, & il l'a peint en homme qui ſavait y lire. C'eſt à ce titre, ſi je ne me trompe, qu'on doit le regarder comme le premier des Auteurs Dramatiques. *Plaute* faiſait rire, *Ménandre* & *Térence* intéreſſaient; *Moliere* intéreſſait ſouvent, & faiſait rire preſque toujours. C'eſt à ce double talent, ſans doute, qu'on doit attribuer l'enthouſiaſme qu'il a excité, & les Partiſans qu'il s'eſt fait. Mais qu'eſt-il arrivé? Comme

tout le monde n'eſt point en état d'apprécier le mérite d'un Obſervateur qui, mettant à profit tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend, ne paſſe pas un moment de ſa vie ſans ſe rendre compte des ſenſations même que ſon ame éprouve, au lieu de s'étudier à connaître combien le *Malade imaginaire* & *Pourceaugnac* ſont au-deſſous du *Tartuffe* & du *Miſanthrope*, on a décidé que dès qu'une Comédie ne ferait pas rire aux éclats, ce ſerait une piece abſurde, contre les regles du goût & de la raiſon, une Piece enfin à bannir de la Scène, parce qu'il n'y avait qu'un *vrai genre*, celui de *Moliere*. On ne s'était point donné la peine de diſtinguer le vrai talent de ce grand homme, on n'a point ſenti qu'en n'adoptant que lui, en preſcrivant aux autres de ne point s'écarter des modeles qu'il avait laiſſés, ce ſerait impoſer à ſes ſucceſſeurs la néceſſité de renoncer à l'originalité, la ſeule marque diſtinctive du génie.

La Chauſſée, par exemple, qui, n'en déplaiſe à

ſes détracteurs, a laiſſé des Comédies pleines de ſens, de morale & d'intérêt, eût, je crois, moins réuſſi à faire des pieces dans le genre de *George Dandin*, ou des *Fourberies de Scapin*; ſi pourtant il n'avait pas trouvé dans ſon ame aſſez de force pour repouſſer les traits qu'on lui lançait, & les épigrammes dont on l'accablait; nous ſerions privés du plaiſir d'entendre *Mélanide*, le *Préjuge à la Mode*, & tant d'autres Drames où le cœur & l'eſprit trouvent également à ſe nourrir & à ſe ſatisfaire.

On a ſouvent comparé la Poëſie à la Peinture: peut-être en effet le rapprochement que l'on a fait de ces deux arts, eſt-il le plus exact que l'on ait pu faire; mais les Peintres ſont moins injuſtes entr'eux que les Poëtes. On n'a point reproché au *Guide* d'avoir une maniere différente de celle de *Raphaël*, on n'a pas ſu mauvais gré à *le Brun* de ne point s'aſſervir à copier celle du *Pouſſin*; pourquoi donc n'a-t-on point pardonné à *la*

Chauſſée de ne point faire des Comédies comme *Moliere* ? Je dirai plus en faveur de *La Chauſſée* ; c'eſt lui, dit-on, qui le premier a introduit la Comédie larmoyante ſur la ſcène, & qui par cette innovation a préparé la naiſſance des Drames ; productions monſtrueuſes qui, ſ'il on n'en faiſait pas juſtice, nous replongeraient, dit-on, dans l'état de barbarie d'où *Moliere* nous a tirés. Mais ce même *Moliere*, ce pere de la vraie Comédie, ne ſerait-il pas le premier qui aurait donné l'exemple de ces ſcènes intéreſſantes qui tirent les larmes des yeux du Spectateur ? Je me hâte d'aller aux preuves, & j'en trouve une dans le *Tartuffe* même, le chef-d'œuvre de la ſcène Françaiſe. Quoi ! de plus attendriſſant que les adieux d'*Orgon* à ſa famille, lorſqu'il ſe voit dépouillé par l'homme qu'il avait comblé de biens ! J'avoue que j'ai ſouvent remarqué qu'on ne voyait pas ce tableau d'un œil ſec ; il ſe trouve pourtant dans la meilleure Comédie que nous ayons, dans celle qui fera long-tems le

déſeſpoir de ceux qui ſe préſenteront dans la carriere du théâtre.

J'ajouterai à ce que j'ai dit plus haut un argument qui ne paraîtra peut-être pas déraiſonnable. La nature en nous formant nous a donné à tous un viſage compoſé des mêmes traits, & cependant nous rencontrons fort peu de perſonnes qui ſe reſſemblent. Pourquoi donc vouloir que l'eſprit & l'intelligence qui ne ſont que les réſultats d'une organiſation plus ou moins heureuſe, ſoient abſolument les mêmes chez tous les hommes? Nos goûts ne different-ils pas entr'eux? N'apportons-nous pas chacun en naiſſant un caractere qui nous diſtingue? Tel brûle d'aller expoſer ſes jours aux haſards des combats, tel autre n'eſt heureux que dans le ſilence de la ſolitude; celui-ci ne ſe plaît que dans le tourbillon du grand monde; celui-là que dans la retraite obſcure d'un cloître, & l'on oſe exiger que ceux qui par goût ſe voueront à travailler pour le théâtre, aient tous en

écrivant le même ſtyle, les mêmes idées, la même phyſionomie ! Eſt-ce être raiſonnable ? J'en appelle à ceux mêmes qui paraiſſent le déſirer.

J'abandonne cette eſquiſſe très-légère & très-imparfaite d'un tableau qui demande une main plus exercée que la mienne. Je n'ai point prétendu donner des préceptes ; à Dieu ne plaiſe que j'aie jamais cette ridicule prétention ! Je ſens trop mon inſuffiſance. J'ai écrit ce que je penſais, je puis avoir tort, mais je ne ſuis point entêté dans mes opinions. Je crois ſeulement que ſi l'on ne reſſerrait point les limites de l'art, le public & les auteurs y trouveraient également leur compte. Le gênre dans lequel je m'exerce prouve aſſez que je ne ſuis point l'Apôtre des Drames, mais peut-être n'y aurait-il point d'inconvéniens à adopter ceux qui vaudraient *le Pere de Famille*, ou *Melanie*. J'avoue que je ne ſuis point fâché de pleurer en liſant les ſcènes ſublimes de ces deux ouvrages, mais que cela ne m'empêche point de rire à une

repréſentation du *Légataire Univerſel*, ou du *Tuteur Dupé*, que je n'en ſuis pas moins ſenſible à la pureté & à l'élégance du ſtyle du *Méchant*, & qu'après avoir vu *l'Ecole des Meres*, je ne ſuis pas moins empreſſé d'aller applaudir le lendemain au *Miſantrope* ou au *Tartuffe*.

Tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

PERSONNAGES. ACTEURS.

CÉPHISE, jeune Veuve. Mlle. CONTAT.

FLORVAL, Amant de Céphiſe. M. MOLÉ.

GERSEUIL, ami de Florval. M. SAINTFAL.

LISETTE, ſuivante de Céphiſe. Mde. BELLECOUR.

FRONTIN, valet de Florval. M. DUGAZON.

LA SCENE ſe paſſe dans une Maiſon commune à Florval & à Céphiſe.

LA FAUSSE COQUETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente l'Appartement de Florval.)

SCENE PREMIERE.

LISETTE (*entrant précipitamment.*)

PERSONNE encore ici ! ménage de garçon ;
On trouve rarement quelqu'un à la maiſon.
De mon emploi, pourtant, il faut que je m'acquitte.
Hier, ſur un ſeul mot, monſieur Florval nous quitte ;
Jure que de long-tems on ne le reverra,
C'eſt ce qu'il faut ſavoir. Pour arranger cela,
Je me ſers du pouvoir que j'ai ſur ma maîtreſſe ;
Elle aime, par malheur, & ſon ſort m'intéreſſe ;
Mais qu'elle me ſeconde un peu dans mon projet,
Et nous allons, peut-être, en voir un bon effet.
Florval, bien réſolu de tenir ſa promeſſe,
N'aura pas ſurement ſoupçonné mon adreſſe :

Je voulais qu'un rival, par mes ſoins enhardi,
Pût donner quelque allarme à ſon cœur aſſoupi,
Et ſon ami Gerſeuil, tout plein de confiance,
Croit qu'on l'aime, en conçoit la plus belle eſpérance.
Les hommes ſont ſi vains! un geſte, un ſeul regard
Que bien ſouvent ſur eux l'on jette par haſard,
Pique leur amour propre, & l'excite, & l'enflamme,
Et ſemble leur donner des droits ſur une femme.
Gerſeuil a déjà vu deux mots pour lui tracés,
Et lorſqu'il les liſait, je devinais aſſez
Que ſon plaiſir au moins égalait ſa ſurpriſe.
A cinq heures, tantôt, il ſera chez Cephiſe,
C'eſt ſur quoi je comptais; que Florval à préſent
Puiſſe de ſon côté nous en promettre autant,
Et nous ſaurons.... Mais chut.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! charmante Liſette,
Bon jour; je vous revois, & ma joie eſt parfaite;
Je n'aurais jamais cru que vous me donneriez
Ces marques de bonté.

LISETTE.

Vous les mériteriez:

Ce ſerait vous montrer que l'on vous rend juſtice ;
Mais je ne veux ici que remplir mon office.

FRONTIN.

Expliquez vous.

LISETTE.

Peut-on vous remettre un billet
Pour Florval ?

FRONTIN.

Oui ſans doute : eh ! de qui, s'il vous plaît ?

LISETTE (*le lui donnant.*)

De Cephiſe.

FRONTIN.

D'elle ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi ceci m'étonne.
S'il faut vous parler vrai, mon maître l'abandonne ;
Il ne peut pas ſe faire à ſes rigueurs.

LISETTE.

Comment ?

FRONTIN.

Il lui ſemble trop dur d'eſpérer vainement.
Aimer en perſpective eſt un tourment bien rude ;
Il n'a pas encor pu prendre cette habitude,
Il ne s'eſt pas formé.

LISETTE.

C'eſt ce qui me paraît.
J'avais cru cependant juſqu'ici qu'il aimait.

FRONTIN.

Oui; ſon cœur était pris comme à ſon ordinaire.
On n'a jamais aimé ſans le projet de plaire.
Mon maître, cette fois, trop ſûr d'un prompt ſuccès,
Etait venu chez vous ſe loger tout exprès;
De vous il me parlait, ſoir, matin, la nuit même:
Mais on ſe laſſe enfin; bref il n'eſt plus le même;
Et depuis qu'il a vu qu'il perdait tous ſes pas,
Il veut vous oublier; ne l'approuvez-vous pas?

LISETTE.

Au contraire, l'on doit blâmer cette méthode,
Elle eſt peu délicate.

FRONTIN.

Oui; mais elle eſt commode.

LISETTE.

De quoi ſe plaint-il donc? d'où provient ſon humeur?
On n'a point dédaigné l'hommage de ſon cœur.
Mais on ſait quel eſpoir le plus ſouvent vous guide.
On craignait les haſards d'un lien peu ſolide;
Voilà tout. Voulons-nous éconduire un amant,
Nous ſavons, Dieu merci, nous y prendre autrement:
Nous ne recevons pas ſi long-tems ſa viſite:
Mais ſi d'un nœud conſtant nous voulons voir la ſuite,
Il faut qu'un homme alors, timide en ſes ſoupirs,
Faſſe par ſon reſpect entendre ſes deſirs;

Qu'il laiſſe deviner au trouble de ſon ame
Qu'un amour tendre & pur, & l'agite & l'enflamme;
Et qu'il nous force enfin par les ſoins les plus doux,
A le voir par dégrés tomber à nos genoux.

FRONTIN.

Oh! bien ſur ce plan là, ſi je ſais m'y connaître,
Vous ne devez donc rien attendre de mon maître.

LISETTE.

Quoi! vraiment?

FRONTIN.

Non, ma foi.

LISETTE (*à part.*)

Cela ne vaudrait rien:
Inſiſtons pour qu'il ſoit préſent à l'entretien.

FRONTIN (*à part.*)

Il faut tout bonnement lui conter notre affaire.
(*Haut.*)
Avec vous, dites-moi, faut-il être ſincere?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Je le veux. Hier en vous quittant
Florval rentra chez lui l'air triſte & mécontent.

LISETTE (*à part.*)

Bon!

FRONTIN.

Puis, changé ſoudain me chargea d'un meſſage
Qui me parut pour vous d'un fort mauvais préſage.

LISETTE.

Eh ! ne pourrait-on pas ſavoir ?...

FRONTIN.

A parler net,
J'ignore quels ſecrets la lettre renfermait ;
Mais j'ai cru deviner qu'une premiere flamme
Allait ſe rallumer dans le fond de ſon ame.

LISETTE.

(*à part.*)

Le traître ! (*haut.*) Il vous a donc choiſi pour confident ?

FRONTIN.

Il me fait, j'en conviens, cet honneur très-ſouvent :
Très-ſouvent avec moi gaiment il moraliſe ;
Auſſi ne m'a-t-il rien déguiſé ſur Cephiſe.

LISETTE.

(*A part.*)

Le perfide ! N'importe, il faudra.... (*Haut*) Dites-lui
Qu'à cinq heures chez nous il ſe rende aujourd'hui.
Ajoutez qu'on s'en fie à ſon exactitude,
Et qu'il nous donnerait un peu d'inquiétude,
Si rompant nos projets, il nous privait ce ſoir
Du plaiſir de l'attendre & de le recevoir.
A cinq heures.

FRONTIN.

Suffit ; à vos ordres fidele.

LISETTE (*lui faiſant la révérence.*)

J'attendrai donc de vous cette marque de zèle.

(*A part en s'en allant.*)

Ne déſeſpérons pas, quelque ſoit ſon projet,
Je doute qu'il réſiſte au ſtyle du billet.

SCENE III.

FRONTIN.

QUOIQU'IL puiſſe arriver, je crois que ma franchiſe
Ne ſera point blâmée, ici tout l'autoriſe.
Mon maître voulant rompre un tel engagement,
Et renouer le fil d'un lien plus charmant,
Je lui ſauve un aveu peu délicat à faire.
Il vient, acquittons nous de notre miniſtere.

SCENE IV.

FLORVAL, FRONTIN.

FLORVAL.

TOUT-à-l'heure quelqu'un ici t'entretenait ?

FRONTIN.

Oui; Liſette, Monſieur. Voici certain billet....

FLORVAL.

Qu'elle t'a remis !

FRONTIN.

Oui ; billet de ſa maîtreſſe.

FLORVAL (*le prenant.*)

Liſons.

FRONTIN.

Qu'en dites-vous ?

FLORVAL.

Gage de ſa tendreſſe.
Elle y veut de l'Amour cacher l'expreſſion,
Mais lui ſeul l'a dicté.

FRONTIN.

Quoi ! Monſieur, tout de bon ?

FLORVAL.

Faut-il t'en étonner ! Naïve en ſa franchiſe,
Un ſeul mot peint ſon cœur.

FRONTIN (*à part.*)

J'ai fait une ſottiſe ;
Mais très-diſcrettement il n'en faut pas parler.

FLORVAL (*reliſant la lettre.*)

C'eſt en vain que ce cœur prétendait ſe voiler.
Combien je me ſais gré d'une pareille épreuve !
Vous vous trahiſſez donc trop adorable veuve.
C'en eſt fait, à vos loix mon ame ſe ſoumet :
Oui, près de vous fixé, toujours plus ſatisfait,

Chériſſant les liens du plus doux eſclavage,
Vivre pour vous, voilà déſormais mon partage.

FRONTIN.

De bonne foi, Monſieur, j'admire le deſtin
Qui de tous vos projets couronne ainſi la fin.
Ainſi donc vous voilà réfroidi pour Sophie?

FLORVAL.

Ah! ne m'en parle plus! à jamais je l'oublie.

FRONTIN.

Quoi! Monſieur, un objet jeune, aimable, charmant.

FLORVAL.

Pour qui j'eus un caprice & non un ſentiment.
Je lui ſacrifiais un moment de ſurpriſe,
Mais mon cœur égaré revole vers Cephiſe.

FRONTIN.

C'eſt très-bien fait à vous: mais, Monſieur, en honneur
Dans cette affaire ci vous jouez de bonheur;
Ce ſuccès me ſurprend, moi, je vous le confeſſe.

FLORVAL.

Je le dois à l'amour, plus encor qu'à l'adreſſe.
J'euſſe employé jadis tous ces heureux reſſorts,
Qui près d'un ſexe faible aſſurent nos efforts.

FRONTIN.

Comment donc!

FLORVAL.

Oui, vraiment. Grace à l'expérience
Qui même avant le tems inſtruiſait mon enfance,
Je vis que dans ce ſiecle, à bon droit ſi vanté,
Il fallait s'immoler à la ſociété,
Se parer hautement de tous ſes ridicules,
Fronder les préjugés, étouffer les ſcrupules,
Et ſans jamais paraître encenſer la faveur,
De l'idôle du jour être l'adorateur.
Je goutai fort ce plan & ce genre de vie.
Plaire au monde dès-lors fut ma ſeule folie :
De ceux que je voyais j'adoptai tous les goûts,
Sans en aimer un ſeul, je fus l'ami de tous ;
Et quoique parmi nous on ne ſe pique gueres
De ſonder bien avant le fonds des caracteres,
Tout en voyant des gens qui n'en avaient aucun,
J'eus preſque le ſecret de m'en compoſer un.
Tout s'érige en vertu dans celui que l'on priſe.
Mon audace paſſa ſous le nom de franchiſe ;
Et lorſque l'on diſait que j'avais de l'eſprit,
C'eſt que tout haut moi-même avant je l'avais dit.
De-là tu conçois bien mes ſuccès près des femmes :
Je louais leurs attraits pour ſubjuguer leurs ames ;
Interprétant des mots qu'on ne m'adreſſait pas,
Je tâchais d'exciter un timide embarras ;
Et pour ne point ſubir l'affront d'une retraite,
J'éludais la défenſe & hâtais la défaite ;
Ainſi, ſans ſonger même à former un deſir,
En cherchant le bonheur, je trouvais le plaiſir.

FRONTIN.

Je ſuis émerveillé, Monſieur, & je vous jure
Que je me ſerais mis long-tems à la torture
Avant de deviner ce que vous m'apprenez.
Vous allez triompher des refus obſtinés
De la tendre Céphiſe. Au gré de votre envie,
Votre aſtre vous la donne & vous la ſacrifie:
Vous êtes trop heureux! Mon aſtre, ſur ma foi,
S'eſt montré de tout tems plus barbare envers moi.
Mes triomphes ſont moins nombreux que mes défaites,
Et je ne puis citer que deux ou trois ſoubrettes,
Qui de mon fol amour voulant hâter la fin,
Me prenaient aujourd'hui pour me quitter demain.

FLORVAL.

Ainſi tu n'as trouvé qu'avantures communes,
Et tu ne te crois pas homme à bonnes fortunes;
C'eſt ta faute, ſans doute.

FRONTIN.

Eh! mais, j'ai pourtant ſoin
De toujours amener les choſes d'un peu loin.
Avant de révéler le ſecret de la flamme
Qu'un minois féminin allume dans mon ame,
Je ſoupire long-tems.

FLORVAL.

Eh! pourquoi ſoupirer?
C'eſt-là le vrai moyen de ne pas proſpérer.
On ne ſoupire plus:

FRONTIN.

Non !

FLORVAL.

Ce n'eſt plus la mode.
L'Amour eſt aujourd'hui le Dieu le plus commode.
Il a banni ces ſoins, ces égards éternels,
Ces proteſtations, ces ſermens ſolemnels
Qui ne finiſſaient pas. Nos gothiques ancêtres
Pouvaient perdre leur tems, ils en étaient les maîtres.
On les voyait alors dans leurs vieilles amours
Conſumer leur jeuneſſe, uſer leurs plus beaux jours,
Il fallait attaquer, c'était un ſiége en forme.
Et malheur à celui qui prêchant la réforme,
Eût voulu le premier corriger ces abus !
On devait s'aſſervir aux uſages reçus;
Et ſoumis aux rigueurs d'une héroïque attente,
L'amant de quatorze ans épouſait à quarante.
Grace aux nouvelles mœurs, on a changé cela :
On abrege; & vraiment j'aime ce parti là.
Quoi ! ſe reſtraindre ainſi dans le brillant de l'âge !
Des dons les plus heureux perdre tout l'avantage !
Conſacrer triſtement aux langueurs, aux ſoupirs,
La ſaiſon que l'Amour a vouée aux plaiſirs !
Il faut puiſqu'après tout la vie eſt un paſſage,
Ne pas riſquer en vain tous les frais du voyage.

FRONTIN.

C'eſt tout ſimple, en effet, & je ſuis bien ſurpris
De vous voir ſoupirer ainſi dans ce logis.

FLORVAL.

Céphiſe eſt mon excuſe, & je lui ſacrifie
Des momens que j'aurais livrés à la folie.
Dans ſa courſe d'ailleurs il faut tromper le tems:
Il épuiſe nos goûts, éteint nos ſentimens;
Et lorſque las de nœuds flatteurs en apparence,
Nous voulons de nos ſens ranimer l'indolence,
Nous ne retrouvons plus au fond de notre cœur
Ce doux beſoin d'aimer, notre premier bonheur. *

FRONTIN.

» N'importe, j'en reviens à votre autre ſyſtême,
» On eſt trop malheureux du moment que l'on aime;
» Et vraiment vos diſcours ont deſſillé mes yeux.
» En changeant tous les jours, on doit s'en porter mieux.
» Je prétens contracter cette heureuſe habitude,
» Vivre exempt de ſoucis, exempt d'inquiétude,
» Mes premieres amours m'ont maigri de moitié,
» Et quand mon cœur eſt pris, moi, je ſeche ſur pied.
» Il faut que je renonce à cette extravagance.
» Rien n'eſt plus vrai, Monſieur, oui; vive l'inconſtance!
» Un régime ſi doux convient à ma ſanté,
» Et ſur ce texte là je veux faire un traité.

FLORVAL (*ſouriant.*)

» Il peut être piquant.

---

* Cette Scene étant un peu longue, on peut ſupprimer tous les vers marqués par des guillemets, en ajoutant les deux ſuivans.

Mettant donc à profit le moment qui s'envole,
De mes erreurs je veux que l'Amour me conſole.

FRONTIN.

» Pourquoi pas ? Le génie
» Eſt quelquefois tardif ; & d'honneur je parie....

FLORVAL.

» Oh ! non ; ne gage pas ; reſte bon ſerviteur ;
» Et ne t'aviſe pas de devenir Auteur.
» Fut-on même doué du talent le plus rare,
» La gloire ne vaut pas les maux qu'on ſe prépare.
Mais briſons là-deſſus : il faut même en quittant
Tenir aux procédés ; il ſerait indécent
Qu'on pût me reprocher de rompre avec Sophie
Sans ceux qu'exige encor l'objet qu'on ſacrifie ;
Je veux m'en occuper : Gerſeuil eſt mon ami,
Et nul ne traite mieux les ruptures que lui ;
Viendra-t-il ce matin ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur ; & je penſe
Que vous pourrez bientôt jouir de ſa préſence.
Vous l'aimez donc toujours ?

FLORVAL.

Je ne ſais pas pourquoi ;
Il s'eſt fait un devoir de s'attacher à moi ;
Redoutant, me dit-il, ſon début dans le monde,
Il veut que mon exemple en tout point le ſéconde :
Mais je n'ai rien à faire, il faut en convenir,
Car il a tous les dons requis pour réuſſir ;

Un grand fond d'amour propre, un ton de ſuffiſance
Vraiment original, beaucoup de confiance,
Ce jargon qu'aujourd'hui l'on prend pour de l'eſprit,
Que l'on ne comprend pas, mais que l'on applaudit;
Enfin.....

FRONTIN.

Motus; c'eſt lui qui près de vous s'avance.

FLORVAL, (*à Frontin.*)

Sors. (*Frontin s'en va.*)

SCENE V.

FLORVAL, GERSEUIL.

FLORVAL.

AH! je commençais à perdre l'eſpérance,

GERSEUIL.

Pardonne, l'on n'eſt pas toujours maître de ſoi.
J'ai reçu ce matin vingt perſonnes chez moi:
Du moment qu'on vous fait un peu de conſiſtance,
Et qu'à votre crédit on met quelque importance,
Chacun veut que pour lui vous daigniez l'employer,
Et par décence il faut ſe laiſſer ennuyer..

FLORVAL.

Eh! oui; c'eſt un malheur qui nous eſt ordinaire.
Ah! ça, mon cher Gerſeuil, ton amitié m'eſt chere,
Et dans ce moment ci j'aurais beſoin de toi.

GERSEUIL.

Parle : il faut....

FLORVAL.

Nous brouiller, mon cher, Sophie & moi.

GERSEUIL.

Vraiment !

FLORVAL.

Oui ; dans mes choix devenu plus ſevère,
Je fus moins aſſidu, moins jaloux de lui plaire ;
Pourtant j'allais encor la voir de tems en tems,
Et même hier, j'ai cru que de nouveaux ſermens
Allaient nous réunir ; le billet le plus tendre
L'aſſure que ce ſoir elle pourra m'attendre :
Mais j'ai changé d'avis ce matin ; un objet
Aimable, intéreſſant, que j'adore en effet,
Et qui juſqu'à ce jour paraiſſait inflexible,
A mon amour enfin ſe montre plus ſenſible ;
Il faudrait me ſervir, & tâcher qu'aujourd'hui
Sophie à mon égard prît enfin ſon parti.

GERSEUIL.

Ce deſſein me ravit autant qu'il m'intéreſſe :
Je puis te délivrer du joug d'une maîtreſſe,
Mais j'exige à mon tour une condition.

FLORVAL.

C'eſt....

GERSEUIL.

De faire pour moi la même choſe.

FLORVAL.

Bon !
Tu plaiſantes !

GERSEUIL.

Non pas. Tu connais Roſalie :
J'aimai cet enfant-là huit jours à la folie ;
Mais de tout on ſe laſſe, & je ſens par malheur
Qu'elle laiſſe à préſent un vuide dans mon cœur :
Je crois m'appercevoir que ſon amour m'ennuie ;
Elle me tyranniſe avec ſa jalouſie,
Je prétends m'en défaire.

FLORVAL.

Allons, y ſonges-tu !
Ce défaut chez le ſexe eſt preſque une vertu.

GERSEUIL.

N'importe, après un mois paſſé toujours enſemble,
Vouloir qu'un même nœud encore nous raſſemble,
C'eſt beaucoup exiger : aurais-tu la bonté
De me croire martyr de la fidélité ?
Trop heureux d'être encor dans l'âge du parjure !
On ſaura me le rendre un jour avec uſure.
Sur cet article là je ſuis de bonne foi :
Je réfléchis, j'obſerve, & vraiment je le voi,
Sur nos goûts paſſagers vainement on nous fronde,
L'honnête homme en amour eſt un ſot dans le monde.
Au ſurplus, ſache auſſi que depuis ce matin,
Un projet excellent, dont je veux voir la fin,

M'amuſe & me diſtrait ; je ne puis te le taire ;
Une femme accomplie & sûre de me plaire
A ſur moi des deſſeins, & je me ſuis ſurpris
Déjà deux ou trois fois d'elle occupé.

FLORVAL.

Pourſuis ;
Je vois qu'à mes dépens tu veux te faire rire.

GERSEUIL.

Non vraiment ; ſa conquête eſt le but où j'aſpire :
L'amour propre le veut, & je m'y ſens porté
Par l'attrait du plaiſir & de la nouveauté.

FLORVAL.

Eh ! ne peut-on, dis moi, connaître cette femme !

GERSEUIL.

Non ; un ſecret pareil peſe un peu ſur mon ame,
Mais une fois enfin je veux être diſcret.

FLORVAL.

Juſqu'à l'événement ; ta prudence me plaît.
Elle eſt jolie au moins !

GERSEUIL.

Oh ! Charmante ! Adorable !

FLORVAL.

De l'eſprit !

GERSEUIL.

Oui : beaucoup ; de plus, très-eſtimable.

Une telle conquête assurant mon bonheur,
Dans le monde aujourd'hui me fera grand honneur.

FLORVAL.

Fort bien; notre aventure en ce cas est commune.
Nous courons les hasards de la même fortune.
Cependant, entre nous, ne pourrais-je savoir
Si tu crois réussir !

GERSEUIL.

Pourquoi non ! mon espoir
Ne sauroit m'abuser ; & dans mon entreprise,
S'il le fallait, d'ailleurs, j'obtiendrais l'entremise
De quelqu'un qui sans doute emploirait tout pour moi.

FLORVAL.

Eh ! quel est ce quelqu'un ?

GERSEUIL.

Mais, mon ami, c'est toi.
Voulant que sans délai mon dessein s'accomplisse,
De ton attachement j'attendrais ce service.

FLORVAL.

Oui ; tu peux y compter. Voilà qui va fort bien :
Il s'agit de former & de rompre un lien,
L'un pour l'autre, à la fois; allons, c'est une affaire....

GERSEUIL.

Qui nous coûtera peu. Je vais te satisfaire,
Et te débarrasser de Sophie : après quoi,
J'irai quelques momens agir un peu pour moi.

Toi, cours chez Roſalie : épargne ſa faibleſſe,
Et conſole ſon cœur ; puis, vas chez ta maîtreſſe.
Ce ſoir nous nous verrons ; & d'après nos progrès,
Nous tâcherons d'unir nos communs intérêts.
Adieu.

FLORVAL.

Juſqu'au revoir. (*Gerſeuil ſort.*)

SCENE VI.

FLORVAL.

Le trait eſt impayable,
Et dans tous ſes rapports doit paraître incroyable :
Lorſqu'il comptait ſur moi, moi je comptais ſur lui,
Et nous négocions l'un pour l'autre aujourd'hui.
Ne perdons point de tems, contentons ſon attente,
Et prévenons les vœux d'une ame impatiente.
Pour moi, grâce au billet qu'on vient de m'adreſſer,
Je doute que l'on puiſſe un moment balancer
A remplir mon eſpoir. Dans cette con
Du bonheur qui m'attend, je m'applaudis d'avance.
Eh, quoi ! de plus flatteur, que d'avoir à dompter.
Un cœur qui craint l'appas qu'on vient lui préſenter?
Quoi ! de plus ſéduiſant que de pouvoir ſe dire,
» L'amour m'a preparé le triomphe où j'aſpire.
« De l'hymen par contrainte on a ſubi la loi,
» Et le premier ſoupir s'eſt échappe pour moi ! »

ACTE II.

(Le Théâtre repréſente un Sallon qui indique l'appartement de Cephiſe.)

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

Il faut tout haſarder lorſque le péril preſſe.
De cette vérité convaincre ma maîtreſſe,
C'était beaucoup tenter ; j'ai preſque réuſſi,
Et tout ſemble pour moi conſpirer aujourd'hui.
Bientôt Monſieur Florval en ce lieu va ſe rendre,
Qu'il vienne ! de pied ferme enfin on peut l'attendre.
Il ne ſe doute pas que l'aveu de Frontin
A raffermi mon ame en ſon noble deſſein,
Que je prétends venger la gloire de Cephiſe,
Et que je ſuis enfin le chef d'une entrepriſe.
Devais-je donc ſouffrir qu'un amant eut l'honneur
De ravir le premier l'hommage de ſon cœur ?
C'eſt à mon ſexe ſeul qu'eſt dû cet avantage ;
Si Cephiſe l'obtient, ce ſera mon ouvrage,
Et je ſens que bientôt..... Mais quelqu'un vient à moi.
C'eſt Cephiſe.

SCENE II.

CEPHISE, LISETTE.

LISETTE.

Toujours un air triſte. Eh ! Pourquoi ?

Lorſque votre triomphe en ce moment s'apprête,
Eſt-il quelque ſcrupule encor qui vous arrête?

CEPHISE.

Je dois te l'avouer, feindre de le trahir,
Et pour qui? pour Gerſeuil; je n'y puis conſentir.

LISETTE.

Comment! eh! lorſqu'hier vous avez paru craindre
De voir dans ſon amour un feu prêt à s'éteindre,
Il vous a bien quittée avec un bruſque adieu!
Et vous l'épargneriez aujourd'hui! pour ſi peu!
Je le vois bien déjà votre cœur lui pardonne;
Il ne mérite pas que vous ſoyez ſi bonne.

CEPHISE.

Mais, que t'a-t-il donc fait pour toujours le blâmer?

LISETTE.

C'eſt qu'il aime autrement que l'on ne doit aimer.
C'eſt que je ne vois point dans toutes ſes manieres
L'embarras qui ſied même aux amans ordinaires,
Ce déſordre, ce trouble, & cet air inquiet
Qui parlent en faveur d'un objet qui nous plaît:
Monſieur a toujours l'air enchanté de lui-même;
Et pour trancher le mot, de permettre qu'on l'aime.

CEPHISE.

Je ne l'ai jamais vu des mêmes yeux que toi:
Je l'ai connu long-tems avant qu'il vint chez moi,

Et depuis qu'il y vient, au contraire il me ſemble
Que nos goûts, nos humeurs ſympathiſent enſemble.
S'il affiche par fois de la légèreté,
Liſette, eſt-il le ſeul que le monde ait gâté?
Un ſeul inſtant, hier, démentant ſa conduite,
Sur un mot, j'en conviens, bruſquement il me quitte,
Mais juſques-là, jamais ſon air, ni ſes propos
Ne m'avaient annoncé les prétendus défauts
Qu'en lui, ſi je t'en crois, on remarque ſans peine:
On eût dit qu'il aimait à reſſerrer ſa chaîne;
Et loin de ſe ſervir du dangereux talent
Que l'on fait près de nous employer ſi ſouvent,
Il parut avec moi changeant de caractere,
Oublier de ſéduire, & ne ſonger qu'à plaire.

LISETTE.

Et c'eſt ce qui vous trompe. Il faut, en vérité,
Qu'aimant à vous piquer de généroſité,
Vous ſoyez ſur Florval tout-à-fait aveuglée:
Mais ſa ſcélérateſſe eſt par moi dévoilée;
Apprenez donc enfin, pour vous déterminer
A ſuivre le conſeil que j'ai dû vous donner,
Que ſans votre billet, dont il tire avantage,
Une autre recevait ſes vœux & ſon hommage.

CEPHISE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Que l'amant, que vous louez ſi bien,
Peut-être en ce moment forme un autre lien.

CÉPHISE.

S'il eſt vrai, je lui dois défendre ma préſence.

LISETTE.

Oui ; pour vous condamner à pleurer ſon abſence.

CEPHISE.

Es-tu folle?

LISETTE.

Non pas.

CEPHISE.

Mais, qui peut t'avoir dit!....

LISETTE.

Son valet, ce matin, m'a fait ce beau récit,
M'a confié que, las de votre indifférence,
Il renouait ailleurs par un trait de prudence.

CEPHISE.

Vas, ce n'était l'effet que d'un moment d'humeur.

LISETTE.

Fort bien ; pour le juger, conſultez votre cœur.
Je vous l'ai dit cent fois; dans le ſiécle où nous ſommes,
Nous avons un empire abſolu ſur les hommes ;
Mais, nous le perdrions indubitablement,
Si nous ne gouvernions que par le ſentiment ;
C'eſt le manége adroit de la coquetterie
Qui tourmente leur ame, & la tient aſſervie.
Quoi ! ne pas employer ce ſecret innocent
Pour réduire un volage, un fourbe, un inconſtant!

Je ne vous conçois pas ; tant de délicateſſe
M'allarme, & dégénere à la fin en faibleſſe.

CEPHISE.

En effet, ſi ſur lui mon cœur s'était trompé,
Si d'un autre lien il était occupé.....
Dans ces premiers momens où l'ame ſans défenſe,
En s'ouvrant à l'amour, ſe livre à l'eſpérance,
Où, pour nous abuſer ſur une douce erreur,
Tout préſente à nos ſens l'image du bonheur,
Nous voulons conſulter la raiſon qui balance,
Et la raiſon s'enfuit avec l'indifférence.
Mais, ſi je me montrais docile à tes avis,
Tu crois que je verrais mes ſoupçons éclaircis ?

LISETTE.

Sans doute.

CEPHISE.

Et que cachant le ſecret de mon ame....

LISETTE.

Vous apprécieriez mieux & Florval & ſa flamme.

CEPHISE.

Et tu m'aſſurerais, Liſette, du ſuccès ?

LISETTE.

J'en jurerais. Comment ! lorſque de vos attraits
Contre un perfide amant vous voudrez faire uſage,
Douter de leur effet ! le doute n'eſt pas ſage.

CEPHISE.

Tu le veux, j'y conſens. Mais ſans rien haſarder,
S'il vient, menage un cœur que j'ai cru poſſéder.

Ne t'en rapporte point à la ſimple apparence.
On ſe perd quelquefois par trop de prévoyance.
J'ai tort de l'excuſer, j'en conviens ; mais pourtant
Songe que j'aime encore à le croire innocent.

SCENE III.

LISETTE.

ELLE a beau réſiſter, j'ai levé ſes ſcrupules,
Et j'ai ſu diſſiper ſes craintes ridicules ;
Si Gerſeuil, à préſent exact au rendez-vous,
Peut tourmenter Florval en le rendant jaloux,
Mon triomphe eſt complet ! Je l'apperçois lui-même ;
Fort bien.

SCENE IV.

FLORVAL, GERSEUIL (*entrent tous deux en même tems par un côté oppoſé.*)

LISETTE (*au milieu & ſur le devant du théâtre.*)

GERSEUIL (*à part.*)

FLORVAL !

FLORVAL (*à part.*)

Gerſeuil !

GERSEUIL (*à part.*)

Ma ſurpriſe eſt extrême !

LISETTE (*appercevant Florval.*)

Et l'autre auſſi ! Feignons.

FLORVAL (*à part.*)

Que veut dire ceci !

GERSEUIL (*à part.*)

Par quel haſard Florval ſe trouve-t-il ici ?

FLORVAL (*à part.*)

Gerſeuil ſur ſes projets m'en impoſait ſans doute.

GERSEUIL (*à part.*)

Florval m'a-t-il trompé ! (*haut.*) Liſette !

LISETTE.

Eh bien !

GERSEUIL

Ecoute.

Florval eſt en ces lieux, eſt-ce à titre d'amant ?

LISETTE.

Oui; mais raſſurez-vous.

GERSEUIL.

Il eſt dupe !

LISETTE.

Oui, vraiment.

FLORVAL.

Peut-on dire en ſecret quelques mots à Liſette ?

LISETTE.

Volontiers; parlez bas.

FLORVAL.

Quoique tu ſois diſcrette,
Répons; ici Gerſeuil aurait-il des projets?

LISETTE.

Oui; mais raſſurez-vous.

FLORVAL.

Tu répons du ſuccès!.....

LISETTE.

Pour vous ſeul.

FLORVAL.

Ah!

LISETTE.

Sur-tout, gardez-vous de rien dire.

FLORVAL.

Ne crains rien.

LISETTE (*à Gerſeuil.*)

De ceci gardez-vous de l'inſtruire.

GERSEUIL.

Compte dans tous les cas ſur ma diſcrétion.

LISETTE (*leur faiſant une profonde révérence.*)
(*à part.*)

Adieu, Meſſieurs. Le trait pour le coup eſt bien bon.

SCENE V.

FLORVAL, GERSEUIL.

FLORVAL (*à part.*)

GERSEUIL en cet inſtant n'eſt pas content, je gage.

GERSEUIL (*à part.*)

Florval, j'en ſuis certain, au fond de l'ame enrage.

FLORVAL (*à part.*)

Je dois le conſoler.

GERSEUIL (*à part.*)

J'en ſuis fâché pour lui.

FLORVAL.

Eh bien, mon cher Gerſeuil, tu le vois:

GERSEUIL.

Hélas! oui.

FLORVAL.

C'eſt un hazard fâcheux.

GERSEUIL.

Comme toi je le penſe.

FLORVAL.

Il eſt bien dur de perdre ainſi toute eſpérance.

GERSEUIL.

Que veux tu? le malheur quelquefois nous pourſuit.

FLORVAL.

C'eſt un aſtre malin qui ſouvent nous conduit.

GERSEUIL.

Liſette apparemment t'a dit tout le myſtere.

FLORVAL.

Avec toi, je parie, elle n'a pu ſe taire.

GERSEUIL.

Je dois te l'avouer :

FLORVAL.

J'en conviens avec toi.

GERSEUIL (*à part.*)

Il prend trop bien la choſe.

FLORVAL (*à part.*)

Il eſt trop bon, ma foi.

GERSEUIL.

Tous deux, ſans le ſavoir, nous pourſuivions Céphiſe.

FLORVAL.

En te voyant entrer, juge de ma ſurpriſe.
Le ſort rompt nos projets ; nous devenons rivaux.

GERSEUIL.

On nous mettra d'accord.

FLORVAL.

On vient fort à propos.

SCENE VI.

CEPHISE, FLORVAL, GERSEUIL, LISETTE.

CEPHISE (*à Liſette au fond du Théâtre.*)

En les voyant tous deux, à peine je reſpire.

LISETTE.

Courage.

(*Elle ſort après les premiers vers de la Scene ſuivante.*)

SCENE VII.

CEPHISE, FLORVAL, GERSEUIL,

GERSEUIL.

En ce moment, je ne puis trop vous dire
Combien je ſuis flatté que m'appellant ici,
Vous m'y faſſiez d'abord rencontrer un ami.

FLORVAL.

Vous m'en voyez de même enchanté, je vous jure.

CEPHISE (*à Florval en le regardant à peine.*)

Votre retour du moins me calme & me raſſure.

(*A Gerſeuil avec une ſorte d'intérêt.*)

Quant à vous, l'on vous voit, Marquis, bien rarement.

GERSEUIL.

Je mérite, il eſt vrai, ce reproche charmant :
Mais, vous m'excuſerez; chaque jour je dois craindre
Qu'à cet égard, de moi, quelqu'un n'ait à ſe plaindre.

CEPHISE.

(*A part.*)

Qu'il eſt fat! (*Haut*) Puiſqu'enfin on a pu vous avoir,
Devenez plus exact. J'ai ma loge ce ſoir
Aux Français, on y donne une Piece nouvelle;
Une femme ſouvent reſte ſeule chez-elle;
Et comme il faut quelqu'un pour lui donner la main,
Je vous avais tous deux mandés à ce deſſein.

FLORVAL.

On aurait pu tout ſeul....

CEPHISE.

Oh! non: je ſuis certaine
Qu'on vous ſéparerait de Monſieur avec peine;
Je ſais quelle amitié tous les deux vous unit.

FLORVAL.

(*A part.*)

Oui; dans ce moment-ci par exemple. (*Haut*) Il ſuffit,
Et mes remercimens....

CEPHISE.

Parlez avec franchiſe;
Ne me ſavez-vous pas bon gré de la ſurpriſe
Que je vous ménageais?

FLORVAL.

Je dois en convenir.

CEPHISE.

Oui, je crois dans vos yeux voir briller le plaiſir.

FLORVAL.

(*A part.*)

Oh! vous voyez ma joie. Eſt-ce Gerſeuil qu'on aime?

CEPHISE.

(*A part.*

Il ſe trouble.

GERSEUIL.

(*à part.*)

Je ris de ſon déſordre extrême.

CEPHISE (*à Florval.*

A propos je vous dois, Monſieur, un compliment;
On dit que votre cœur ſe rengage?

FLORVAL.

Vraiment?

CEPHISE.

La nouvelle aujourd'hui par-tout en eſt ſemée.

FLORVAL.

Je ne ſais qui l'a pu conter.

CEPHISE.

La Renommée.

FLORVAL.

Et vous croyez ce bruit?

CEPHISE.

Pourquoi le nieriez-vous?
J'en étais la premiere enchantée; entre nous,
Pour moi vous auriez tort de garder le ſilence.

FLORVAL. (*avec dépit*)

Oh! je ſuis convaincu de votre indifférence.

CEPHISE.

La vôtre eſt plus ſuſpecte. Au ſurplus, c'eſt fort bien:
On aime à ſe revoir dans un premier lien;
Je fais grand cas, Monſieur, d'un cœur tendre & fidèle.
Qui! vous le partiſan d'une chaîne nouvelle!
Oh! vive un doux penchant par le tems garanti.

GERSEUIL, (*bas à Cephiſe.*)

C'eſt trop fort.

FLORVAL (*à part.*)

On me joue.

GERSEUIL.

Il a pris un parti,
Madame; croyez-moi, vous ſeule à ſon hommage
Avez des droits certains.

CEPHISE.

Vous me flattez.

FLORVAL (*à part.*)

Courage.

CEPHISE (*à Gerſeuil.*)

Je vous reconnais bien à ce trait généreux,
Marquis, & c'eſt prouver un zèle officieux;
Auſſi, je l'avouerai, je ne m'attendais guere
A voir ce changement dans votre caractere.
Vous que j'ai toujours vu follement entêté
D'un air d'inconſéquence & de légereté,
Qui regardant l'Amour comme un joug incommode,
Auriez pu ſur ce point dicter un nouveau code,
Vous n'êtes plus le même; & je crois franchement
Que vous gagnez beaucoup à vous montrer ſouvent.

FLORVAL (*à part.*)

Fort bien.

GERSEUIL.

Oui: c'eſt de moi ce qu'on dit dans le monde.
J'en rends grace à l'eſpoir ſur lequel je me fonde.

CEPHISE.

Quel eſpoir?

GERSEUIL.

Pourriez-vous l'ignorer un moment?
On ne vous connaît point, Madame, impunément;
Auſſi, depuis long-tems, ſous vos loix je reſpire.
Je craignais qu'un rival n'eût ſur vous quelque empire,
Mais vous pouvez d'un mot raſſurer mon eſprit.

CEPHISE (*interdite.*)

Comment?

GERSEUIL.

Vous héſitez ! Pourquoi ?

CEPHISE.

J'en ai trop dit ;
Et..... (*à part.*) Je tremble.

GERSEUIL.

Parlez.

FLORVAL.

Pour cette confidence
Vous vous paſſerez bien, je crois, de ma préſence.

CEPHISE (*retenant Florval.*)

Non ; reſtez.

GERSEUIL (*ſe remettant d'un mouvement de ſurpriſe.*)

Ah ! vraiment, j'approuve vos raiſons,
Et vous me confirmez dans de juſtes ſoupçons :
Vous craignez de Florval la tendre inquiétude ;
L'épreuve, j'en conviens, pour lui ſerait trop rude ;
A l'amitié tout ſeul je vais donc m'immoler ;
Et puiſque devant lui vous craignez de parler,
C'eſt moi qui me refous à quitter la partie.

FLORVAL (*bas à Cephiſe.*)

Vous auriez pu vanter encor ſa modeſtie.

CEPHISE (*à Florval.*)

Je le crois (*à Gerſeuil.*) Vous allez revenir ?

GERSEUIL.

Il m'eſt doux
D'emporter cet eſpoir en m'éloignant de vous.

Il faut que ſur mon ſort votre bouche prononce,
Ce ſourire charmant d'avance me l'annonce,
Auſſi dans un inſtant je reviens ſur mes pas;
Comptez ſur moi.

CEPHISE.

Sans vous nous ne partirons pas.

GERSEUIL (*en s'en allant baiſe la main de Cephiſe, & a l'air de plaindre Florval.*)

SCENE VIII.

CEPHISE, FLORVAL.

CEPHISE (*après un moment de ſilence.*)

Vous vous taiſez, Monſieur?

FLORVAL.

Qui? moi? je vous admire.
Mais, ſaurai-je à préſent ce que cela veut dire?
D'où vous vient pour Gerſeuil cet amour inoui?
Pourquoi ce tendre accueil?

CEPHISE.

N'eſt-il pas votre ami?

FLORVAL.

D'accord; mais, était-il jadis moins agréable?
D'aujourd'hui ſeulement vous paraît-il aimable?

CEPHISE.

Non vraiment: je l'ai vu toujours des mêmes yeux.

FLORVAL.

Je ne m'en doutais pas.

CEPHISE.

Vous êtes ſérieux,
Quelquefois ?

FLORVAL.

C'eſt ſelon.

CEPHISE.

Il eſt vrai : mais encore
L'ennui, convenez-en, eſt un mal qui dévore ;
Il peut prendre ſur vous.

FLORVAL.

Vous croyez ?

CEPHISE.

Oui ; vraiment ;
Et comme je vous vois aſſez exactement,
Je veux que ma maiſon des plaiſirs ſoit l'aſyle ;
Les hommes que l'on cite à la cour, à la ville,
Je veux les raſſembler.

FLORVAL.

Cela ſera charmant ;
Et Gerſeuil des premiers ?

CEPHISE.

Mais, vraiſemblablement.

FLORVAL.

S'il faut vous parler vrai ? Soit dit, ſans vous déplaire,
Vous êtes aujourd'hui très-extraordinaire.

CEPHISE.

Le compliment ſans doute eſt agréable & doux :
Mais, hier on pouvait en dire autant de vous.

FLORVAL.

Je ne l'aurais pas cru. Vous y fûtes ſenſible
Apparemment !

CEPHISE.

Moi ! point.

FLORVAL.

Le changement viſible
Que l'on remarque en vous.....

CEPHISE.

En ſerait donc l'effet ?
Votre amour propre auſſi va trop loin : mon projet
Eſt d'égayer un peu les ſoucis du veuvage ;
Je ſens que je m'enterre au printems de mon âge,
On m'en blâme aſſez haut, & je ne prétens plus
Que l'on puiſſe me faire un procès là-deſſus.

FLORVAL.

Perſonne juſqu'ici n'avait ôſé s'en plaindre.

CEPHISE.

Soit ; mais, pour l'avenir je commence à le craindre.

FLORVAL.

Rien n'eſt plus naturel. (*Il ſe fouille.*)

CEPHISE.

Vous paraiſſez diſtrait ;
Que cherchez-vous avec tant de ſoin ?

FLORVAL.

Un billet
Qu'on m'écrit ce matin, dont le ſtyle m'aſſure.....
Voyez; en pourriez vous connaître l'écriture?

CEPHISE (*ſouriant.*)

C'eſt la mienne.

FLORVAL.

On pouvait ſe méprendre.....

CEPHISE.

Comment!

FLORVAL.

Il ſemble être dicté par le pur ſentiment.

CEPHISE.

Pour le coup vous rêvez.

FLORVAL.

Vous plaît-il le relire?

CEPHISE.

Très-volontiers. (*Elle prend le billet & lit :*)

« Vous m'avez quittée hier avec humeur, Monſieur, » mais l'amitié preſcrit l'indulgence, & je vous engage » à venir chercher ce ſoir votre pardon. »

FLORVAL.

Eh! bien?

CEPHISE.

Eh! bien, cela veut dire
Reparez votre tort.

FLORVAL.

Oui : mais, *avec humeur*.....

Ce reproche me ſemble un peu fort.

CEPHISE.

Par bonheur,

Je m'explique, Monſieur, *l'amitié*, *l'indulgence*,

FLORVAL.

Oh ! l'amitié ne peut tirer à conſéquence ;

C'eſt certain. Mais, ce mot, *votre pardon ;*

CEPHISE.

Eh ! oui :

On bouderait l'amant, on pardonne à l'ami.

FLORVAL.

Vous avez bien raiſon ; mon erreur était grande,

Je le vois.

CEPHISE.

Vous ſortez ?

FLORVAL.

S'il vous plaît ; j'appréhende

De vous importuner dans vos heureux loiſirs,

Et ſur-tout de troubler aujourd'hui vos plaiſirs.

(*Florval ſort très-lentement ; Cephiſe le ſuit des yeux ;*
Florval ſe retourne ; Cephiſe évite ſes regards.)

SCENE IX.

CEPHISE (*plongée dans la rêverie*) LISETTE.

LISETTE (*de l'air le plus gai.*)

Eh bien! Florval, Madame, eſt-il bien en colere?
Gerſeuil eſt enchanté, croit qu'il a ſu vous plaire;
Mais, l'autre, de quel œil?.....

CEPHISE.

Il ſort.

LISETTE.

Très-mécontent?

CEPHISE (*au déſeſpoir.*)

Non, Liſette, de l'air le plus indifférent.

LISETTE.

Eſt-il poſſible?

CEPHISE.

Hélas! quelle était ma faibleſſe!
Voilà pourtant le prix de votre heureuſe adreſſe;
Je devais me ſoumettre à vos ſages avis,
Et je m'applaudirais de les avoir ſuivis,
Diſiez-vous; quel eſt donc le fruit que j'en retire?
Plus indiſcrettement pouvait-on ſe conduire?
Attirer dans ces lieux un fat, dans quel eſpoir!
Celui d'être contrainte à l'entendre, à le voir;

Le voir ! Ne voir que lui ! Préſage qui m'accable ;
Je me ſuis oubliée, & j'en ſuis plus coupable.

LISETTE.

Du moins, ne pouvez-vous ignorer à préſent
Qu'on ne vous aime pas.

CEPHISE.

Le mot eſt conſolant.
Auſſi légerement aurais-je dû vous croire !
J'expoſe, grâce à vous, mon repos & ma gloire :
Car pour peu qu'en ſes vœux Gerſeuil ſoit rebuté,
Il va crier d'abord à l'infidélité ;
Et Florval !.... De ſes torts moi ſeule je m'accuſe ;
C'en eſt un que d'oſer recourir à la ruſe.
A quoi bon d'un amant exciter le dépit !
En voulant le punir, ſoi-même on ſe punit.
Ce pénible devoir, qu'à regret l'on s'impoſe,
Nous fait bientôt ſouffrir tous les maux qu'on lui cauſe.
Eh ! Qu'avais-je beſoin de lire dans ſon cœur !
Croyant le poſſéder, j'euſſe été dans l'erreur ;
Mais, que faut-il de plus ? Hélas ! lorſque l'on aime,
L'illuſion ſouvent tient lieu du bonheur même.

LISETTE.

C'eſt peut-être trop tôt vous allarmer auſſi ;
Je ne m'alarme pas de même, Dieu merci.
Vous croyez que, piqué d'une telle conduite,
Pour ne plus revenir, Monſieur Florval vous quitte ;
Et moi, je gagerais qu'avant une heure ou deux
Nous allons le revoir paraître dans ces lieux.

CEPHISE.

Ah Dieux ! S'il revenait, c'eſt pour le coup, Liſette ;
Que pour mieux reparer ma conduite indiſcrette,
Sans ſavoir ſi ſon cœur me paierait de retour,
Je voudrais immoler l'amour propre à l'amour.

LISETTE.

Ce ſerait, au contraire, être peu raiſonnable.
Non, vous devez punir, tourmenter le coupable,
Redoubler de rigueur & de ſévérité,
Et ne point écouter des retours de bonté.
Quelqu'un vient : tenez bon, c'eſt ſans doute lui-même;
Une autre fois..... Gerſeuil ! quel embarras extrême !

CEPHISE.

Que vois-je ?

SCENE X.

CEPHISE, GERSEUIL, LISETTE.

GERSEUIL.

QU'UN moment d'abſence m'a coûté !
Mon bonheur le voulait, je n'ai point héſité ;
Mais je reviens enfin auſſi ſoumis que tendre....
Heureux, comme je vois, d'avoir pu vous ſurprendre !

CEPHISE.

(*Apart.*) (*Haut.*)

Que lui dire ! Marquis, rien n'eſt plus obligeant....
Oui..... vous me ſurprenez..... très-agréablement.

GERSEUIL.

Mais, où donc eſt Florval ? quelle raiſon ſecrette ?

LISETTE.

Des motifs très-preſſans ont hâté ſa retraite.

GERSEUIL, (*à Liſette.*)

Je comprens ; le dépit, la honte.....

LISETTE.

Juſtement.

GERSEUIL.

Il faut dans ces cas-là prendre un parti prudent.

LISETTE.

C'eſt sûr ;

GERSEUIL, (*à Cephiſe.*)

Vous me voyez à vos ordres fidele,
Prêt à ſuivre vos pas.

LISETTE.

Ah ! reprimez ce zele;
Ma maîtreſſe n'eſt pas en diſpoſition
De livrer ſon eſprit à la diſtraction.

GERSEUIL.

Dois-je m'en rapporter à ce que dit Liſette,
Madame ? En vérité, ma joie eſt imparfaite,
S'il faut, quand tout proſpere au gré de mes deſirs,
Que vous vous dérobiez aux plus légers plaiſirs.

CEPHISE.

Il faut en convenir, je ſuis mal à mon aiſe;
Que cet aveu, Marquis, n'ait rien qui vous déplaiſe:
Mais on n'a pas toujours en de certains momens.....
Le ſecret de cacher ſes divers ſentimens;
Un trouble inattendu s'empare de mon ame,
Et je voudrais envain le déguiſer.

GERSEUIL.

Madame,
Vous me rendez confus : en vérité, mon cœur
Sent vivement le prix d'un aveu ſi flatteur;
Auſſi, je n'en crois point un trop cruel préſage;
Et lorſque mon bonheur doit être votre ouvrage,
Rien ne peut allarmer votre eſprit inquiet.
De grâce, épargnez-vous un ſtérile regret;
La diſſipation écarte la triſteſſe :
Les plaiſirs vous ſuivront; venez, tout vous en preſſe.

CEPHISE.

Je cede volontiers. (*A part.*) Que mon ſort eſt affreux!
(*Haut.*) Allons, tâchez ſur-tout d'être un peu ſérieux,
Marquis, je ſens trop bien qu'il faudrait me contraindre,
Et vous ne ſavez pas ce qu'il en coûte à feindre.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XI.

LISETTE.

SAISISSONS un moment pour calmer ſon eſprit,
Et tâchons d'autre part d'exciter ſon dépit;
Pour Florval, s'il revient, qu'il tremble, le perfide!
Nous ſaurons, nous livrant au tranſport qui nous guide,
De ſes torts le forcer à nous faire raiſon,
Et fut-il innocent, à demander pardon.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE vous cherchais.

LISETTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Savez-vous que mon maître
A ne vous rien cacher n'eſt plus à reconnaître?
Combien depuis tantôt je le trouve changé!

LISETTE.

Depuis tantôt?

FRONTIN.

Comment ! je crois, ſans préjugé,
Qu'il va devenir fou : diſcours confus & vague,
Propos interrompus, d'honneur, il extravague.

LISETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Serait-il vrai ! Je plains ſon deſtin malheureux.

FRONTIN.

Il était ſorti ſeul, il rentre furieux,
Il gronde tout le monde, il ſe courrouce, il crie ;
Avec moi-même enfin je penſe qu'il s'oublie.

LISETTE.

Et ſes amours, comment vont-elles?

FRONTIN.

Par ma foi,
Vous en devez ſavoir là-deſſus plus que moi.
Je crains bien qu'il n'ait fait ici quelque ſottiſe,
Et qu'il n'ait très-mal pris ſon tems avec Céphiſe.

LISETTE.

Mais cette paſſion qui devait dans ſon cœur?....

FRONTIN.

Elle eſt bien loin, vraiment : nous jouons de malheur ;
Nous quittons un objet, quelle erreur eſt la nôtre !
Dont nous ſommes aimés, pour en pourſuivre un autre
Qui ſe moque de nous.

LISETTE.

Cela ſe voit ſouvent.

FRONTIN.

A propos, recevez mon doux remercîment :
Vous avez bien gardé le ſecret de mon maître.

LISETTE.

S'en ſerait-il fâché !

FRONTIN.

Ce qu'il a fait paraître
Me l'a trop bien prouvé.

LISETTE.

Vous m'en voulez !

FRONTIN.

Oh ! point ;
Ce ſerait inutile. Entre nous, ſur ce point
Aux femmes à toute heure il faut que l'on pardonne ;
Et blâmer leur eſprit, quand leur ame eſt ſi bonne !

LISETTE.

Enfin, que dit-il donc de Cephiſe ?

FRONTIN.

Oh ! il dit.....
Qu'il ne dit rien : Il veut renfermer ſon dépit,
Mais je le crois piqué.

LISETTE.

Ce n'eſt rien.

FRONTIN.

Au contraire ;
Trop heureux mille fois d'être bien en colere !
N'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Mais.....

FRONTIN.

Chut.

LISETTE.

Quoi?

FRONTIN.

C'eſt lui que j'entends:
Je me ſauve; aujourd'hui je crains les accidens.

SCENE II.

FLORVAL, LISETTE.

LISETTE (*à part.*)

Raſſurons-nous: lui-même il vient chercher le piège.

FLORVAL (*ſe remettant du trouble qu'il a laiſſé paraître en entrant.*)

Ah! Liſette, aura-t-on au moins le privilege
De voir votre maîtreſſe?

LISETTE.

Elle n'eſt pas ici.

FLORVAL.

Elle rentre bien tard.

LISETTE.

Vous l'avez vue !

FLORVAL.

Oh ! oui ;
Sans doute je l'ai vue, & Gerſeuil avec elle.
En vérité, j'admire un couple ſi fidèle ;
Ils ne ſe quittent plus.

LISETTE.

C'eſt qu'on aime à ſe voir.

FLORVAL

(*à part.*)

J'en ſuis perſuadé. J'ai peine à concevoir
Les étranges effets de cette ſympathie.

(*Haut.*)

Dès qu'elle rentrera, veuillez bien, je vous prie,
Obtenir qu'un moment je puiſſe lui parler.

LISETTE.

A vos ordres, Monſieur, Liſette va voler.
Je ſens que votre ſort en ſecret m'intéreſſe,
Et je vais de ceci prévenir ma maîtreſſe.

(*Elle ſort en riant, de maniere à n'être point vue de Florval.*)

SCENE III.

FLORVAL.

MAIS, moi-même, après tout, pourquoi m'inquiéter
Du nouveau ſentiment qui paraît l'agiter ?
En ſerais-je jaloux ! Non vraiment ; de ma vie,
Je ne me ſuis permis un trait de jalouſie.
Elle aime, eh ! bien, tant mieux ; il eſt doux, je le croi,
De trouver en autrui ce qu'on éprouve en ſoi.
J'en conviendrai pourtant, j'enviſage avec peine,
Oui, j'approuve à regret le penchant qui l'entraîne ;
Et, tout-à-l'heure encore, au ſpectacle enfermé,
Si je voulais jetter un regard animé
Sur toutes ces beautés, dont l'éclat nous appelle,
Je voyais tout le monde, & je ne voyais qu'elle.
Mais, n'importe, impoſons ſilence à notre cœur ;
J'aurais trop à rougir de ce moment d'erreur.
Tâchons de rejetter loin de moi ſon image,
Oublions, s'il ſe peut, juſques à ſon langage
Qui, chaque jour plus tendre, & plus doux chaque jour,
En paſſant dans mon cœur y fit entrer l'amour.
Oui ; mais, l'on m'a joué : victime d'un caprice,
Il faut donc ſous ſes loix que tout mortel fléchiſſe ;
Non, non : vous n'aurez pas un triomphe complet,
Madame ; je devais répondre à ce billet
Que vous m'avez écrit : du moins, pourrez-vous lire
Ce que votre perſonne en ce moment m'inſpire.

SCENE IV.

FLORVAL, GERSEUIL.

GERSEUIL.

(*À part.*)

C'EST lui-même ; craignons de troubler ſon loiſir,
Et de le contempler donnons-nous le plaiſir.

(*Il reſte derriere Florval.*)

FLORVAL (*écrivant.*)

Je ne ſais, le dépit ſemble animer mon ſtyle ;

(*Il écrit.*)

Je m'étonne moi-même ! Il ſera bien facile
De voir qu'on aurait tort de me croire amoureux.

(*Il continue.*)

Je me ſuis ſatisfait, c'eſt tout ce que je veux,

(*Il lit ſa lettre.*)

« Vos charmes, je le crois, à d'autres peuvent plaire ;
» Mais s'ils avaient ſur moi fait une impreſſion,
» Pour m'ôter le repos, & ſur-tout la raiſon,
» Sans doute elle fut trop légère.
» Souvenez-vous que la beauté
» N'eſt qu'une faveur paſſagere ;
» Et qu'on eſt bientôt rebuté,
» Lorſqu'on voit que le caractere
» N'eſt que caprice & qu'inégalité.

GERSEUIL (*éclatant de rire.*)

Ah ! Ah ! Ah ! .

FLORVAL (*ſtupéfait.*)

Quoi ! C'eſt vous !

GERSEUIL (*riant toujours.*)

Oui ; c'eſt moi qui t'admire,

(*Riant plus fort.*)

Et que ton air boudeur invite encore à rire.
Que faiſais-tu donc là ?

FLORVAL.

Rien, Monſieur,

GERSEUIL (*le perſifflant.*)

Ah ! j'enten :
Diſcrétion d'Auteur ; tu faiſais un Roman ;
La ſituation me parait attachante,
Vraiment le trait eſt fort, l'Épigramme eſt ſanglante,
L'amant ſemble piqué juſqu'au vif. Eh ! dis-moi,
Quand verra-t-il le jour ? Il ſera bon je croi ;
Je l'attends je te jure avec impatience.

FLORVAL.

Ce deſir eſt flatteur, mais je vous en diſpenſe.

GERSEUIL.

Eh ! que veux-tu donc dire ? à ce ton ſérieux,
Tu me ferais penſer d'honneur que tu m'en veux.

FLORVAL.

S'il faut vous l'avouer, cela pourrait bien être.

GERSEUIL.

C'eſt s'expliquer du moins ; ſi je ſais m'y connaître,
Je n'ai pourtant nuls torts avec toi.

FLORVAL.

Tout de bon!

GERSEUIL.

Non vraiment.

FLORVAL.

Non, ſans doute.

GERSEUIL.

As-tu quelque raiſon
A me donner ? Voyons ; parle-moi ſans myſtere.

FLORVAL.

Vous le ſavez, Monſieur, Cephiſe m'était chere.

GERSEUIL.

Oui, mais jamais pour toi ſon cœur ne s'attendrit.
Après ?

FLORVAL.

Vous lui plaiſez, vous!

GERSEUIL.

Oui ; c'eſt toi qui l'a dit.
Enſuite ?

FLORVAL.

Et vous parant d'une flamme trompeuſe,
Vous voulez maintenant la rendre....

GERSEUIL.

Très-heureuſe ;
Voilà le mot.

FLORVAL.

Eh! bien, ſoit : mon cœur y conſent.

GERSEUIL.

Eh! bien, cela s'appelle être un ami charmant.
Le procédé me touche, &.... pardonne à mon zele :
Mais, dis-moi, ce billet n'était-il pas pour elle ?

FLORVAL.

Que vous importe ?

GERSEUIL.

Allons, pourquoi le nierais-tu ?

FLORVAL.

Je faiſais un roman.

GERSEUIL.

Tant pis ; j'aurais voulu,
Te prouvant avec toi juſqu'où va ma franchiſe,
Rendre moi-même ici ce billet à Cephiſe.

FLORVAL.

Vous ?

GERSEUIL.

Moi.

FLORVAL.

Vous m'étonnez ?

GERSEUIL.

Rien de moins étonnant.

FLORVAL.

Le trait eſt généreux.... Eh bien ! pour un moment,
Suppoſons qu'en effet il fut écrit pour elle.

GERSEUIL.

Je le lui remettrai.

FLORVAL.

La démarche eſt nouvelle.

GERSEUIL.

Même on te repondra.

FLORVAL.

Bon ! d'honneur !

GERSEUIL.

Je ſais plus :
Comme tu t'es à tort piqué de ſes refus,
Et que de ton malheur tu me croirais coupable,
Je veux te l'amener.

FLORVAL.

Vous en ſeriez capable ?

GERSEUIL.

Oui ; lui parler, la voir, c'eſt ton unique ſoin :
Eh bien ! tu la verras.

FLORVAL.

Mais tout ſeul ! ſans témoin ?

GERSEUIL.

D'accord.

FLORVAL.

Soit ; en ce cas à vous je me confie.

GERSEUIL, (*recevant le billet.*)

T'obliger, je te jure, eſt ma plus chere envie.
Tu ne m'en voudras plus !

FLORVAL.

Non ; je t'en fais ſerment.

GERSEUIL.

Sois donc sûr que de moi tu vas être content ;
(*Il jette les yeux ſur le billet.*)
Perſonne n'en aurait fait autant à ma place,
Mais je t'aurai du moins ſervi dans ta diſgrâce.

SCENE V.

FLORVAL.

SA conduite me pique, & ne m'étonne point :
On l'aime ; il s'eſt rendu juſtice ſur ce point.
Mais de Cephiſe, moi, comment, lorſque j'y penſe,
Puis-je ſi vivement déſirer la préſence ?
Ah ! lorſqu'on eſt trahi par un objet trompeur,
C'eſt quelque choſe au moins que ſoulager ſon cœur !
J'en aurai le plaiſir, je lui ferai connaître
Qu'un dédain mérite..... Mais je la vois paraître.

SCENE. VI.

CEPHISE, FLORVAL.

CEPHISE (*à part.*)

POURQUOI faut-il hélas! feindre encore avec lui!

FLORVAL.

Enfin, Madame, enfin mon ſort eſt éclairci.
J'avais cru qu'à vos pieds apportant mon hommage,
Je jouirais au moins du frivole avantage
D'occuper quelquefois un cœur indifférent:
J'ai cru, ſans me flatter d'un triomphe plus grand,
Que vous diſtingueriez un ami véritable,
Et qu'un lien ſolide autant que reſpectable,
Sans trouble & ſans regrets m'unirait avec vous;
A ce que j'ai ſu voir, il m'eût été trop doux
D'eſpérer que mon cœur pourrait ſe ſatisfaire:
Vous rompez avec moi, ce procédé m'éclaire;
Mais, jamais on ne ſût, à franchement parler,
Pouſſer plus loin que vous l'art de diſſimuler.

CEPHISE.

En vérité, Monſieur, vous êtes bien étrange:
Croyez-vous m'abuſer & me donner le change?
Que veut dire le ton qu'avec moi vous prenez?
Quels ſeraient donc les torts dont vous me ſoupçonnez?
Me ſuis-je avec raiſon attiré cette lettre,
Qu'en votre nom Gerſeuil m'a cru devoir remettre?

Eh ! quelle erreur ſubite a pu troubler vos ſens ?
De quoi vous plaignez-vous ?

FLORVAL.

De quoi ? des ſentimens
Que vous m'aviez cachés, que vous laiſſez paraître,
Et que vous auriez dû me faire au moins connaître.

CEPHISE.

Je ne vous entends pas.

FLORVAL.

Vous m'entendez trop bien.
Non, que j'oſe jamais blâmer un tel lien,
Il eſt flatteur ſans doute ; & l'eſprit, la jeuneſſe,
L'humeur, tout en Gerſeuil, je le crois, intéreſſe :
Le Ciel l'avait formé pour être votre amant ;
Mais, peut-être, on pouvait ſe conduire autrement,
Ne pas me rendre ici le témoin de ſa gloire,
Ne pas me compromettre enfin.

CEPHISE.

Pouvez-vous croire
Que ce fût mon projet ?

FLORVAL.

Eh ! quel autre eût-ce été ?

CEPHISE.

Vous tenez, je le ſais à votre liberté.

FLORVAL.

La perdre, eſt quelquefois tout ce que l'on ſouhaite.

CEPHISE.

Du moment qu'on la perd, ſouvent on la regrette.

FLORVAL.

Du moins ne doit-on pas donner d'eſpoir aux gens.

CEPHISE.

Du moins, veut-on ſavoir quels ſont leurs ſentimens.

FLORVAL.

A de tels procédés rarement on pardonne.

CEPHISE.

Vous ne devez, je crois, en vouloir à perſonne.
Car enfin de quel droit, l'ami dorénavant,
Content de ce ſeul nom, exclurait-il l'amant?
De ces deux titres-là ſentez la différence,
Et vous verrez qu'en vous à tort l'ami s'offenſe.

FLORVAL.

Oui; je puis avoir tort. Mais vous, Madame, auſſi,
Avez vous bien connu tous les droits d'un ami?
Vous que d'abord j'ai vue indulgente & timide,
M'avez-vous conſulté ſur un choix ſi rapide?
De vos intentions un peu mieux informé,
Comme un autre, à mon tour, j'aurais peut-être aimé.
Que ſais-je, Eh! ſi trompant m'a juſte defiance,
Vous aviez de mon cœur deviné le ſilence,
Quel ſerait donc mon ſort aujourd'hui?

CEPHISE.

Mais....

FLORVAL.

Parlez.

CEPHISE.

Nous ſommes par le tems ſi vîte conſolés !
Eh ! vous me l'avez dit, quoi ! de plus agréable
Que le ſort d'un mortel cité comme homme aimable !
Parait-il quelque part, un murmure ſecret
L'avertit qu'avant lui tout le monde y baillait :
La converſation auſſi-tôt ſe ranime ;
Ce qu'il dit, eſt toujours ou charmant, ou ſublime :
Il a l'air de rêver, n'importe, on l'applaudit,
Juſques dans ſon ſilence on trouve de l'eſprit ;
Et, d'avance enchanté des traits qui vont éclore,
On ſourit même au mot qu'il ne dit pas encore.
Voilà, Monſieur, voilà le ſort qui vous attend,
Et vous n'avez pas lieu d'en être mécontent.

FLORVAL.

Je le ſuis, mais de vous, mais de votre artifice ;
J'ouvre les yeux enfin, & je vous rends juſtice.
Sur votre ſexe encor mon cœur s'était mépris ;
Je ne ſoupçonnais pas ſes détours inouïs.
Oui : l'amour n'eſt chez-vous qu'un deſir de ſéduire,
Qu'un art de nous fixer pour mieux nous éconduire :
D'abord vous jouiſſez de ce tribut flatteur
Que votre inconſéquence arrache à notre cœur,
Et lorſque vous voyez que, ſimple en ſa franchiſe,
A vos charmes trompeurs notre ame s'eſt ſoumiſe.
Aiguiſant tous les traits qui vont nous déchirer,
Vous vous faites un jeu de nous déſeſpérer.

Mais, n'importe : je veux me venger de moi-même,
Moi-même me punir de ma faibleſſe extrême,
Libre encore, de vous vous pouvez diſpoſer,
Je ne vous aime pas, & veux vous épouſer.

CEPHISE.

La propoſition eſt vraiment très-touchante ;
La maniere ſur-tout de la faire eſt galante.

FLORVAL.

Quel ſerait donc mon tort ? Je m'immole pour vous,
Pour vous je me dérobe aux liens les plus doux ;
Ma liberté, ce bien le plus cher de la vie,
Je la mets à vos pieds, je vous la ſacrifie.

CEPHISE.

Et moi, je vous la rends : calmez un peu vos ſens ;
D'honneur vous êtes fou.

FLORVAL.

Fort bien, je vous entends ;
Vous riez, je le vois, du dépit qui m'enflamme :
Ne vous flattez donc plus d'aucuns droits ſur mon ame ;
Tous mes nœuds ſont rompus, je renonce à vos loix,
Et je vous vois enfin pour la derniere fois.
Adieu, Madame.

(*Il s'éloigne vivement.*)

CEPHISE (*à part.*)

Ciel ! que ne puis-je lui dire !...

FLORVAL (*ſe rapprochant de même.*)

Eh bien ! vous jouiſſez. Quoi ! votre cœur ſoupire ?

CEPHISE (*ſe remettant.*)

Moi! ſoupirer, Monſieur!

FLORVAL.

Heureuſe illuſion
Qui ſurprenait mon cœur, en troublant ma raiſon!
Je vous ſuis odieux, je le vois: mais encore
N'accablez pas du moins... l'amant.... qui vous adore.
Je dois vous l'avouer, je ne m'en défends plus,
Je fais, pour le cacher, des efforts ſuperflus;
Je n'ai pu réſiſter au pouvoir de vos charmes,
Et mon cœur attendri vous rend enfin les armes.

CEPHISE.

Vous m'aimiez, vous!

FLORVAL.

Hélas! moi, ſi je vous aimais!
En doutez-vous encore en voyant mes regrets?
Ce bonheur, que cherchait mon ame irréſolue,
Je crus l'avoir trouvé dès que je vous eus vue:
Dès lors, le cœur rempli de vos traits enchanteurs,
Je chériſſais en vous juſques à vos rigueurs.
Si par malheur, hier, dans un moment d'ivreſſe,
Je bleſſai tant ſoit peu votre délicateſſe,
Je n'étais point coupable: un mot dit au haſard
N'eſt point indifférent venant de votre part;
Vous paraiſſiez douter de mon amour extrême,
Ce ſoupçon eſt affreux lorſqu'on ſent que l'on aime:
J'eus un moment d'oubli, pardonnez mon erreur;
J'en rougis, le remords a déchiré mon cœur.

CEPHISE.

Eh! comment pourriez-vous me paraître ſincere!
Non, il ne ſuffit pas, Monſieur, de vouloir plaire,
L'eſtime doit auſſi confirmer les penchans;
Mais, lorſque vous doutez de mes vrais ſentimens,
Lorſque vous m'accuſez d'être fauſſe & légere,
Lorſque vous m'écrivez....

FLORVAL.

Pardon: ce front ſévere
Mettrait le comble enfin à ma juſte douleur;
Pour me juſtifier, deſcendez dans mon cœur.
Tout homme en vous voyant doit devenir ſenſible,
Cephiſe, & ceux pour qui vous ſerez inflexible,
Ne pourront point vous voir & vous apprécier
Sans devenir jaloux de l'univers entier.
Ah! par grace, étouffez un ſoupçon qui m'offenſe,
Et ne prolongez pas une injuſte vengeance;
Au tranſport vif & pur qui m'anime en ce jour,
Croyez qu'en moi l'eſtime eſt égale à l'amour..

(*Il tombe à ſes pieds.*)

Douteriez-vous encor de l'ardeur qui m'enflamme?

CEPHISE.

Pour vous croire....

FLORVAL.

Il ſuffit de lire dans mon ame.

CEPHISE.

Vos torts....

FLORVAL.

Sont réparés.

CEPHISE.

Mes doutes....

FLORVAL.

Eclaircis.

CEPHISE.

Le monde....

FLORVAL (*avec tranſport.*)

Approuvera le parti que j'ai pris.
Un mot à mon bonheur maintenant peut ſuffire.

CEPHISE.

Ce mot coute bien peu, mais on riſque à le dire.

(*Florval cherche à ſaiſir ſa main & à la baiſer.*)

Que faites vous!

FLORVAL.

Je veux obtenir mon pardon,
Et mon cœur a beſoin d'un peu d'illuſion.
Eh bien!

CEPHISE.

(*A part.*)

Je ne puis plus ſupporter cette gêne.

(*Le regardant tendrement, & après un ſilence.*)

Relevez-vous: je cede au penchant qui m'entraîne,

FLORVAL (*baiſant ſa main avec tranſport.*)

Cephiſe, vous m'aviez cachez la vérité!

CEPHISE (*avec ame.*)

Vous n'imaginez pas ce qu'il m'en a couté.
Avez-vous dû penſer qu'un fat pût me ſéduire?
Qu'à ſes prétentions mon cœur eût pu ſouſcrire!
Je vous privais d'un bien pour vous le conſerver,
Je vous trompais hélas! mais pour vous éprouver.

FLORVAL.

O moment fortuné de joie & de tendreſſe!
Mes ſens peuvent ſuffire à peine à mon ivreſſe.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERSEUIL, LISETTE.

FLORVAL (*courant au devant de Gerſeuil.*)

AH! Gerſeuil! mon ami! partage mon bonheur;
J'ai ſurpris le ſecret que nous cachait ſon cœur;
Ce que le ſentiment inſpire de plus tendre,
De ſa bouche naïve enfin j'ai pu l'entendre.

GERSEUIL.

Comment donc!

FLORVAL (*vivement.*)

C'eſt toi ſeul qu'on jouait en ce jour.
Je viens de recevoir l'aveu de ſon amour,
Me tromper un moment, pour te tromper toi-même,
Et feindre de t'aimer pour ſavoir ſi je l'aime;
Mais, ne trouves-tu pas ce détour là charmant!

(*Gerſeuil regarde Liſette.*)

LISETTE (*à Gerſeuil.*)

Il faut dans ces cas là prendre un parti prudent.

GERSEUIL.

Je le crois.

CEPHISE (*à Gerſeuil.*)

Pardonnez, vous me voyez confuſe.

GERSEUIL.

Le caprice conduit, & ſouvent il abuſe.
(*à Cephiſe.*)
Mais des rigueurs du ſort je ne veux point gémir :
Une fois par haſard il peut ſe démentir ;
Et pour me conſoler de cette préférence
Vos regrets ſuffiront, Madame, à ma vengeance.
(*il ſort.*)

SCENE VIII ET DERNIERE.

CEPHISE, FLORVAL, LISETTE.

FLORVAL.

DES regrets ! ah ! croyez qu'ils feraient mon tourment.
Si je puis être heureux ce n'eſt qu'en vous aimant.
Qu'aucun doute offenſant hélas ! ne vous retienne,
Votre ame pour jamais a paſſé dans la mienne.
Etudier les goûts, prévenir les deſirs,
C'eſt la loi de l'hymen ; ce ſeront mes plaiſirs.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, *la Fauſſe Coquette*, Comédie en trois Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, le 18 Décembre 1783.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer, A Paris, ce 26 Decembre 1783. LENOIR.

LA BELLE-MERE,

OU

LES DANGERS D'UN SECOND MARIAGE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. VIGÉE,

SECRÉTAIRE DU CABINET DE MADAME.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Jeudi 24 Juillet 1788.

Prix 30 Sols.

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI;
quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1788.

A

MADAME LE BRUN.

Reçois l'hommage de cette Piéce; ce n'eſt point à l'artiſte la plus célebre que je l'offre, c'eſt à la ſœur la plus tendre, à la meilleure amie.

PRÉFACE.

Le ſujet de *la Belle-Mere*, a-t-on dit, préſentait les plus grandes difficultés : je m'en ſuis apperçu plus d'une fois en le traitant ; mais si j'ai été effrayé des obſtacles que je rencontrais en travaillant à ma Piece, je ne l'ai pas été moins de tous ceux que la diſtribution des rôles m'a ſuſcités. Il ſerait encore plus aiſé de faire un chef-d'œuvre, que de parvenir à le faire repréſenter. Jamais, ſans Mademoiſelle *de Vienne* & ſans Madame *Bellecour*, mon ouvrage n'eût été joué. Eût-ce été un ſi grand malheur ? oui, ſans doute ; puiſque Mademoiſelle *de Vienne*, qui juſqu'à préſent n'avait montré dans ſon jeu que l'eſprit, les grâces ou la fineſſe d'une Soubrette, a déployé dans le perſonnage, très difficile à rendre, de *Madame de Belſont*, autant de nobleſſe que de ſenſibilité. Je ne dois pas moins de remercîmens à Madame *Bellecour*, qui, en ſe chargeant d'un rôle ingrat, au refus d'une Actrice qui la *double* dans ſon *emploi*, s'eſt conduite de manière à juſtifier la haute eſtime qu'ont pour elle les amateurs du talent vrai, ſimple et naturel. Je pourrais rendre la même juſtice à quelques autres Acteurs qui ont joué dans ma Piéce ; mais le Public, par ſes applaudiſſemens, les a dédommagés de leur complaiſance, & ils ſavent aſſez combien je leur en ai ſu gré moi-même.

PERSONNAGES.

M. DE BELFONT.	*M. Van-hove.*
Mme. DE BELFONT.	*Mlle. de Vienne.*
ANGÉLIQUE, enfans de M. de BELFONT, Belfont.	*Madame Petit.*
	M. Dunant.
Le Cte DE FIERVAL.	*M. Naudet.*
Le Mquis DE FIERVAL, fils du Comte.	*M. Fleury.*
DARMANT, amant d'Angélique.	*M. Saint-Fal.*
M. DUMONT, Intendant.	*M. d'Azincour.*
LISETTE, Suivante d'Angélique.	*Madame Bellecour.*
FRONTIN, Valet de M. de Belfont.	*M. la Rochelle.*

La ſcène ſe paſſe à Paris, dans un ſallon qui ſépare les appartemens de M. & de Madame de Belfont.

LA BELLE-MERE,

OU

LES DANGERS D'UN SECOND MARIAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *appercevant Liſette au moment où il arrange l'appartement.*

Ah! bon jour.

LISETTE.

Parlez bas.

FRONTIN.

Comment?

LISETTE.

Plus bas, vous dis-je.

FRONTIN.

Un ordre ſi nouveau tient ma foi du prodige.
Eh! quoi?...

LISETTE.

Chut; là-dedans on diſpute.

FRONTIN.

Vraiment?

LISETTE.

On m'a dit de ſortir.

FRONTIN.

Eh! mais, apparemment
Quelque grave ſujet....

LISETTE.

Madame eſt en colere,
Et s'occupe à gronder les enfans & le pere.

FRONTIN.

La raiſon?

LISETTE.

Je l'ignore; ou plutôt, je croirais
Qu'elle a, depuis un tems, de l'humeur par accès.
Nouveau venu, je vois qu'il faut qu'on vous inſtruiſe.
Sachez donc que d'un rien elle ſe formaliſe;
Et que certain Marquis dont j'ignore le nom,
Mais que je vis paraître un ſoir dans la maiſon,
Sembla dès lors produire un changement en elle.
A préſent chaque jour amene une querelle;
Et ce Monſieur Dumont, notre cher Intendant,
Sur Madame, à ſon tour, a pris de l'aſcendant.
Quant à notre bon maître, il adore ſa femme;

Entre ſes deux enfans il partage ſon ame :
Mais elle qui les craint, parle ſouvent contr'eux ;
S'en voir débarraſſée eſt l'objet de ſes vœux !
Auſſi parfois Monſieur, malgré ſon caractere,
répond à ſon avis par un avis contraire.

FRONTIN.

Vous me ſurprenez fort. A ſon air de douceur,
Je croyais que vraiment elle avait un bon cœur,
Un eſprit complaiſant, en un mot, l'aſſemblage
De tous les dons qu'il faut apporter en ménage.

LISETTE.

Vous vous êtes trompé.

FRONTIN.

C'eſt que les bonnes gens
Penſent tous que ſur terre il n'eſt point de méchans ;
Et moi, qui ſuis né bon, je le penſais de même.
Mais Monſieur dites-vous....

LISETTE.

La craint autant qu'il l'aime ;
Et dès lors loin de lui voit s'enfuir le bonheur.
Du moins, tant qu'il fut veuf, il goûta la douceur
D'être libre & tranquille au ſein de ſa famille :
Occupé ſeulement de ſon fils, de ſa fille,
Il préſidait lui-même à leur inſtruction,
Cultivait leur eſprit en formant leur raiſon,
Et voyait tous ſes ſoins payés avec uſure.
Les tems ſont bien changés ! & par malheur, j'augure
Que tout ceci bientôt finira mal pour nous.

FRONTIN.

Et ſon fils?...

LISETTE.

Eſt contraint lui-même à filer doux:
Honnête, mais ardent, ſenſible, mais dans l'âge
Où l'on porte à regret le joug de l'eſclavage,
Il laiſſe quelquefois éclater ſon dépit.
Auſſi, comme l'humeur à ſon aſpect s'aigrit,
Je crois que l'on prépare en ſecret ſa diſgrace,
Et peut-être, avant peu, cédera-t-il la place.

FRONTIN.

Mais, à dire le vrai, je ne conçois pas bien
Quelle eſt votre foibleſſe; il ſerait un moyen
D'accorder les eſprits, moyen sûr & facile.

LISETTE.

Et lequel?

FRONTIN.

De laiſſer Madame ici tranquille,
Et d'aller vivre ailleurs.

LISETTE, *ſouriant.*

Un tel expédient
Serait très bon; je crois le parti très prudent;
Mais Monſieur de Belfont n'aura point ce courage.
Je vois plus loin encore, & même je préſage
Qu'Angélique en ces lieux ne pourra pas reſter.
Le plaiſir de Madame eſt de la tourmenter:
Elle eſt aimable, douce, et ſur-tout très jolie,
Et tous ces dons heureux piquent ſa jalouſie
D'autant que dans ſa fille on ne découvre pas
Les mêmes qualités, ni les mêmes appas.

FRONTIN.

Vous me mettez au fait ; bon ! Julie....

LISETTE.

Eſt la fille
De notre belle-mere, unie à la famille,
Elle en fait le malheur ; car Madame paraît
Vouloir tout immoler à ſon ſeul intérêt.

FRONTIN.

Je vous plains ; mais pour peu qu'ici l'on m'inquiete,
Vous me verrez bientôt ſonger à ma retraite.
Sur un plan aſſez bon je me ſuis arrangé ;
Je ſais toujours à tems demander mon congé,
Et ne ſuis point de ceux qu'il faut que l'on renvoie.
Suis-je mal quelque part, moi, j'en ſors avec joie,
Sans attendre jamais qu'un brutal d'Intendant
Me préſente à la fois la porte & mon argent.
Mais on vient nous troubler, ſouffrez que je vous laiſſe.
Juſqu'au revoir.

LISETTE.

(*à part.*)

Bonjour. C'eſt ma jeune maîtreſſe.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

MADEMOISELLE, eh bien! encore du chagrin?

ANGÉLIQUE.

Hélas! je ne ſais pas quand j'en verrai la fin.
Elle était d'une humeur!... mais épargnons ma mere,
Ou plutôt reſpectons la femme de mon pere.

LISETTE.

Eh! ſur quoi roulait donc ce dernier entretien?

ANGÉLIQUE.

J'eſtime trop, Liſette, un cœur tel que le tien,
Pour pouvoir un moment douter de ta prudence;
Tu sus toujours guider mon inexpérience:
Apprends donc un ſecret dont mon repos dépend.
Tu connais quels liens m'attachent à Darmant.
Darmant étant iſſu de famille étrangere,
Au ſein de ſon pays fut utile à mon pere.
Des biens que nous avions en des climats lointains,
Sans lui, ſans ſa prudence, arrachés de nos mains,
Enrichiſſaient bientôt la fraude & l'injuſtice.
Mon pere fut inſtruit d'un ſi rare ſervice,
S'informa de celui qui l'avoit obligé,
Sut que c'étoit l'ami plus que le protégé
De celui qui gérait nos biens en notre abſence.
Voulant donc lui prouver notre reconnoiſſance,

Il l'engagea dès lors à venir en ces lieux.
Darmant a des vertus, ce ſont-là ſes ayeux,
Ses titres & ſon bien ; en faut-il davantage ?
Mon pere lui permit de m'offrir ſon hommage ;
Et même ſe montrant ſon plus ſolide appui,
Lui promit de traiter d'une charge pour lui.
Il comblait nos deſirs ; car pourquoi m'en défendre ?
J'éprouve pour Darmant l'intérêt le plus tendre !
Mais conçois ma douleur, Madame de Belfont
Dont je crains chaque jour quelque nouvel affront,
Bien loin d'autoriſer un ſi doux hyménée,
Prétend dans un couvent fixer ma deſtinée.

LISETTE.

Dans un couvent !

ANGÉLIQUE.

Je n'oſe éclaircir ſon projet ;
Mais ſa fille, ſans doute, eſt le fatal objet
D'un ſi cruel deſſein.

LISETTE.

Et Monſieur votre pere ?

ANGÉLIQUE.

Me donne en tout l'exemple : il ſouffre, & ſait ſe taire.
Ah ! Liſette ! il eſt tems de s'éloigner d'ici.

LISETTE.

Vous pourriez vous réſoudre à prendre ce parti,
Mademoiſelle ? non, bravez plutôt l'orage :
Contre Madame enfin armez-vous de courage ;
Et loin de nous forcer à vous regretter tous,
Sachez vous décider....

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE BELFONT.

M. DE BELFONT.

LISETTE, laiſſez-nous.

Liſette ſort en faiſant un geſte qui indique la crainte qu'elle a d'avoir été entendue.

SCENE IV.

M. DE BELFONT, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *en montrant Liſette.*

UN zele trop ardent en ce moment l'égare.

M. DE BELFONT.

De toutes les vertus modèle aimable & rare,
Toi, qui toujours plus chere à ce cœur paternel,
Me conſoles des maux dont m'afflige le Ciel,
Ma fille, je dois rompre à la fin le ſilence;
J'ai beſoin d'épancher mon ame en ta préſence:
Mon bonheur fut ſouvent d'être ſeul avec toi;
Je vais donc t'avouer ce qui ſe paſſe en moi.
Le remords a troublé le repos de ton père.

ANGÉLIQUE.

Le remords!

M. DE BELFONT.

Oui; tu ſais combien j'aimai ta mere!

Après quinze ans d'hymen, chaque jour plus épris,
Nous chériſſions nos nœuds par l'amour affermis.
J'étais loin de prévoir l'événement funeſte
Qui m'en priva ſi-tôt. Hélas! ce qui m'en reſte
Pendant près de deux ans a conſolé mon cœur
De ſes juſtes regrets, de ſa vive douleur;
Mais en réfléchiſſant qu'à mon heure derniere
Mes enfans, reſtés ſeuls pour fermer ma paupiere,
Se verraient ſans appui dans un monde pervers
Dont les vices au moins égalent les travers;
Pour ſauver cette image à mon ame attendrie,
J'ai voulu, mon enfant, te donner une amie,
Un guide éclairé, sûr, qui dumoins après moi,
Pût remplir d'une mere & le nom & l'emploi.
Si j'ai porté trop loin ma tendre vigilance,
Excuſe, mon enfant; mon aveugle prudence
A cauſé ton malheur, & je m'en repens bien!
Mais enfin en ſerrant aujourd'hui le lien
Qui t'unit à l'amant qu'a préféré ton ame,
Ton pere ſe flattait du pardon qu'il réclame:
Je n'avais point gêné ton inclination,
J'aurais pu t'oppoſer qu'un jeune homme ſans nom,
Sans parens, n'était point un parti bien ſortable;
Mais non, je lui dois trop, il eſt trop eſtimable,
Pour que j'euſſe voulu lui refuſer ta main.
Cependant, tu le vois, malgré nous ce deſſein
Indiſpoſe ma femme, & nous la rend contraire;
Je l'aime, & j'en conviens, j'ai peur de lui déplaire.
Craignant donc ſon humeur, n'oſant point inſiſter,
Sur ton propre intérêt je viens te conſulter:
Parle, mais librement; réponds, mais à ton pere,
A l'ami qui chérit ton heureux caractere.

ANGÉLIQUE.

Votre fille jamais n'eut de ſecrets pour vous ;
Je dirai plus, il doit me paraître bien doux
De voir toujours en vous la même complaiſance ;
Le même attachement, la même confiance ;
Sur mon ſort cependant vous montrant incertain ;
Pourquoi me dites-vous de régler mon deſtin ?
(*D'un ton naïf & ſenſible.*)
Vous ne me teniez pas autrefois ce langage.

M. DE BELFONT.

Je comptais moins ſur toi, ſans t'aimer davantage.
Aujourd'hui que le tems a mûri ta raiſon,
C'eſt de toi que je veux un conſeil.

ANGÉLIQUE.

A quoi bon?
En dictant mon arrêt, parlez en aſſurance ;
Je ſuis prête à l'entendre, & mon obéiſſance...

M. DE BELFONT.

Ainſi de moi déja tu ſais te défier !
Par ce doute affligeant veux-tu m'humilier ?
Eh ! mon enfant, crois-moi, rien n'égale la peine,
Le tourment qui s'accroît dans mon ame incertaine.
Tu ne ſais pas encore quels ſont les ſentimens
D'un pere juſte & bon, qui chérit ſes enfans.
Apprens donc qu'en tout tems, à toute heure, il épie
Ce qui peut aſſurer le bonheur de leur vie.
Juge, d'après cela, ſi j'ai pu ſans douleur
Voir ma fille traitée avec quelque rigueur !
Non, ſans doute ; mon cœur partageait tes alarmes,

C'eſt

C'eſt ſur ce cœur flétri que retombaient tes larmes ;
En voyant ton hymen ainſi ſe différer,
Avec toi, mon enfant, j'étais près de pleurer.
Mais enfin au malheur oppoſons la conſtance.
J'eſpere avec le tems vaincre la réſiſtance
De ma femme ; au ſurplus, ne crains pas un inſtant
Que je te laiſſe vivre à l'ombre d'un couvent :
Le monde y perdrait trop ; &, pour ſon avantage,
Je veux de la vertu lui conſerver l'image ;
Me conſerver à moi l'enfant que je chéris,
De mes ſoins, de mes vœux le juſte & digne prix,
L'enfant dont j'ai beſoin pour retrouver ſans ceſſe
La conſolation dans ma triſte vieilleſſe.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon pere ! excuſez ce court moment d'erreur.
Trop jalouſe des droits que j'ai ſur votre cœur,
Je craignais... Soyez sûr que mon regret l'expie ;
C'eſt le ſeul, ce ſera le dernier de ma vie.
Mais me voir condamnée à ſortir de ces lieux,
Était-il pour mon cœur un tourment plus affreux ?
(*Vivement.*)
Me ſéparer de vous ! qui ? moi, moi ! non, mon pere ;
Qu'on ne s'en flatte pas. Ah ! votre fille eſpere
Que bien loin de ſouffrir qu'on l'éloigne de vous,
Vous la protégerez dans ſes droits les plus doux,
Celui de vous aimer, de vous prouver ſans ceſſe
Et ſa reconnaiſſance & ſa vive tendreſſe ;
Celui de voir toujours dans les moindres débats
Son pere lui ſourire, & lui tendre les bras.

M. DE BELFONT, *la ſerrant contre ſon ſein.*

Oui, oui, raſſure-toi : vainement on eſpere

Arracher de mon ſein une fille ſi chere ;
Mais, à ton tour auſſi, maintenant prouve-moi
Que c'eſt avec raiſon que j'ai compté ſur toi.
Notre commun repos eſt ce que j'enviſage,
Et voici mon avis : comme ton mariage
Ne peut être conclu, du moins en ce moment,
Toi-même, ſans délai, fais-en part à Darmant.
Quelque dure pour lui que ſoit cette nouvelle,
Dans ta bouche elle doit lui ſembler moins cruelle.
Oui ; dès qu'il apprendra l'obſtacle à vos liens,
Il oubliera ſes maux pour ne ſonger qu'aux tiens.
Adieu ; pour un moment il faut que je te quitte.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, plaignez-moi.

(*M. de Belfont ſort.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE.

DANS mon ame interdite
Quel ſentiment renaît ! préſageant mes malheurs,
J'ai peine, je le ſens, à retenir mes pleurs.
C'eſt bien en cet inſtant, ma reſpectable mere,
Que votre perte, hélas ! me devient plus amere !
Et quel devoir encor vient de m'être impoſé !
C'eſt de moi que Darmant... non, l'on s'eſt abuſé ;
Si l'on croit que jamais je pourrai l'en inſtruire.
Il vient ; ah ! cachons-lui le trouble qu'il m'inſpire.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, DARMANT.

DARMANT, *avec chaleur & vivacité.*

ENFIN, belle Angélique, il va m'être permis
De voir en ma faveur tous les vœux réunis.
On m'accorde le prix reclamé par ma flamme.
Bonheur ineſpéré! jour trop cher pour mon ame!
Combien il a tardé! comme depuis un tems
Mon amour inquiet a compté les inſtants!
Non, rien n'était égal à mon impatience.

ANGÉLIQUE.

Le tems...

DARMANT.

N'aurait jamais épuiſé ma conſtance,
Mais s'il eſt ſi rapide au moment du bonheur,
Comme, lorſqu'on attend il marche avec lenteur!
Partagiez-vous du moins ma vive inquiétude?

ANGÉLIQUE, *avec embarras.*

Je ſubiſſais peut-être une épreuve plus rude.

DARMANT, *tranſporté.*

Aveu tendre & naïf! combien vous m'enchantez!
Je ne commande plus à mes ſens tranſportés.
Si vous pouviez ſentir l'excès de mon ivreſſe!
Non, vous ne ſavez pas juſqu'où va ma tendreſſe.
Vingt fois déja, vingt fois dans les illuſions
D'un cœur tout plein de vous, je voyais deux maiſons

Sous cent rapports charmans entr'elles aſſorties,
Par l'amour, le reſpect & la concorde unies;
Vous daigniez m'accorder le tendre nom d'époux,
Moi, je vous prodiguais les titres les plus doux;
Oui, ſans ceſſe occupé du beſoin de vous plaire,
Je ne vois plus que vous dans la nature entiere.

ANGÉLIQUE, *d'un ton pénétré.*

Ah! Darmant!

DARMANT.

Queſt-ce donc? raſſurez mes eſprits;
Craindriez-vous les nœuds dont nous ſerons unis?
Daignez de ce ſoupir m'expliquer le myſtere.

ANGÉLIQUE.

Craignez de le ſavoir.

DARMANT.

Me ſeriez-vous contraire?
Eſt-il quelque malheur que j'aie à redouter?

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrogez pas.

DARMANT.

Non, je ne puis douter
De l'intérêt ſi doux qu'à moi vous daignez prendre.

ANGÉLIQUE.

Vous auriez tort.

DARMANT.

En vain je cherche à vous comprendre.
(*Vivement.*)
Vous le ſavez, ſans vous j'euſſe été malheureux.

ANGÉLIQUE, *de même.*

Je bornais à vous voir mes plaiſirs & mes vœux.

DARMANT, *plus vivement encore.*

Pour me ſavoir aimé j'aurais donné ma vie.

ANGÉLIQUE, *de même*

Poſſéder votre cœur était ma ſeule envie.

DARMANT.

Eh bien! qui peut cauſer le trouble où je vous vois?

ANGÉLIQUE, *avec trouble.*

D'un ſort trop rigoureux il faut ſubir les lois.

DARMANT, *vivement.*

Parlez.

ANGÉLIQUE, *avec ame.*

Si j'ai ſur moi pu laiſſer quelque doute,
Jugez, pour m'expliquer, jugez ce qu'il m'en coûte.

DARMANT.

N'importe; quel que ſoit le deſtin qui m'attend,
L'incertitude encor eſt mon plus grand tourment.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, à notre hymen mon pere s'intéreſſe;
Sans un obſtacle.... Adieu; malgré moi je vous laiſſe;
Peut-être on aurait dû ménager nos penchans;
Mais nous ne devons rien eſpérer que du tems.

SCENE VII.

DARMANT.

COMMENT interpréter ce que je viens d'entendre?
A ce nouveau revers aurais-je dû m'attendre?
Je n'en puis plus douter, on a tout découvert.
C'eſt mon propre malheur aujourd'hui qui me perd.
Au moment de m'admettre au ſein de ſa famille,
Le pere, j'en ſuis sûr, a craint de voir ſa fille
Imprudemment livrée aux mains d'un étranger;
Et trop habile alors à prévoir ce danger,
De mon funeſte ſort il a pris connoiſſance:
Il aura ſu qu'à l'âge où trop d'effervescence
Nous ôte le pouvoir de gouverner nos ſens,
N'ayant pu ſupporter quelques mots inſultans,
J'ai ſu punir l'affront que l'on oſait me faire;
Que d'un pere bientôt redoutant la colère,
Pour fuir les loix, pour fuir de puiſſans ennemis,
Je me ſuis vu forcé de quitter mon pays;
Que retiré dix ans loin des terres de France,
J'ai traîné dans l'exil ma pénible exiſtence;
Et que n'oſant pas même implorer mon pardon,
Je n'ai revu ces lieux qu'en déguiſant mon nom.
Fatal événement dont je ſuis la victime!
Je vengeai mon honneur, ce fut là tout mon crime.
Et je l'expie en vain! & je m'en vois puni?
Je ne puis être, hélas! malheureux à demi.
D'un aſtre malfaiſant je prévois l'influence,
On me ravira tout, juſques à l'eſpérance.

SCENE VIII.

DARMANT, BELFONT fils.

DARMANT.

Ah! mon ami! venez, partagez ma douleur!
Vous ſavez qu'aujourd'hui la main de votre ſœur
Devait m'être accordée, & que ma deſtinée
Pour jamais à la ſienne allait être enchainée,
Eh bien! tout eſt rompu; du moins, quant à préſent,
Tout me porte à le croire.

BELFONT, fils.

Eh! oui, j'étais préſent,
Lorſque de cet hymen on détournait mon pere.

DARMANT.

Je ſais trop que ſouvent c'eſt à tort qu'on eſpere;
Rien n'eſt ſtable aujourd'hui: mais l'auriez-vous penſé?
A faire mon bonheur votre pere empreſſé,
Angélique elle-même à mon amour ſenſible,
Tout ſemblait m'annoncer la rupture impoſſible.

BELFONT, fils.

On vous a deſſervi.

DARMANT.

Je ſuis bien malheureux!
J'aurais dû le prévoir au ſurplus; dans mes vœux
A me tromper toujours la fortune eſt active.
Mais expliquez-moi donc...

BELFONT, fils.

La diſpute fut vive.
Voulant de votre hymen ordonner les apprêts,
Mon pere avec chaleur prenait vos intérêts.

DARMANT, *avec effuſion.*

Il eſt ſi bon!

BELFONT.

Bientôt on lui ferme la bouche;
On lui dit... mais, pardon, ce contre-tems me touche;
J'abrege des détails injurieux pour vous.

DARMANT.

(*A part.*) (*Haut.*)
Eh! oui, j'ai deviné. Cependant, entre nous,
Convenez que je ſuis moins à blâmer qu'à plaindre.

BELFONT.

Aſſurément: pour vous jamais on n'eût dû craindre
Ce qui vient d'arriver.

DARMANT, *avec une ſorte d'énergie.*

Le haſard à ſon gré
Sait diſpoſer de nous. L'un, d'un pas aſſuré
Marche vers le bonheur; jouet de ſes caprices,
L'autre marche entouré de nombreux précipices;
Et s'il voit les écueils, s'il veut s'en détourner,
Par un bras inviſible il ſe ſent entraîner.
(*Reprenant un ton plus pénétré.*)
Mais j'oſe me flatter, & cet eſpoir m'anime,
Que vous ne voudrez pas me ravir votre eſtime?

BELFONT, fils.

Non, ſoyez sûr que rien ne changera mon cœur.
Remettez-vous; enſemble allons trouver ma ſœur.
A votre égard du moins je ſais ce qu'elle penſe.

DARMANT.

Ah! ſa ſeule bonté me rend ma confiance.
Mais contre le malheur je ſuis trop raffermi,
Si, quand je perds un frère, il me reſte un ami.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Marquis DE FIERVAL, M. DUMONT.

LE MARQUIS.

AINSI, Monſieur Dumont, ſelon mon eſpérance,
Vous avez à profit ſu mettre mon abſence;
Et par mes ſoins placé dans cette maiſon-ci,
Vous m'avez en tout point fidélement ſervi?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Madame vous écoute,
Et ſur vous le mari n'a pas le moindre doute:
Il était important qu'il ne fût pas inſtruit,
Que par moi dans ces lieux vous fûtes introduit.

M. DUMONT.

Il l'ignore.

LE MARQUIS.

C'eſt bien. Mais dites-moi, de grace,
N'êtes-vous pas heureux d'avoir eu cette place?
Vous que de vingt maiſons on a congédié,
Vous que j'ai de chez moi ſagement renvoyé,
Vous le plus grand fripon...

M. DUMONT, *ſans ſe déconcerter.*

Mais, pas plus que les autres.
Chacun ſuit ſon affaire, & nous ſuivons les nôtres.
De cette attention qui pourrait nous blâmer?
Embarqué ſur la mer, il faut bien y ramer.

LE MARQUIS, *gaîment.*

Oui; comme vous ſur-tout lorſqu'on rame à merveille.

M. DUMONT.

En tout événement la prudence conſeille.
Que me reprochez-vous? nous étions bien tous deux;
Maître diſſipateur, Intendant ruineux.
Ici j'arrive à peine; un ſecond mariage
Du bien de deux mineurs néceſſite un partage;
C'eſt matière à procès, frais & diſcuſſions;
Eſt-ce ma faute à moi? ce ſont là nos moiſſons.
Madame cependant, toujours irréſolue,
Craint de trop s'avancer, & ſa crainte me tue.
Sa probité, Monſieur, ou plutôt ſa raiſon,
Rarement s'abandonne à mon opinion.
J'ai beau lui répéter que par ſon mariage
Sa fille ne jouit que d'un faible avantage,
Et qu'il faut d'un grand bien ſonger à la pourvoir,
Elle héſite, elle tremble, & ne peut concevoir...

LE MARQUIS.

N'en déſeſpérons point; toujours faible & timide,
Son ſexe en ſes penchans a beſoin qu'on le guide.
Je ſaurai ranimer ſon courage interdit.

M. DUMONT.

Il eſt tems d'employer, Monſieur, votre crédit.

LE MARQUIS.

Sur elle je peux tout; & même, en confidence
Je vous dirai... je dois compter ſur le ſilence.

M. DUMONT.

Ah! c'eſt me faire tort, Monſieur.

LE MARQUIS.

Que c'eſt par moi
Que d'un ſecond hymen elle a ſubi la loi.
Elle héſitait d'abord; ſans perdre patience,
Moi, je ſus lui prouver qu'en pareille occurrence,
Entre mille rivaux, c'eſt le plus opulent
Que l'on doit accueillir d'un regard indulgent;
Elle me crut; dès lors, dans ſa reconnoiſſance,
De ſa fille à mes vœux elle offrit l'alliance:
C'eſt à quoi je viſais; & je viens pour traiter
Ce grand objet.

M. DUMONT.

Ce ſoir on pourra contracter.
Diſſipez les remords, les terreurs de Madame:
Tâchez de la convaincre & d'échauffer ſon ame,
Et rien n'empêchera de finir au plutôt.
La fille eſt jeune encore.

LE MARQUIS.

Et c'eſt ce qu'il me faut.
L'amour germe bien mieux dans une ame novice:
Et d'ailleurs, trop longtems le jouet d'un caprice,
D'un deſir retenu, d'un ſoupir trop diſcret,
Je veux, ſi j'aime encore, être sûr de mon fait.
Au reſte, en arrivant j'ai cru voir ſa figure;

Elle eſt vraiment fort bien. Sa taille, ſa tournure
Réuſſiront, je crois, dans le monde; elle avait
Cette grace touchante, & cet air d'intérêt
Qui nous charment d'abord: pour terminer l'affaire,
Songez que vous devez...

M. DUMONT.

Croyez, ſi l'on differe,
Que vous n'aurez du moins rien à me reprocher.

LE MARQUIS.

Si mon bien eſt le point que l'on veuille toucher,
Ma fortune aujourd'hui, par malheur eſt légere;
Mais on peut calculer ſur celle de mon pere.
Je n'avais qu'un ſeul frere avec moi d'héritier,
Et comme de bonne heure il ſut s'expatrier,
Il ne penſera pas ſans doute à reparaître.

M. DUMONT.

Vous auriez vraiment tort de le craindre; & peut-être
Eſt-il mort ſeulement.

LE MARQUIS, *avec inſouciance.*

Ma foi, je le croirais.
Au ſurplus, j'aurais peine à retrouver ſes traits.
J'étais moi-même abſent, lui preſque dans l'enfance
Quand il quitta Paris.

M. DUMONT.

Je vous réponds d'avance
Que tout ira, Monſieur, au gré de vos ſouhaits.
J'entends du bruit; ſongez à tous vos intérêts.

SCENE II.

Mme DE BELFONT, le Marquis DE FIERVAL, M. DUMONT.

Madame DE BELFONT, *arrêtant M. Dumont.*

RESTEZ, Monsieur Dumont; ici je dois attendre
Quelqu'un...

(*Appercevant le Marquis.*)

Ah!

LE MARQUIS.

Près de vous qu'il est doux de se rendre!
J'aurais voulu hâter l'instant de vous revoir,
Mais de mon régiment j'arrive hier au soir;
Car il faut tous les ans, pour bien servir son Prince,
S'ennuyer quatre mois au fond d'une province;
Et là, très mécontent d'avoir quitté Paris,
Aux autres enseigner ce qu'on n'a guere appris.
Je n'ai pu refuser d'obeir à l'usage;
Mais voulant terminer enfin mon mariage,
Du nœud qui m'est offert connoissant tout le prix,
Je viens vous témoigner...

Madame DE BELFONT.

Que dites-vous, Marquis?

LE MARQUIS.

Toute à l'heure en entrant j'ai cru voir votre fille;
Et charmé des attraits dont sa personne brille,
Je n'ai pu me soustraire au penchant de mon cœur.

Madame DE BELFONT.

Vous ne l'aviez pas vue encor ?

LE MARQUIS.

Pour mon malheur.
Du couvent depuis peu vous l'avez retirée
Apparemment ?

Madame DE BELFONT.

Depuis huit jours. A ſon entrée
Dans cette maiſon-ci, j'ai bientôt reconnu
Que l'on était pour elle aſſez mal prévenu :
Auſſi de vos conſeils j'ai voulu faire uſage ;
Et prenant un parti que vous jugez très ſage,
Je dois de mon époux éloigner les enfans ;
Ne les revoyant plus, nous ſerons tous contens.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous êtes gênée encor par leur préſence ?
Ah ! vous en conviendrez, c'eſt trop de complaiſance :
Il ne faut pas ainſi ſe laiſſer maîtriſer,
De tout dans ce logis, vous devez diſpoſer ;
De vos lenteurs craignez que l'on ne s'autoriſe :
Être faible, ſur ſoi c'eſt vouloir donner priſe.
Moi, jai compté ſur vous, & ſi Monſieur Dumont
Veut bien nous ſeconder, c'eſt un homme profond
Dans ſon art; droit au but il ſaura nous conduire.

M. DUMONT.

J'y ferai de mon mieux.

LE MARQUIS, *gaîment.*

Pour moi, je puis vous dire

Que pour m'être à peu près un an ſervi de lui,
Je ne reconnais plus ma fortune aujourd'hui;
C'eſt au point que malgré ma répugnance extrême,
Pour les détails, je puis faire tout par moi-même.

Madame DE BELFONT, *à M. Dumont.*

Vous deviez voir hier mon Notaire.

M. DUMONT.

Chez lui
Je ne l'ai pas trouvé.

Madame DE BELFONT.

Peut-être qu'aujourd'hui
Vous ſerez plus heureux. Parlez-lui ſans myſtere:
(*En montrant le Marquis.*)
Monſieur ira le voir auſſi pour une terre
Dont il eſt queſtion; mais, l'ayant ſu gagner,
Faites vîte apporter les papiers à ſigner.

M. DUMONT.

J'y vais de ce pas même; eſpérant qu'à mon zele
Vous pourrez reconnaître un ſerviteur fidele.

SCENE III.

SCENE III.

Mme DE BELFONT, le Marquis DE FIERVAL.

Madame DE BELFONT.

Il eſt intelligent.

LE MARQUIS.

Lui! c'eſt un homme d'or
Que je voudrais vraiment chez moi tenir encor.

Madame DE BELFONT, *avec contrainte.*

Croiriez-vous que toujours dans le fond de mon ame,
En y réfléchiſſant, je crains qu'on ne me blâme
De ce que je vais faire?

LE MARQUIS.

Ah! pure viſion!

Madame DE BELFONT.

C'eſt qu'à dire le vrai, mon époux eſt ſi bon!

LE MARQUIS.

Eh! mais, vraiment, tant mieux. C'eſt ſur ſa bonhomie
Qu'eſt fondé le bonheur de toute votre vie.
Il a des qualités; ma foi, qui n'en a pas?
Chacun de la nature a ſon lot ici-bas.
Il faut bien en naiſſant avoir un caractere.
Le vôtre, par exemple, eſt de toucher, de plaire
Par cent dons réunis qu'on ne trouve qu'en vous.
Si vous avez eu l'art d'attendrir un époux,
Eſt-ce un ſi grand miracle? il eſt bien impoſſible
Qu'il ait pû vous connaître & reſter inſenſible.

Cependant ſaiſiſſez des inſtans précieux,
L'amour eſt peint, Madame, un bandeau ſur les yeux;
Mais ce bandeau ſouvent eſt tombé de lui-même;
Et ſi de votre époux, par un malheur extrême,
Le cœur avec le tems allait ſe réfroidir,
Vos projets feraient place au plus vif repentir.
Mais je deviens, je crois, moraliſte ſévere:
A quelques pas d'ici j'ai deux courſes à faire;
Pour m'en débarraſſer je vais donc vous quitter.

Madame DE BELFONT.

De vos leçons, Marquis, on ſaura profiter.

SCENE IV.

Madame DE BELFONT.

Je ſens qu'il a raiſon; & pourtant, quand j'y penſe,
Je crains que ſes conſeils n'égarent ma prudence.
Je prétens de ma fille aſſurer le bonheur,
Je le dois; & je n'oſe interroger mon cœur.
Ne réfléchiſſons point; c'eſt pour ſon avantage
Que j'ai pu renoncer aux douceurs du veuvage.
Oui; ſans bien, ſans eſpoir de jamais l'établir,
A mon ſecond hymen il fallait conſentir;
Je l'ai conclu; je veux que le fruit m'en revienne.
De mon époux enfin il eſt tems que j'obtienne
Tout le bien dont il peut à ſon gré diſpoſer.
D'injuſtice après tout qui pourrait m'accuſer?
Sur le ſimple motif d'un prétendu ſervice,
Mon époux voulait bien, au gré de ſon caprice,

Faire aujourd'hui le ſort d'un homme ſans aveu!
Rendre Julie heureuſe eſt mon unique vœu;
De Monſieur de Belfont la conduite m'excuſe.
Ainſi donc que j'emploie ou la force, ou la ruſe,
Dans mes ſecrets deſſeins rien ne doit me troubler.
Mais on vient.

SCENE V.

Madame DE BELFONT, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *avec timidité & intérêt.*

UN moment pourrais-je vous parler,
Madame?

Madame DE BELFONT.

Approchez-vous; éloignez toute crainte.
Comment! ſur votre front la douleur eſt empreinte?

ANGÉLIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe!

Madame DE BELFONT.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Vous me le demandez?

Madame DE BELFONT.

Sans doute; mon projet
Eſt d'adoucir vos maux, s'il eſt en ma puiſſance.

ANGÉLIQUE.

J'embraſſe cet eſpoir avec reconnaiſſance.

Madame DE BELFONT.

Pour remplir vos desirs ai-je rien oublié?
Parlez; que voulez vous de moi?

ANGÉLIQUE, *avec sentiment.*

Votre amitié.

Madame DE BELFONT.

Vraiment, vous m'étonnez beaucoup, Mademoiselle:
Lorsqu'on est comme vous intéressante & belle,
On entraîne toujours tous les cœurs après soi.

ANGÉLIQUE.

Le pensez-vous, Madame?

Madame DE BELFONT.

Eh! pourquoi non? je croi
Que, si vous en doutiez, vous vous feriez injure.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, pardon. Je n'osè encore, je vous jure,
Me flatter d'avoir pu réussir près de vous;
Ce triomphe pourtant m'aurait paru bien doux:
Mais, depuis quelque tems, c'est en vain que j'aspire
A voir de votre bouche échapper un sourire.
Je vous fâche peut-être, & le ciel m'est témoin
Que chercher à vous plaire est mon unique soin.
Excusez les transports d'un cœur né trop sensible;
Hélas! dans ce moment s'il vous trouve inflexible,
Vous n'imaginez pas les maux qu'il va souffrir.

Madame DE BELFONT.

Vous vous épargneriez sans doute un repentir,
Si vous aviez pour moi les yeux de l'indulgence.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai que trop longtems ſu garder le ſilence.
Non, vous ne ſavez pas ce qu'il m'en a coûté,
Pour n'avoir jamais eu part à votre bonté;
Et cependant, vingt fois dans ma douleur amère,
J'allais vous appeller du tendre nom de mere;
Mais en vain de ce nom je ſentais la douceur,
Arrivé ſur ma bouche, il rentrait dans mon cœur.

Madame DE BELFONT.

Un tel aveu me flatte, & cependant me bleſſe;
J'ai voulu juſqu'ici vous prouver ma tendreſſe,
Vous en doutez encor, je ne ſais trop pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Vous vouliez ce matin vous ſéparer de moi.

Madame DE BELFONT, *avec une ſorte de diſſimulation.*

Oui, pour votre bonheur. Je voyais votre pere
Servir les feux d'un homme au moins très ordinaire;
Quand vous pouvez prétendre aux plus riches partis,
Il approuvait pour vous des nœuds mal aſſortis,
Ce que j'ai fait alors, vous l'auriez fait vous-même:
S'oppoſer au malheur de quelqu'un que l'on aime,
C'eſt la première loi qui parle à notre cœur.
Je ne me repens point de mon trop de rigueur;
Quand l'amour nous égare, il faut qu'on nous éclaire;
J'ai cru de vos amis que j'étais la premiere,
Et j'ai dû vous ſervir dans cette occaſion.
Ainſi, loin de blâmer mon oppoſition,
Ainſi loin de penſer qu'on ait voulu vous nuire,
Angélique, croyez que j'ai ſu me conduire,

Non d'après les conſeils d'un aveugle courroux,
Mais d'après l'amitié que je reſſens pour vous.

ANGÉLIQUE.

Que ce diſcours ſur moi va vous donner d'empire !
On croit facilement tout ce que l'on deſire.
Pour peu que vous m'aimiez, mon ſort eſt trop heureux.
Ainſi je puis compter qu'à préſent toutes deux
Nous allons concourir au bonheur de mon pere ;
Qu'on ne parlera plus de la retraite auſtere
Où je devais traîner ce matin mes ennuis.
Ah ! je ſuis bien à plaindre en l'état où je ſuis.
De l'amour le plus tendre on a briſé la chaîne...
Non, ne redoutez point une priere vaine.
(*Avec franchiſe & vivacité.*)
Mon repos vous eſt cher, je m'en rapporte à vous ;
Je veux vous le devoir ; oui, je veux qu'entre nous,
D'après cet entretien nous ne formions qu'une ame ;
Que le même deſir chaque jour nous enflamme,
Que nous n'ayons pour but que la douce union,
Qui n'aurait jamais dû fuir de notre maiſon.

Madame DE BELFONT.

Je veux l'y rappeller ; je puis même vous dire
Qu'à la fixer ici maintenant tout conſpire ;
Que l'on ne prétend point faire votre malheur,
Mais vous ouvrir les yeux & vous tirer d'erreur,
Vous ſouſtraire, en un mot, au goût qui vous ſurmonte.
En moi vous retrouvez une mere, & je compte
Qu'avec plus de ſang-froid voulant m'apprécier,
Vous ſerez la premiere à me juſtifier.
Je rejoins votre pere.

ANGÉLIQUE.

Excuſez ma faibleſſe.

Madame DE BELFONT.

(*A part.*)

Je ſens que ſa candeur malgré moi m'intéreſſe.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſaurais douter, c'eſt pour notre intérêt
Que tantôt contre nous elle ſe déclarait.
Cette explication du moins me tranquilliſe ;
Je ne puis à préſent ſoupçonner ſa franchiſe.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, le Marquis DE FIERVAL.

LE MARQUIS, *au fond du théâtre.*

(*A part.*) (*Haut.*)

C'EST ſans doute Julie. Ai-je dû me flatter
Que ſans trouble un moment vous pourriez m'écouter ;
Mademoiſelle ? Un mot de vous m'eſt néceſſaire ;
Et je viens le chercher. Vous quittez votre mère ?

ANGÉLIQUE, *un peu émue, & s'éloignant du Marquis.*

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

En ce cas, déja vous connaiſſez
Le motif qui m'amène, & j'en ai dit aſſez.

ANGÉLIQUE, *plus troublée.*

Comment ! Monſieur ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Eh quoi ! devez-vous feindre ?
On ne vous a pas dit... Mais qu'avez-vous à craindre ?
Vous paraiſſez émue.

ANGÉLIQUE.

On le ſerait à moins,
Monſieur ; pourquoi venir me parler ſans témoins ?

LE MARQUIS.

Ah ! rendez-moi juſtice, & ſoyez moins ſévere ;
J'ai pour être en ces lieux l'aveu de votre mere.
Mais vous le ſavez bien, allons, convenez-en.

ANGÉLIQUE, *de même.*

Je l'ignore.

LE MARQUIS.

Oh ! que non. Vous connaiſſez le plan
Qu'elle a conçu pour vous, pour votre mariage.

ANGÉLIQUE, *avec moins de contrainte.*

Non ; mais apprenez-moi...

LE MARQUIS,

(*A part.*)

Bon ! déja ſon viſage
Me paraît plus ſerein.

ANGÉLIQUE.

(*A part.*)
Ai-je tort d'eſpérer?

(*Haut & ſe rapprochant.*)
Eh bien! Monſieur?

LE MARQUIS

Eh bien! deſirant vous tirer
D'un état qui ſied mal quand on eſt ſi jolie,
Votre mere elle-méme aujourd'hui vous marie.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Aujourd'hui! quoi! Monſieur? quel eſt ce changement?
Là, tout-à-l'heure encor, mon établiſſement
Paraiſſait à ſes vœux abſolument contraire.

LE MARQUIS.

Vous ne connaiſſez pas Madame votre mere.
Épreuve de ſa part, car je ſais ſon projet.

ANGÉLIQUE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Qu'entens-je? Quoi! Monſieur, vous êtes du ſecret?

LE MARQUIS.

Ah! je vous en réponds; n'en ſoyez point jalouſe.
Je devais être inſtruit, puiſque je vous épouſe.

ANGÉLIQUE, *très étonnée.*

Plaît-il, Monſieur?

LE MARQUIS.

Eh! oui; d'où naît votre frayeur?
Me refuſeriez-vous le don de votre cœur?

ANGÉLIQUE, *avec naïveté.*

Assurément, Monsieur; & je vous certifie
Qu'un tel hymen ferait le malheur de ma vie.
Je ne vous aime point, je ne puis être à vous,
Et vous n'aurez jamais le nom de mon époux.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *gaiment*

Le début est heureux! eh bien! qu'on définisse
Ce caractere-là! dupe d'un sot caprice,
Quand je crois que pour moi l'on va se déclarer,
On se fait presque un jeu de me désespérer.
Loin de nous en fâcher, gardons-nous d'en rien dire;
J'aurai trouvé bientôt moyen de la réduire.
(*Montrant un peu d'inquiétude.*)
Cependant hâtons-nous. Pour troubler mes esprits,
On m'apprend que d'hier mon pere est à Paris;
Et si l'on abusait de notre confiance,
J'ai de sa fermeté la dure expérience.
Par bonheur à présent Dumont est aux aguets,
Et d'un œil vigilant suit tous nos intérêts.
Ne nous alarmons point; dans cette circonstance,
Je puis m'en rapporter du moins à sa prudence.
De mon pere, après tout, quels sont les droits sur moi?
A mon âge on est libre: oui, calmons cet effroi;
Quand le ciel n'est couvert que de légers nuages,
Est-ce tout près du port que l'on craint les orages?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, BELFONT, fils.

DARMANT.

Ce que vous m'apprenez me paraît incroyable.

BELFONT, fils.

Et mon récit pourtant n'eſt que trop véritable.

DARMANT.

Quoi! c'était peu pour moi qu'on retardât l'inſtant
Qui devait couronner l'amour le plus conſtant!
Pour mieux mettre le comble aux malheurs de ma vie,
Il faut que votre ſœur à mes vœux ſoit ravie,
Qu'un autre plus heureux... Je vous l'avais prédit,
Tout, juſques à l'eſpoir, devait m'être interdit.
Ce coup part de la main de votre belle-mere;
Elle a des droits, ſans doute, il faut qu'on les révere;
Mais Angélique auſſi n'a-t-elle pas les ſiens?
Et doit-on la contraindre à former des liens
Dont ſa raiſon s'indigne & dont ſon cœur murmure?
Je ne puis m'y tromper, mon ami; tout m'aſſure
Que le ſort contre moi pour jamais s'eſt armé.

BELFONT, fils.

Eſt-on ſi malheureux, étant sûr d'être aimé?
Vous devez à ma ſœur du moins rendre juſtice;
Et pour que cet hymen aujourd'hui s'accompliſſe,

Comme il faut ſe munir de ſon conſentement,
Je puis de ſon refus vous être un sûr garant.

DARMANT.

Laiſſez-moi cet eſpoir, peut-être bien frivole.
Des chagrins de l'amour l'amitié nous conſole;
Et c'eſt dans votre ſein que couleront mes pleurs.
Mais ce mortel qui vient pour aigrir mes douleurs,
Sans doute il a pour lui le rang & la richeſſe?
(*Avec un peu de force.*)
L'obſcurité déplaît, & la pauvreté bleſſe.
Pour l'hymen à préſent l'amour ne fait plus rien.
Sans conſulter les droits on calcule le bien;
La balance à la main, l'avarice décide.

BELFONT, fils.

Craignez de vous livrer au tranſport qui vous guide.

DARMANT.

Hélas! j'avais du moins ce matin un appui!
Votre pere m'aimait, & je comptais ſur lui;
Sur tout ce que j'ai craint ſon abandon m'éclaire.
Mais quel eſt donc enfin celui qu'on me préfere,
Qui me ravit un bien qui n'était dû qu'à moi?
Vous aurez ſu ſon nom; confiez-le à ma foi?

BELFONT, fils.

Le Marquis de Fierval eſt celui qu'on lui donne.

DARMANT, *dans le dernier étonnement.*
(*A part.*)

Le Marquis de Fierval! Ma force m'abandonne.

BELFONT, fils *ſans s'appercevoir d'abord du trouble de Darmant.*

Ma ſœur m'avait d'abord inſtruit de ſes projets.

Et l'on a lu ſon nom par un de ſes valets.
Mais vous êtes ému; qu'a donc cette nouvelle
De plus fâcheux pour vous? ai-je, par trop de zele,
Affligé votre cœur? ... vraiment vous m'effrayez.

DARMANT, *cherchant à ſe remettre.*

Non, je ſuis calme, & plus que vous ne le croyez.

BELFONT, fils.

Vous me trompez; vos yeux, votre air, votre langage
De votre émotion me ſont un témoignage.
De grace, à votre tour, daignez me révéler
Comment à ce ſeul nom vous pouvez vous troubler?

DARMANT.

Ah! ſi vous connaiſſiez... épargnez ma faibleſſe.
Dans le trouble où je ſuis, j'ai beſoin qu'on me laiſſe.
J'ai peine à retrouver mes eſprits éperdus,
Mais ſur un tel ſecret ne m'interrogez plus.

BELFONT, fils, *s'animant par dégrés.*

Eh! quoi, vous manqueriez pour moi de confiance?
C'eſt à m'ouvrir ſon cœur un ami qui balance!
D'un titre faux & vain je ſuis donc honoré?
Et, ce matin encor, quand vous m'avez juré
Que les plus tendres nœuds nous uniraient ſans ceſſe,
Vous ne vouliez donc pas tenir votre promeſſe?
(*Avec force & chaleur.*)
Eh bien! connaiſſez mieux les devoirs d'un ami.
La franchiſe jamais ne ſe livre à demi.
A-t-on pu s'attacher un mortel eſtimable,
Et d'un commerce ſûr, & de torts incapable,
Plus d'art, plus de détours, de réſerve avec lui;
Dans les plus grands malheurs on cherche ſon appui;

Par ſa diſcrétion bien loin qu'on l'humilie,
C'eſt toujours le premier à qui l'on ſe confie ;
Dans les peines ſur-tout il entre de moitié,
Et voilà ſous quels traits on connaît l'amitié.
Mais je veux te ſervir en dépit de toi-même,
Te prouver à quel point je t'eſtime & je t'aime,
Et quand par mes efforts je t'aurai ſoutenu,
Tu rougiras alors de m'avoir méconnu.

(*Il ſort très vivement.*)

SCENE II.

DARMANT, *inquiet, agité.*

Il fuit ; d'un zele ardent que n'ai-je point à craindre ?
Il eſt certains devoirs que l'on ne peut enfreindre ;
Et s'il oſait... vraiment, mon deſtin me confond.
Accablé des bienfaits de Monſieur de Belfont,
Quand je touche au moment de devenir ſon gendre,
C'eſt la diviſion qu'ici je viens répandre.
Non, je voudrais en vain ſuffire à tant de maux.
Éloignons-nous : partons ; & rendons le repos
A Monſieur de Belfont, à toute ſa famille ;
J'eſpere que bientôt, oublié de ſa fille,
Oublié... qu'ai-je dit ? un ſi cruel ſoupçon,
En déchirant mon cœur, altere ma raiſon.
Mais n'importe ! il le faut, je dois m'éloigner d'elle ;
Oui, je dois m'impoſer une abſence éternelle ;
Et ſi jamais l'amour...

SCENE III.

DARMANT, LISETTE.

LISETTE, *entrant avec précipitation.*

Fuyez, Monſieur, fuyez.
En reſtant plus longtems dans ces lieux, vous verriez
Madame de Belfont, elle y vient; & je penſe
Qu'il eſt prudent pour vous d'éviter ſa préſence.

DARMANT, *troublé*

Elle vient! oui, Liſette, il eſt tems de partir.
Puiſſe-t-on perdre ici juſqu'à mon ſouvenir!

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LISETTE.

Comment! que dit-il donc? de quel air il s'explique!
Pourrait-il ſe réſoudre à quitter Angélique?
Oui, je gage à préſent qu'il a mal entendu.
Mais auſſi c'eſt ma faute; à mon air éperdu
Il aura cru ſans doute... Empêchons cette fuite;
Et rendons le repos à ſon âme interdite:
A ce beau déſeſpoir il peut s'abandonner.
Tâchons de le rejoindre & de le ramener.

(*Elle ſort ſur un ſigne que lui fait Madame de Belfont.*)

SCENE V.

Madame DE BELFONT, M. DE BELFONT enſuite.

Madame DE BELFONT, *à part.*

Mon époux va venir ; tâchons avec adreſſe
D'employer les moyens que m'offre ſa tendreſſe.
(*En allant au-devant de M. de Belfont.*)
En vous rendant ici, vous comblez mes deſirs.

M. DE BELFONT.

Je vous l'ai toujours dit ; je n'ai d'autres plaiſirs
Que de vous témoigner combien vous m'êtes chere.

Madame DE BELFONT.

Puiſſé-je ne jamais éprouver le contraire !

M. DE BELFONT.

Quoi ! le craindriez-vous ?

Madame DE BELFONT.

Je vous connais trop bien
Pour que de vous jamais mon cœur redoute rien.
Cependant ſi je puis vous parler ſans contrainte,
J'ai peine, je l'avoue, à déguiſer la crainte
Que me cauſe l'objet qui nous amene ici.

M. DE BELFONT.

Quelles ſont vos raiſons pour en juger ainſi ?
Jamais à vos regards je n'ai caché mon ame.
Un double ſentiment en ce moment l'enflamme,

L'amour

L'amour que j'ai pour vous, l'amour que mes enfans
Ont auſſi droit d'attendre. A leurs empreſſemens
Je tâche de répondre en préſervant leur vie
Des chagrins dont peut-être elle ſerait remplie.
Vous plaire eſt mon devoir le plus cher, le plus doux;
Pere heureux, ne puis-je être encor heureux époux?

Madame DE BELFONT.

Vous le ſerez toujours; mais puis-je vous le taire?
Je partage avec vous un titre, je ſuis mere.
Ce n'eſt pas ſans frayeur que je vois l'avenir;
J'aime ma fille enfin, & je veux l'établir.
Le parti me convient; il joint à l'opulence
Tout l'éclat d'un grand nom, d'une illuſtre naiſſance.
Vous ſavez ce matin quel fut notre entretien;
J'oſais vous demander... mais je ne dis plus rien;
Je ſais trop quelle fut alors votre réponſe;
J'aurai la même encor, tout en vous me l'annonce.

M. DE BELFONT.

Pourquoi donc me forcer à vous le répéter?
Mon bien eſt un dépôt que je dois reſpecter.
C'eſt le fruit du ſuccès de plus d'une entrepriſe;
Ma fortune, il eſt vrai, par moi ſeul fut acquiſe;
Mais faut-il pour cela ruiner mes enfans,
Les réduire au ſeul bien, qu'à ſes derniers momens
Leur a laiſſé leur mere? Eh! quoi, mon Angélique,
Mon fils ſerait privé... Souffrez que je m'explique.
Quoique vivant au ſein d'un monde corrompu,
Je n'ai pas cru devoir rougir de la vertu,
Et l'honneur de tout tems fut ma plus chere idole,
Je n'adoptai jamais le ſyſtême frivole,
Combattu quelquefois, ſans ceſſe accrédité,

Qu'on eſt dupe ſouvent par trop de probité ;
Je rejettai bien loin cette maxime affreuſe.
Auſſi, dans tout le cours d'une vie orageuſe,
Quand parfois j'ai voulu deſcendre dans mon cœur,
J'ai toujours entendu ce cri conſolateur :
» Si l'infortune un jour trouble ton exiſtence,
» Pour retrouver la paix ſonde ta conſcience. »

Madame DE BELFONT, *avec une tendreſſe affectée.*

Que vous me jugez mal, & que vous m'affligez !
Suis-je donc plus que vous ſoumiſe aux préjugés
Que la raiſon détruit, que la vertu rejette ?
Si vous pouvez le croire, ah ! combien je regrette
D'avoir oſé riſquer ma propoſition.
Mais ſur mes vœux enfin, ſur mon intention,
Puiſqu'il faut que ma bouche aujourd'hui vous éclaire,
Répondez ; penſez-vous que mon titre de mere
Me rende inacceſſible à ces doux ſentimens
Que votre cœur partage entre vos deux enfans ?
A de juſtes regrets leur ame était ouverte,
Mais mon adoption eût réparé leur perte
Si leur attachement eût égalé le mien.
Ils m'évitent, pourquoi ? vous le ſavez trop bien ;
C'eſt que de ma fortune on n'a rien à prétendre ;
Les grâces, c'eſt vous ſeul qui pouvez les répandre ;
Mais ſi de vous, Monſieur, je pouvais obtenir
La faveur que j'attens, je n'aurais de plaiſir
Qu'à faire au moins ceſſer leur haine illégitime,
Je dis plus ; qu'à gagner leur amour, leur eſtime,
A leur faire oublier tous leurs chagrins ſecrets,
A les contraindre enfin, à force de bienfaits,

De me voir près de vous non comme une étrangere,
Mais comme leur amie, & leur ſeconde mere.

M. DE BELFONT.

Je ne puis qu'approuver un ſi noble projet;
Mais, j'en dois convenir, je vois avec regret
Contre mes deux enfans votre ame prévenue.
Croyez qu'ils n'ont jamais redouté votre vue;
Qu'ils ſavent trop pour vous quels ſont mes ſentimens,
Pour jamais ſe ſouſtraire à vos embraſſemens.
Quoi! ma fille, mon fils auraient ſenti la haine!
Ce changement en eux me ferait trop de peine;
Mais non, c'eſt d'après moi que j'ai ſu les former;
Leur ame à l'amitié ne ſaurait ſe fermer.

Madame DE BELFONT.

Ne puis-je vous guérir de votre défiance?
Et ſe peut-il, hélas! que votre cœur balance?
Que vos refus, Monſieur, ont droit de m'allarmer!
Soupçonne-t-on jamais l'objet qu'on peut aimer?
Je croyais qu'en ces lieux on recevrait ma fille
Comme un enfant de plus admis dans la famille.
De cette illuſion mon eſprit enchanté
Ne voyait l'avenir qu'avec ſécurité;
Mais tout a diſparu, l'eſpoir du bonheur même.
(*Avec ſenſibilité.*)
Eſt-ce ainſi qu'on agit? eſt-ce ainſi que l'on aime?
Pouvez-vous de ſang froid chercher à m'accabler?
Pouvez vous?... mais comment! vous ſemblez vous troubler?

M. DE BELFONT, *très ému.*

Par un pareil diſcours vous déchirez mon ame.
Qui! moi, vous ſoupçonner! qu'avez vous dit, Madame?

Ah! rendez-moi juſtice & ne m'accuſez pas.

Madame DE BELFONT.

Eh bien! délivrez-moi d'un funeſte embarras.
Qui peut vous retenir?

M. DE BELFONT.

Madame, je ſuis pere;
C'eſt vous en dire aſſez.

Madame DE BELFONT.

Oui; ce ſeul mot m'éclaire,
Et je n'inſiſte plus.

(*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

M. DE BELFONT, *au déſeſpoir.*

Eh quoi! vous me quittez?
Daignez rendre le calme à mes ſens agités,
Je ne me connais plus dans ce déſordre extrême.
Vous plaire & vous aimer voilà ma loi ſuprême;
Parlez; que voulez-vous?

Madame DE BELFONT.

Vous l'avez entendu.

M. DE BELFONT.

Vous ne pouvez blâmer ma crainte ou ma vertu.
Pour vous, pour mes enfans qu'on demande ma vie,
Mais qu'on n'exige pas que je les ſacrifie.

Madame DE BELFONT.

Oui; voilà le motif de vos ſoins défians;
Et vous n'avez des yeux que pour vos deux enfans.

M. DE BELFONT.

Que vous êtes injuſte! eh! quand vous êtes mere;

Devez-vous condamner la tendreſſe d'un pere?
Auſſi bien que l'amour la nature a ſes loix.

Madame DE BELFONT, *avec un peu de force.*

De l'amour elle apprend à reſpecter les droits.

M. DE BELFONT.

Elle ne peut permettre une horrible injuſtice.

Madame DE BELFONT, *de même*

Pour regle ou ne ſuit point un aveugle caprice.

M. DE BELFONT.

Vous me déſeſpérez! il eſt affreux pour moi
De vous parler ainſi: je ſais ce que je doi
A l'amour qui gémit dans le fond de mon ame;
Mais s'il faut m'attirer le reproche, & le blâme,
Je ne puis me réſoudre à contenter vos vœux;
(*Madame de Belfont fait un pas vers lui.*)
Laiſſez-moi, vous m'avez rendu trop malheureux.

Madame DE BELFONT, *le ſuivant & s'attachant à lui*

Je ne vous quitte point; quoique je doive attendre,
Vous ne pouvez dumoins refuſer de m'entendre.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Comte DE FIERVAL, FRONTIN.

LE COMTE.

Je ſuis bien adreſſé, dites-vous, mon ami?

FRONTIN.

Oui, Monſieur de Belfont, Monſieur, demeuré ici.

LE COMTE.

Je voudrais bien le voir; j'ai deux mots à lui dire;
Deux mots eſſentiels. Pouvez-vous me conduire
A ſon appartement? mon tems eſt précieux;
Je n'ai que peu d'inſtans à reſter en ces lieux.

FRONTIN.

Votre nom?

LE COMTE.

Il n'importe? il ſuffit qu'on apprenne
Qu'un objet important dans ce logis m'amene.

FRONTIN.

Soit; avant peu, Monſieur, vous ſerez obéi.

SCENE II.

LE COMTE DE FIERVAL, *avec fermeté.*

DANS l'eſpoir le plus cher je me vois donc trahi.
Quoi! lorſqu'avec honneur j'ai rempli ma carriere
Je n'ai qu'un fils, il eſt la honte de ſon pere.
De quel poids accablant je ſens gémir mon cœur!
C'eſt moi qui de ce fils me rends l'accuſateur.
(*Avec force.*)
Oui; ſans doute: il le faut. Hélas! ſans le Notaire
Chargé, pour mon bonheur, du ſoin de cette affaire,
Il eût oſé...

SCENE III.

Le Comte DE FIERVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR; on peut vous recevoir;
Mon maître vous attend.

LE COMTE.

Rempliſſons mon devoir;
Allons, c'eſt à ſon cœur porter un coup terrible,
Mais pour le mien ſans doute il n'eſt pas moins ſenſible;

SCENE IV.

ANGÉLIQUE *au fond du théatre*, FRONTIN.

FRONTIN.

(*à part.*)

Quel eſt donc le ſujet...

ANGÉLIQUE, *avec un peu d'émotion.*

Ah! Frontin, te voilà.
Je te cherchais. A qui, dis-moi, parlais-tu là?

FRONTIN.

A quelqu'un qui voulait voir Monſieur votre pere.

ANGÉLIQUE.

Liſette n'était point avec toi?

FRONTIN.

Non; j'eſpere
Qu'elle ſera bientôt de retour.

ANGÉLIQUE.

Ah! Darmant,
Combien votre départ ajoute à mon tourment!
Reviendra-t-il? que dis-je? & ſuis-je aſſez à plaindre?
Abſent, je l'ai pleuré; préſent, je dois le craindre.
Frontin!

FRONTIN, *qui s'eſt éloigné d'Angélique.*

Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Un mot; écoute-moi.
Tu n'étais pas ici, lorſque tout hors de ſoi,

Darmant s'eſt retiré?

FRONTIN.

Moi? non, Mademoiſelle:
J'aurais bien empêché cette fuite cruelle.

ANGÉLIQUE.

Quel eſt mon déſeſpoir! ſi Liſette du moins...
Mon frere eſt avec elle; il pourra par ſes ſoins...

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ANGÉLIQUE, *à Liſette.*

Eh bien?

LISETTE.

Ah! les amans ont bien mauvaiſe tête.

ANGÉLIQUE.

Tu l'as vu; je reſpire.

LISETTE.

Oui; vraiment. Je l'arrête
Aſſez loin de ces lieux, & veux le ramener;
Mais plus j'inſiſte, & plus il cherche à s'éloigner,
Quand ſoudain, à l'aſpect de Monſieur votre frere,
Éperdu, tranſporté, ne ſachant plus que faire,
Darmant plaint votre état, s'accuſe; & nous promet
Que ce ſoir il viendra calmer votre regret,
Vous avouer ſon tort, expier ſon offenſe,
Et conſoler l'amour du malheur de l'abſence.
De lui, n'en doutez point, vous aviez mal jugé.

ANGÉLIQUE, *avec ame.*

Qu'il paraiſſe, Liſette, il ſera bien vengé.
Mais pourquoi différer? ...

FRONTIN.

Paix, j'apperçois mon maître.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, M. DE BELFONT, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Angélique & à Frontin, qui ſe ſont retirés près d'elle.*

Il a l'air affligé.

FRONTIN.

C'eſt l'étranger peut-être
Qui cauſe ſon chagrin.

ANGÉLIQUE.

Je crains de le troubler;
Mais n'importe, je vais tâcher de lui parler.

(*Liſette & Frontin ſortent.*)

SCENE VII.

M. DE BELFONT, ANGÉLIQUE.

M. DE BELFONT, *après un moment de ſilence.*

(*A part.*)

Je ne puis concevoir ce que je viens d'apprendre;
Le complot eſt affreux, j'avais peine à l'entendre.

O ma fille, ô mon fils, que vous m'allez haïr!

ANGÉLIQUE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Que dit-il? Nous, ceſſer jamais de vous chérir!
Le croyez-vous, mon pere?

M. DE BELFONT.

Ah! fuis-moi; ta préſence
De mes maux aigrirait encor la violence;
Oui; je vous ai trahis, abandonnés.

ANGÉLIQUE.

Comment?
Vous me faites frémir.

M. DE BELFONT.

Crois-moi, ma chere enfant,
L'homme a tort de compter ſur ſon expérience,
Le plus ſage eſt ſouvent dupe de ſa prudence;
Il croit prévoir les maux, il veut les prévenir,
Qu'il tremble! il ſe prépare au plus long repentir.

ANGÉLIQUE.

Expliquez-vous enfin; daignez m'ouvrir votre ame.

M. DE BELFONT.

(*Preſque à part.*)
Pouvais-je le penſer que la honte & le blâme
Me pourſuivraient un jour?

ANGÉLIQUE.

Seraient-ils mérités?
D'un déſordre nouveau mes eſprits agités....
Par votre confiance égalez ma tendreſſe,

(*Avec ame.*)
Votre fille à genoux, mon pere, vous en preſſe,
Craignez-vous...

M. DE BELFONT, *vivement.*

Que fais-tu?

ANGÉLIQUE, *à genoux.*

Répondez.

M. DE BELFONT.

Leve-toi.

ANGÉLIQUE.

Ne me cachez plus rien.

M. DE BELFONT, *avec le cri du déſeſpoir.*

Mon bien n'eſt plus à moi;
Tu frémis : contre moi ſans doute la nature
Dans ton cœur indigné ſe révolte & murmure;
Je le mérite bien. Mais ſi je te peignais
Avec quel art cruel déguiſant ſes projets
On a ſu me dreſſer un piége inévitable.
Tout ſe réuniſſait pour me rendre coupable;
L'eſpoir de rétablir la paix dans ma maiſon,
L'amour qui de mon ame écartait le ſoupçon,
La confiance enfin qui nous cachant le crime,
Nous en rend à la fois & complice & victime.
Interdit, égaré, craignant tout d'un refus,
Ton pere malheureux ne ſe connaiſſait plus.
Mais non; rien à mes yeux ne me rend excuſable;
J'ai trahi mes enfans, je ſuis trop condamnable.

ANGÉLIQUE, *avec fermeté & nobleſſe.*

Eh! bien, mon pere, Eh! bien, en un pareil danger

De leur ſort, dites-moi, pourquoi vous affliger?
Quoiqu'on leur ait ravi par un coup ſi funeſte,
Ils n'auront rien perdu ſi votre cœur leur reſte.
De votre confiance on peut bien abuſer,
Mais avoir le projet de nous tiranniſer,
Vous! non; non; vos regrets me prouvent le contraire;
En vous je vois toujours, toujours j'adore un pere:
Euſſiez-vous quelques torts, je m'en conſolerais
En ſongeant à quel point j'éprouvai vos bienfaits.

M. DE BELFONT, *avec calme & ſenſibilité.*

Tu peux me pardonner, mon enfant, mon amie!
Et c'eſt toi que ton pere aujourd'hui ſacrifie.
(*Avec force.*)
Non; tu prétens en vain m'aveugler ſur mes torts,
Je ne les ſens que trop à mes juſtes remords.
Eh! qui ſait contre nous ce qu'on peut entreprendre?
A quels nouveaux malheurs nous devons-nous attendre?
Ce qui vient d'arriver ne m'a que trop inſtruit
Qu'un barbare deſtin à préſent me pourſuit,
Qu'on peut impunément oſer bien davantage.
Prévenons les effets d'un ſi triſte préſage.
Mais ſonge qu'à tes yeux un pere humilié,
Tout coupable qu'il eſt, eſt digne de pitié.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

QU'A-T-IL à redouter quand le malheur l'accable?
Ah! quel état au mien fut jamais comparable!
De moment en moment dans mon cœur introduit

L'eſpoir nait & s'éteint, reparaît, & s'enfuit.
Mais... que vois-je?

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *d'un air empreſſé.*

AH! ſouffrez...

ANGÉLIQUE, *cherchant à l'éviter.*

Quel deſſein vous amène,
Monſieur? viendriez-vous pour redoubler ma peine?

LE MARQUIS.

Si vous le ſoupçonnez, c'eſt bien injuſtement.
Mais combien j'ai ſouffert depuis l'affreux moment,
Où refuſant d'entendre un aveu trop ſincere;
Où craignant un amour...

ANGÉLIQUE.

Je pourrai vous déplaire,
Mais d'un tel ſentiment étouffez les progrès,
Monſieur, oubliez-moi.

(*Elle veut ſortir.*)

LE MARQUIS.

Vous oublier! jamais.
Moi! qui? moi! l'exiger, c'eſt demander ma vie.
Liſez plus clairement dans cette ame attendrie:
Non; je jure à vos pieds qu'une pareille ardeur...

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous, Monſieur? diſſipez ma frayeur.

Si l'on venait... ô ciel! c'eſt Darmant qui s'avance;
Sortons. Je ne pourrais ſoutenir ſa préſence.
(*Elle ſort très vivement.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, DARMANT.

DARMANT, *ſe remetant d'une premiere ſurpriſe.*

MONSIEUR, je ſuis ici venu mal-à-propos?

LE MARQUIS, *ſe relevant.*

Ma foi, c'eſt vrai, Monſieur.

DARMANT.

Permettez; en deux mots
Je vais vous expliquer le motif qui m'amene.
L'hymen va vous lier de la plus douce chaîne,
On le dit; & j'en ſuis pour ma part enchanté.
Pour vous je crains pourtant une difficulté
Sur laquelle il eſt bon, je crois, qu'on vous éclaire.
Peut être oubliez-vous que vous avez un frere?

LE MARQUIS.

Quand je m'en ſouviendrais, je ne vois pas comment
Mon hymen en ſerait retardé d'un moment.

DARMANT.

Pardonnez-moi, Monſieur; vous devez me comprendre,

LE MARQUIS.

Affaires d'intérêt, ſoit; mais je dois m'attendre
A ne jamais revoir un ſi mauvais ſujet,
Qui s'eſt expatrié!...

DARMANT.

Qui partit en effet
Par ſuite de jeuneſſe, & même d'imprudence;
Mais qui ne s'impoſa la plus cruelle abſence,
Qui ne reçoit de vous des noms peu mérités
Que pour avoir vengé celui que vous portez.
Avec trop de rigueur vous le jugez peut-être.

LE MARQUIS.

Non, mais aſſez heureux pour ne pas le connaître,
Je vous conſeille...

DARMANT.

Moi, je le connais, Monſieur;
Et je puis l'avouer.

LE MARQUIS.

Vous lui faites honneur.
Pour ſa cauſe vraiment votre zele eſt extrême,
On ne peut mieux parler, quand ce ſerait lui-même.
Il trouve en vous, Monſieur, un ardent protecteur.

DARMANT.

Oui; quand vous devriez être ſon défenſeur.

LE MARQUIS.

On ne prend le parti que des gens qu'on eſtime.

DARMANT.

L'innocence a parfois l'apparence du crime.

LE MARQUIS.

On peut ſe compromettre en voulant la ſervir.

DARMANT.

Qui peut l'abandonner doit ſans doute en rougir.

LE MARQUIS, *d'un ton un peu ferme.*

Dois-je croire qu'à moi ce reproche s'adreſſe?

DARMANT.

Pardon; mais votre frere à tel point m'intéreſſe
Que je ne puis ſouffrir qu'il ſoit calomnié.

LE MARQUIS.

On doit craindre ſouvent d'avoir trop de pitié.
Abrégeons l'entretien, où vous pourriez vous-même
Apprendre à vos dépens quelle imprudence extrême
On commet en voulant montrer tant de vertu.

DARMANT.

Si je diſais un mot, vous ſeriez confondu.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop enfin, & j'entens ce langage.
Sachez qu'impunément jamais on ne m'outrage;
Sortons; vous connaîtrez...

DARMANT.

Que me propoſez-vous?
Malheureux! frémiſſez.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce à dire? entre nous
Je ne vois qu'un moyen de finir la querelle.
Vous m'avez inſulté par un excès de zele,
Mais n'importe, ſortons, je prétens...

SCENE XI.

LES MÊMES, Le Comte DE FIERVAL.

LE COMTE.

ARRÊTEZ.

LE MARQUIS.

(*A part.*)
Mon pere!

DARMANT.

(*A part.*)
Dieu! que vois-je?

LE COMTE, *au Marquis.*

Ainſi, vous vous portez
Au dernier des excès; &, loin de vous contraindre,
Sans moi, dans un moment, vous alliez tout enfreindre,
Décence, loix, reſpect. Mais, que dis-je? eſt-ce à vous
D'écouter en ces lieux un aveugle courroux?
Démaſqué, vous n'avez ici rien à prétendre:
Gardez-vous d'y reſter; je dois vous le défendre.

LE MARQUIS.

C'eſt à moi d'obéir, mais...

LE COMTE.

Ne répliquez pas.

SCENE XII.

Le Comte DE FIERVAL, DARMANT.

LE COMTE.

ET vous, jeune homme... vous...

DARMANT, *à part.*

Quel eſt mon trouble, hélas!

LE COMTE.

(*A part.*)

Cruel preſſentiment dont je ne ſuis pas maître!

DARMANT.

(*A part.*)

Mon pere après dix ans craint de me reconnaître.

LE COMTE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je n'oſe lui parler. Diſſipez mon effroi,
Vous dont l'œil attendri ſe détourne de moi;
Pouviez-vous approuver un projet ſi funeſte?
Voulez-vous me priver du ſeul fils qui me reſte?
N'était-ce pas aſſez?...

DARMANT.

Ah! Monſieur.

LE COMTE, *à part.*

Quel accent!
Dans mon cœur trop ému quel nouveau ſentiment!

A ſes pleurs, à ſa voix, à ſes traits, à ſon âge...

Haut & avec ame.

Eh! pourquoi te cacher à mes yeux davantage,
Malheureux! vas mon cœur ne ſaurait m'égarer;
La nature pour toi vient de ſe déclarer.
Rends-moi, rends-moi le fils que mon ame regrette.

DARMANT, *ſe jettant dans ſes bras.*

Dans vos bras paternels ſouffrez donc qu'il ſe jette,
Mon pere!

LE COMTE.

Mon cher fils! moment trop attendu!
Mais dans cette maiſon pourquoi te trouves-tu,
Si tu n'y dois paraître aux regards de ton pere
Que tout prêt à t'armer contre les jours d'un frere!

DARMANT.

Ah! ne me faites point ce reproche cruel!
Ce ſerait m'outrager! & j'atteſte le ciel...

(*Avec ſenſibilité.*)

Par malheur ſeul témoin qu'ait ſouvent l'innocence;
Que je n'aurais pas même entrepris ma défenſe.

LE COMTE.

Mais tu ſuivais ton frere, & dans le ſeul deſſein...

DARMANT, *vivement.*

De m'offrir à ſes coups, de préſenter mon ſein.
Je fus trop malheureux pour être encor coupable.
Mon pere, voyez-moi d'un œil plus favorable.
Du bonheur le plus grand puiſqu'enfin je jouis,
Ne l'empoiſonnez pas; épargnez votre fils.
La longue adverſité n'a point flétri ſon ame;

Toujours de vos vertus le ſouvenir l'enflame ;
Et croire qu'il eût pu s'oublier aujourd'hui,
Mon pere, un tel ſoupçon eſt trop affreux pour lui.
Je ſavais bien qu'ici je retrouvais mon frere ;
Je le ſavais ; jugez ſi, malgré ſa colere,
J'épiais le moment d'en être reconnu.
Je ne l'accuſe pas ; j'aurais même voulu
Sur moi ſeul attirer un regard bien ſévère ;
Il eſt aſſez à plaindre ayant pu vous déplaire.

LE COMTE, *à part.*

Hélas !

DARMANT.

Et cependant que n'ai-je pas ſouffert,
Moi, depuis ce matin ? par malheur découvert
Au moment où j'allais m'unir à la famille
De Monſieur de Belfont ; on me ravit ſa fille ;
Et je perds....

LE COMTE.

Que dis-tu ? quoi ! l'être intéreſſant
Dont tout-à-l'heure encore il parlait ? ce Darmant ?....

DARMANT.

C'eſt moi-même ; je dus quitter un nom coupable,
Et peut-être proſcrit.

LE COMTE.

Souvenir qui m'accable !
Ne me rappelle point un malheur trop préſent ;
Occupons-nous, mon fils, d'un ſoin plus important.
Cache encore ton nom ; dans ces lieux on ignore
Un trait qui t'aura nui ſans qu'il te déshonore ;

N'en parle pas. Déjà, grâce à quelques amis,
J'ai ſu dans leur fureur calmer tes ennemis,
Et je vois auprès d'eux ce qui me reſte à faire.
Mais réparons le mal qu'a fait ici ton frere,
Du danger qu'elle court ſauvons la probité;
La ſouſtraire aux efforts de la malignité
Voilà par-deſſus tout le point qui m'embarraſſe;
Viens; je veux te ſervir auſſi dans ta diſgrace.
Trop heureux! ſi je puis te prouver aujourd'hui
Que tu craignais à tort d'implorer mon appui.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. DUMONT, *une lettre à la main.*

LE Marquis en ſecret m'adreſſe cette lettre,
Un émiſſaire adroit vient de me la remettre,
Tandis que je ſuis ſeul, liſons :

» Je ſuis perdu, mon cher, ſi vous m'abandonnez.
» Mon pere change tout, par ſa bruſque arrivée.
» Votre amitié dumoins m'eſt encor conſervée,
» Et le calme renaît dans mes ſens étonnés.
» Je quitte notre belle-mere :
» J'ai vu ſa fille en faiſant mes adieux,
» J'avais cru lui parler deux fois, & de mes yeux
» J'ai reconnu trop tard la mépriſe groſſiere.
» Madame de Belfont veut pourtant mon bonheur :
» Mais je crains de ſa part un moment de faibleſſe.
» Songez qu'a réuſſir il va de votre honneur,
» Et que je dois ſur-tout compter ſur votre adreſſe ».

Ma foi, je crains.
Peut-être forme-t-on auſſi quelques deſſeins
Contre mes intérêts. Dans toute cette affaire
J'eſperais de mes ſoins recueillir le ſalaire,
Mais je commence à croire, à tout ce que je voi,
Que la fortune ici tourne un peu contre moi ;
Quoi qu'il en ſoit pourtant, ne perdons point courage ;
Et tâchons de ſauver ma barque du naufrage.

Réſumons ; de Madame il faut aigrir l'humeur,
Puis après, avec art ſe tourner vers Monſieur,
Pour peu que je les voie en bonne intelligence :
Sur ce dernier parti conſulter la prudence,
Et pour ne rien riſquer... mais Madame paraît ;
Voyons venir.

SCENE II.

Madame DE BELFONT, *plongée dans la réverie*, M. DUMONT.

Madame DE BELFONT.

En vain mon eſprit inquiet
Cherche à ſe raſſurer ; toujours plus agitée,
Par mes réflexions je me ſens tourmentée.
De l'amour maternel j'ai cru ſuivre la loi,
Et tout ſemble à préſent dépoſer contre moi ;
Aurais-je été trop loin ? ah ! dans mon trouble extrême,
J'ai peine à retrouver ma raiſon elle-même.

M. DUMONT.

(*A part.*)
Sans doute elle voudrait ſe venger de l'affront
Que lui fait...

Madame DE BELFONT.

Ah ! c'eſt vous. Eh bien, Monſieur Dumont,
Du moindre événement vous auriez pu répondre,
Vous le voyez pourtant, le ſort ſemble confondre
Tous les vœux du Marquis.

M. DUMONT.

Il ne tiendra qu'à vous,
Madame, de lui rendre un avenir plus doux.

Madame DE BELFONT.

Je ne ſais, mais envain j'ai voulu me défendre
Du trouble où me jettait ce que je viens d'entendre.
Le Marquis tout à l'heure était entré chez moi,
Et l'aſpect de ma fille augmentant ſon effroi,
J'avais tâché du moins, en écoutant ſes plaintes,
De conſoler ſon cœur, de diſſiper ſes craintes.
Mais à peine il ſortait, que Monſieur de Belfont
Se montre tout-à-coup la pâleur ſur le front.
L'air égaré. — Comment, dit-il, c'eſt vous, Madame,
Vous qui ne vous ſervez de vos droits ſur mon ame
Que pour empoiſonner le reſte de mes jours?
A ce bruſque début j'interromps ſon diſcours,
De vos enfans aigris voilà quel eſt l'ouvrage,
Lui dis-je; on a ſur moi ſu jetter un nuage:
Je le prévoyais bien; ne pouvant m'enlever
Tout votre amour pour moi, l'on prétend me priver
D'un gendre dont je dois rechercher l'alliance;
Mais n'importe, au Marquis puiſqu'on preſcrit l'abſence,
De mes yeux pour jamais éloignez vos enfans,
Songez-y bien; voilà ce que de vous j'attens.

M. DUMONT.

Ce moyen en ces lieux ſans doute nous ramene
Le Marquis, & dès lors rien ne vous met en peine.

Madame DE BELFONT.

Je crains de le revoir.

SCENE III.

Madame DE BELFONT, DARMANT, *au fond du théatre*, M. DUMONT.

M. DUMONT.

ETRANGE aveuglement,
Madame! croyez-moi, le retour de Darmant
A produit tout l'effet qu'il pouvait en attendre;
Lui ſeul dans notre marche aura ſu nous ſurprendre.
Pour Monſieur le Marquis connaiſſant vos bontés,
Il veut rompre les nœuds entre vous arrêtés,
D'autant qu'il concluait ſans vous ſon mariage.
Abſent pour un moment, ce fut là ſon ouvrage.

DARMANT.

(*A part.*)
Qu'entens-je?

Madame DE BELFONT.

Vous croyez?

M. DUMONT.

Tout était calme ici.
Dans vos heureux projets vous aviez réuſſi,
Votre époux ſur ſon ſort lui-même était tranquille,
La confiance enfin régnait dans cet azile,
C'eſt depuis un moment qu'elle en a diſparu,
Et qu'avec ce Darmant le trouble eſt revenu.

DARMANT.

(*A part.*)
Le monſtre!

Madame DE BELFONT.

Ah! s'il eſt vrai, je ſaurai...

DARMANT, *ſe raprochant.*

Non, Madame,

Non; craignez de juger auſſi mal de mon ame.

M. DUMONT.

(*A part.*)

Il écoutait! le coup n'en eſt pas moins porté;

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

Madame DE BELFONT, DARMANT.

DARMANT.

De ſes lâches diſcours voyez la fauſſeté;
Lorſqu'il m'accuſe, il craint de ſoutenir ma vue.

Madame DE BELFONT.

De toute votre adreſſe on connaît l'étendue;
On ſait avec quel art vous gagnez les eſprits,
Mais veuillez bien pourtant ne pas être ſurpris
Si, craignant les détours qu'avec moi l'on peut prendre,
Je m'en tiens au refus, Monſieur, de vous entendre.

DARMANT.

Eh quoi! la calomnie...

Madame DE BELFONT.

Eh! point d'emportement;
A quoi bon cet éclat? je vous crois innocent.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, DARMANT, BELFONT fils.

DARMANT.

(*A part.*)

Être victime encor de cette perfidie !

(*Haut.*)

Angélique ! eſt-ce vous ? ah ! daignez, je vous prie,
Me rendre le repos dont mon cœur a beſoin.
Du plus faux des rapports je viens d'être témoin.
Pour rendre en m'accablant ma diſgrâce plus ſure,
On arme contre moi juſques à l'impoſture.

ANGÉLIQUE.

Comment ! on oſerait...

SCENE VI.

LES MÊMES, M. DE BELFONT.

M. DE BELFONT, *d'un air très agité.*

Mes enfans, mon ami,
Tout eſpoir de bonheur m'eſt à jamais ravi.
C'eſt peu qu'on m'ait ôté le droit de me défendre,
De moi ſi vous ſaviez ce que l'on oſe attendre !
Non ; je n'y puis ſonger, ſans en frémir d'horreur.

ANGÉLIQUE.

Je ſens à chaque mot redoubler ma frayeur ;
Mon pere. Quel eſt donc le ſort qu'on nous prépare ?

M. DE BELFONT.

On veut que dès ce ſoir de vous je me ſépare,

De ma préſence enfin l'on prétend vous bannir,
Et ce projet affreux...

DARMANT.

Pourrait-il s'accomplir?

BELFONT, fils.

Non, non; je ne ſaurais tolérer l'injuſtice;
En permettre l'effet, c'eſt s'en rendre complice.
Je vais enfin trouver Madame de Belfont,
Oui; je vais lui parler; je veux voir de quel front
Elle me ſoutiendra le droit imaginaire
Qu'elle exerce ſur nous.

(*Il veut ſortir.*)

M. DE BELFONT.

Attens, que vas-tu faire?
Quand tout ſemble aujourd'hui contre nous l'animer,
Par tes emportemens l'aigrir & l'enflammer,
Non, non, garde-toi bien d'écouter un faux zele:
(*Avec force & ame.*)
Du mal qu'elle m'a fait je ſuis armé contre elle,
Et pour l'entretenir je dois l'attendre ici.
Mais ſi je n'en reçois qu'un accueil ennemi,
Soyez sûrs, mes enfans, qu'étouffant la tendreſſe,
L'amour que j'ai pour elle, à jamais je la laiſſe
Jouir du fruit honteux de mes lâches bienfaits;
Et que dans votre ſein venant chercher la paix,
Si peu que j'aie encor, pour vous heureux de vivre,
Par-tout où vous irez, je m'apprête à vous ſuivre.
Oui; tel eſt mon deſſein. Mais, je prévois l'inſtant
Où ma femme en ces lieux peut venir; cher Darmant,
Ma fille, & toi, mon fils, évitez ſa préſence;
Contr'elle je ſerai plus fort en votre abſence.

Ne vous éloignez pas cependant; il m'eſt doux
De ſentir le beſoin de me rejoindre à vous.
Par un coup trop cruel ſi le deſtin m'eprouve,
(*D'une voix mouillée par les larmes.*)
Qu'il me reſte quelqu'un, qu'au moins je vous retrouve.
Allez; mon cœur ſe ſerre, & je ſens qu'à préſent
Je voudrais expirer dans cet embraſſement.

ANGÉLIQUE.

Adieu, mon pere, adieu.

BELFONT, fils & DARMANT.

(*Ils ſont leurs adieux avec l'expreſſion de la plus vive triſteſſe.*)

SCENE VII.

M. DE BELFONT.

TROP coupable injuſtice!
J'aurai donc ſous leur pas ouvert le précipice!
Ah! c'était bien aſſez de ma propre douleur
Sans que de leur chagrin je fuſſe encor l'auteur!
Quel exemple pour vous, trop déplorables peres,
Qui, ſans ſonger au fruit de vos amours premieres,
Étouffant à plaiſir un regret paſſager,
Dans un ſecond lien courez vous engager!
A peine un faible eſpoir ſoutient encor mon ame,
Après ce qu'elle a fait qu'attendre de ma femme?
Si malgré mes efforts je ne puis la fléchir,
Il faut donc pour jamais ſe réſoudre à la fuir?
Pere, époux malheureux, conſulte ta faibleſſe.

Tu ſens des deux côtés une égale tendreſſe.
Et connaiſſant ta femme, & prêt à la quitter,
La ſéparation va toujours te coûter.
Mais n'importe ; ſur nous prenons aſſez d'empire
Pour cacher ma douleur.

SCENE VIII.

Madame DE BELFONT, M. DE BELFONT.

Madame DE BELFONT.

(*A part*)

CIEL! que va-t-il me dire ?

M. DE BELFONT, *avec une tranquillité apparente.*

Ainſi toujours aveugle en vos reſſentimens
Et juſques dans mon ſein pourſuivant mes enfans,
Vous pouvez exiger que d'eux je me ſépare ?
Vous ne fûtes qu'injuſte, & devenez barbare !

Madame DE BELFONT.

Eh! quoi ! de l'amitié quand briſant les liens,
On tourmente à plaiſir & vos jours & les miens,
Je ne veux qu'éloigner tout ſujet de querelle,
Et je puis à vos yeux paraître criminelle !

M. DE BELFONT.

Ne diſſimulez point, Madame, il n'eſt plus tems
De vouloir déguiſer vos ſecrets ſentimens.
Sous les dehors flatteurs d'une fauſſe tendreſſe
On a trop abuſé de ma crédule ivreſſe ;
Et dans l'affreux dédale ou l'on pût m'égarer

La vérité cruelle a trop ſu pénétrer.
Et plût au Ciel, helas! de nul remord troublée
Que toujours ſur vos torts vous fuſſiez aveuglée!

(*S'animant un peu.*)

Mais les ignorez-vous? mais puis-je m'en flatter?
Mais s'ils vous ſont connus, pouvez-vous regretter
Le mortel qui ſur vous avait pris tant d'empire?

Madame DE BELFONT.

Le Marquis! ſur ce choix qu'avez-vous à me dire!
Son rang...

M. DE BELFONT.

Quel eſt celui d'un grand dégénéré?

(*Avec fermeté.*)

Il n'en a plus.

Madame DE BELFONT.

Son nom...

M. DE BELFONT, *de même.*

Il l'a déshonoré.
La vertu ſeule donne & maintient la nobleſſe.
Dès qu'on a pu deſcendre à la moindre baſſeſſe,
Rang, titres, dignités, honneurs, tout diſparaît.
S'il aimait votre fille, & s'il la méritait,
Pourquoi s'entourait-il des voiles du myſtère?
Ah! le crime inquiet craint & fuit la lumiere,
Mais le jour le pourſuit. Oui; tout eſt révélé;
Et ſon pere lui-même en ſecret m'a parlé.

Madame DE BELFONT.

Son pere!

M. DE BELFONT.

M. DE BELFONT.

Il eſt ici; ce vieillard reſpectable
(*Avec force.*)
N'a pu ſe pardonner d'avoir un fils coupable.
(*Avec chaleur.*)
C'eſt par lui que j'ai ſu les projets du Marquis,
Sa marche, ſes complots; les retours inouis
De Dumont ſon agent, ou plutôt ſon complice.
C'eſt lui qui m'arrêtant au bord du précipice,
A déchiré le voile épaiſſi ſur mes yeux.
A préſent jouiſſez du ſuccès de vos vœux.
A ce cœur ulcéré la plainte eſt interdite,
Je vais fuir loin de vous; pour jamais je vous quitte.
Peut-être le remord... mais enfin je vous vois
Et je vous ai parlé pour la derniere fois.

Madame DE BELFONT.

(*Interdite & troublée.*)
Arrêtez; & par grâce, épargnez une mere.
Peut-être, j'en conviens, ma fille m'eſt trop chere;
Mais lorſque je craignais que ſans nom & ſans bien
Elle ne pût former qu'un indigne lien...

M. DE BELFONT.

Eh! n'aviez-vous pas eu le tems de me connaître?
A vos regards, aux ſiens qu'ai-je voulu paraître
Sinon un pere tendre, un ami généreux
Etudiant vos goûts, & prévenant ſes vœux?
Encor ſi vos rigueurs, encor ſi votre haine
Ne pourſuivaient que moi! peu ſenſible à ma peine,
Je pourrais en ſecret dévorer ma douleur.
(*Avec la plus profonde ſenſibilité.*)
Mais voir mes deux enfans plongés dans le malheur,

Mais ſavoir que c'eſt moi dont la main les opprime,
Que d'un coupable amour la nature eſt victime,
Non; je ne puis ſurvivre à cet excès d'horreur!
Cette idée empoiſonne & déchire mon cœur.

Madame DE BELFONT.

(*à part.*)
Qu'ai-je fait!

M. DE BELFONT.

Mes enfans, peut-être en mon abſence,
Maudiſſent à préſent leur cruelle exiſtence;
De mes torts envers eux vous ſavez me punir,
Vous leur avez donné le droit de me haïr.

Madame DE BELFONT, *anéantie.*

Laiſſez-moi reſpirer! un jour affreux m'éclaire.
(*Preſque à part.*)
Quoi! j'ai fait le malheur d'un époux & d'un pere!
Juſqu'où peut nous conduire un aveugle penchant!
Je frémis d'y ſonger.

M. DE BELFONT.

... Qu'ai-je entendu? comment?

Madame DE BELFONT, *un peu plus vivement.*

Envain ſur ſes erreurs un moment on s'abuſe.
Pour moi ma fille même eſt une faible excuſe,
J'avais mille raiſons pour tout ſacrifier,
(*Avec ame.*)
Et je n'en trouve plus pour me juſtifier.

M. DE BELFONT.

De grâce, expliquez-vous. Serait-il bien poſſible?
Devenez-vous plus juſte ou dumoins plus ſenſible?

Madame DE BELFONT.

Sans attendre qu'enfin vous deſſilliez mes yeux
Je devais rejetter des conſeils dangereux ;
Et lorſque par ma main le deſtin vous accable,
Je ſens trop envers vous combien je ſuis coupable,
(*D'un ton pénétré.*)
Mais mon plus grand tourment peut-être eſt de ſentir
Que vous pourrez douter de tout mon repentir.

M. DE BELFONT.

Achevez.

Madame DE BELFONT, *avec la plus vive ſenſibilité.*

Ah ! grand Dieu ! quand ma honte eſt entiere,
Pour effacer mes torts en pourrais-je trop faire ?
Que je mérite au moins l'eſpoir de mon pardon.
(*Elle lui rend le porte-feuille.*)
Reprenez, reprenez un trop funeſte don.
Que ma fille en vous ſeul dès ce moment eſpere.
Oui ; daignez l'adopter ; daignez être ſon pere.
Ma tendreſſe pour elle a cauſé mon erreur,
Je m'en remets à vous du ſoin de ſon bonheur ;
Mais, par grâce, oubliez, oubliez mon offenſe.
C'eſt aſſez de mon cœur pour en tirer vengeance.
Ma douleur, mes regrets, mes tourmens ſont affreux.
(*Se jettant dans les bras de ſon mari.*)
Ne me refuſez pas ce pardon généreux.

M. DE BELFONT.

Je reconnais enfin une épouſe chérie !
Si vous eûtes des torts, cet aveu les expie.
Ceſſez d'en conſerver le cruel ſouvenir ;

En eſt-il que n'efface un profond repentir ?
Ainſi donc ce moment va finir nos allarmes ?

Madame DE BELFONT, *d'une voix étouffée par les ſanglots.*

Pour croire à mes remords, jugez-en par mes larmes.

M. DE BELFONT.

C'en eſt trop, il eſt tems qu'enfin vous paraiſſiez,

(*Il court au cabinet où ſont Darmant & ſes enfans.*

Approchez, mes enfans, & tombez à ſes pieds ;

SCENE IX & *derniere.*

Madame DE BELFONT, ANGÉLIQUE, Le Comte DE FIERVAL, *Arrivant par le fond;* M. DE BELFONT, DARMANT, BELFONT fils;

(*Belfont fils & Angélique accourent aux genoux de Madame de Belfont.*)

Madame DE BELFONT.

(*Avec calme & ſenſibilité.*)

EMBRASSEZ-moi tous deux, prenons un nouvel être.
Sous de meilleurs dehors vous allez me connaître.
Victimes trop longtems de ma crédulité,
Vous dûtes me haïr ; je l'avais mérité.
Mais de moi déſormais vous n'avez rien à craindre,
Et, ſi vous me quittez, je ſuis la ſeule à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Nous vivrons avec vous ; oui ; tout eſt oublié ;

La crainte en s'éloignant nous rend à l'amitié.

Madame DE BELFONT.

La crainte, ah! je le crois. Mais pour vous j'envisage
Un avenir tranquille & des jours ſans nuage.
(*A Angélique.*)
Ce matin pour époux vous demandiez Darmant,
Que l'époux, dès ce ſoir, ait remplacé l'amant.

DARMANT, *vivement.*

Jour heureux où du ſort expire la colere!
Où j'obtiens Angélique, où je retrouve ſon pere!
(*Au Comte de Fierval.*)
Oui; ſouffrez que ma joie éclate aux yeux de tous
Et que ma bouche enfin prononce un nom ſi doux.

M. & Madame DE BELFONT, ANGÉLIQUE, & BELFONT, fils.

Son pere!

LE COMTE. *avec dignité & ſentiment.*

Oui, d'un objet bien cher à ma tendreſſe,
Le hazard, diſons tout, un écart de jeuneſſe
Me priva trop longtems. L'école du malheur
Dût former ſa raiſon en éclairant ſon cœur.
S'il a pu mériter ſa deſtinée affreuſe,
Qu'il répare ſa faute, en vous rendant heureuſe.

M. DE BELFONT.

J'ai ſu l'apprécier, je vous répons de lui.
Mais combien on vous doit, ô généreux ami!

Et comment vous prouver notre reconnaissance?

LE COMTE.

J'ai fini vos malheurs, voilà ma récompense.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *la Belle-Mere*, Comédie en cinq Actes et en vers, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 14 Juillet 1788. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter et d'imprimer. A Paris, ce 14 Juillet 1788. DE CROSNE.

L'ENTREVUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR M. VIGÉE,

SÉCRÉTAIRE DU CABINET DE MADAME;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Samedi 6 Décembre 1788; et à Versailles, le 9 du même mois, devant LEURS MAJESTÉS.

Prix 24 Sols.

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI, quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1788.

A MA FEMME.

Cette petite pièce a réussi au-delà de mes espérances ; j'en desirais le succès pour vous autant que pour moi, parce que j'étais sûr que vous le partageriez. Agréez en l'hommage. J'ai voulu peindre une femme aimable, spirituelle et sensible ; le modèle était sous mes yeux.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
La Marquise DE VALMONT.	*Mlle. Contat.*
Le Marquis DE VALMONT.	*M. Molé.*
Le Chevalier DE FLORVILLE.	*M. Talma.*
LISETTE, suivante de la Marq.	*Mme. de Bellecour.*
FRONTIN, valet du Marquis.	*M. d'Azincourt.*
LA FLEUR, valet-de-chambre de la Marquise.	*M. La Rochelle.*

La Scène se passe à Paris, dans un sallon de l'appartement de la Marquise.

L'ENTREVUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN,

Entrant mysterieusement, et d'un air étonné.

COMMENT donc! est-ce ici? tout me paroît changé.
D'honneur, j'ai dans ces lieux peine à me reconnaître.
(*Il regarde la coulisse.*)
Cependant voilà bien la chambre de mon maître;
Moi je logeais... plus haut: mais tout est dérangé.
Ah! je devais m'attendre à ces métamorphoses;
Depuis trois ans qu'ici Monsieur n'est pas entré,
Madame, en son absence, agissant à son gré,

A sans doute eu le tems de faire... bien des choses.
A-t-elle eu tort ? Ma foi, nous, de notre côté,
Nous avons bien usé de notre liberté.
Paris est, je l'avoue, un séjour délectable;
Combien d'objets divers ! les spectacles, la table,
Le jeu, mille agrémens, et des plaisirs sans fin !
Paris, pour qui sait vivre, est un séjour divin !
Aussi, je ne sais point quelle étoile maudite,
Sur Monsieur de Valmont peut agir aujourd'hui;
Chez sa femme pourquoi m'envoyer en visite,
Quand depuis si longtems je ne viens plus ici ?
J'ai beau sur ce point-là me perdre en conjectures,
Je ne devine rien.

(*D'un air mystérieux, en tirant un billet de sa poche.*)

Sans doute ce billet
Dérobe à mes regards un important secret;
J'en ai pardevers moi les marques les plus sûres.
En me le remettant, mon maître était distrait,
Embarrassé, rêveur... quel que soit son projet,
Je dois, sans me creuser la tête davantage,
Avec zèle répondre à l'honneur qu'il me fait,
Obéir à son ordre, et remplir mon message.

SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Me trompé-je? Frontin! Eh! mais, est-ce bien toi?

FRONTIN.

Eh! oui, ma chère enfant, c'est moi-même, c'est moi.

LISETTE.

Que viens-tu faire ici? vraiment, de ma surprise,
A peine, en t'écoutant, suis-je encore remise.
Et quel hasard, dis-moi, quel beau ressouvenir
Peut t'amener? ma foi, je n'en puis revenir.

FRONTIN.

Allons, calme tes sens; tu vas être éclaircie:
C'est mon maître aujourd'hui, qui prend la liberté
De m'envoyer ici comme son député.
(*D'un air d'importance.*)
L'affaire est délicate; elle veut le génie,
L'adresse, le talent d'un négociateur;
On m'en charge, tu vois...

LISETTE.

Comment! tu me fais peur.

Et cette affaire-là, qu'est-ce donc, je te prie?
Dis-moi vîte.

FRONTIN.

Un billet dont je suis le porteur.

LISETTE.

Pour Madame?

FRONTIN.

C'est vrai.

LISETTE.

L'ambassade est finie,
Tu peux t'en retourner.

FRONTIN.

Pourquoi?

LISETTE.

Dois-tu penser
Qu'on puisse de ton maître encor s'embarrasser,
Au point de recevoir ses missives galantes?
Oh! dans nos actions nous sommes conséquentes.
Nous nous trouvons trop bien de vivre sans mari,
Pour vouloir, un moment, nous occuper de lui.

FRONTIN.

Dans le fonds, je ne puis blâmer votre conduite.
Lorsqu'on se voit quitter, il faut bien que l'on quitte.
De ce qui s'est passé remercions le sort;
Ta maîtresse eut raison, mon maître n'eut pas tort.

SCENE II.

LISETTE, *avec étonnement et humeur.*

N'eut pas tort! lui! fort bien; la réponse est parfaite.
(*Plus vivement.*)
Un franc original.

FRONTIN, *vivement.*

Une franche coquette.

LISETTE.

Un brutal.

FRONTIN.

Un démon.

LISETTE.

Qui ne méritait pas
De devenir l'époux d'une femme jolie.

FRONTIN.

Qui ne méritait pas sans doute les éclats
Dont la rupture alors malgré nous fut suivie.

LISETTE.

Un homme trop heureux de nous bien tourmenter.

FRONTIN.

Une femme avec qui nous ne pouvions rester.

LISETTE.

Humoriste, emporté, fou, sot, atrabilaire.

FRONTIN.

Vive, altière, méchante, imprudente, colère.

LISETTE, *avec depit.*

Qui me ménageait peu dans ses expressions.

FRONTIN.

Qui souvent avec moi prenait de certains tons.

LISETTE.

Qui se faisait un jeu de condamner mon zèle.

FRONTIN.

Qui m'aurait voulu voir à cent pas de chez elle.

(*Ils se regardent fixement.*

(*Après un moment de silence.*)

LISETTE, *à demi-voix.*

Vas donc.

FRONTIN, *de même.*

Courage.

(*Ils éclatent de rire.*)

LISETTE.

Moi, de bon cœur, j'en ai ri.
Si nous sommes payés pour les traiter ainsi,
Nous avons bien gagné l'argent que l'on nous donne.

FRONTIN, *avec inquiétude.*

N'étions-nous, par hasard, entendus de personne ?

LISETTE.

Non; Madame est sortie.

FRONTIN.

Eh ! doit-elle rentrer ?

LISETTE.

Je l'espère ; ce soir nous attendons du monde.

FRONTIN.

Beaucoup ?

LISETTE.

(*Finement.*)

Pas autrement. Assez pour nous tirer
D'une mélancolie importune et profonde,
Qui, depuis quelque tems, de nous vient s'emparer.

FRONTIN.

Ah ! j'entends. Je connois ces sortes de tristesse ;
Mon maître en a par fois : c'est l'affaire d'un jour
Pour en être guéri, mais guéri sans retour.

LISETTE.

La nôtre, apparemment, n'est pas de même espèce ;
Car elle tient encor depuis cinq pour le moins.

FRONTIN.

Eh ! ne peut-on savoir quel est l'objet aimable
Qui, pour vous tourmenter, vient vous rendre des soins ?

LISETTE.

Il est jeune, bien fait, d'un esprit agréable.

FRONTIN.

Fort bien ; sur ce portrait il est reconnaissable :
C'est un de ces Messieurs jeunes, vifs, semillans,
Bien frivoles, bien vains, qu'on voit toujours courans.

Oubliant de penser, parlant pour ne rien dire;
Affectant l'air distrait, et toujours prêts à rire
Du mot que bien souvent ils n'ont pas entendu;
Petits héros futurs sans vice ni vertu,
Ivres de leurs chevaux plus que de leur maîtresse,
Perdant toujours l'argent qu'ils empruntent sans cesse;
Bien désœuvrés chez eux, et traînant chez autrui
Le jargon, les grands airs, la fatigue et l'ennui.

LISETTE.

Point du tout; celui-ci parait très-raisonnable.
Il est vif, enjoué, cela ne gâte rien.
On peut être amusant, et pourtant estimable.
Au surplus, dans le monde, on n'en dit que du bien.

FRONTI.

N'entends-tu pas du bruit?

LISETTE.

Vraiment. C'est, ma Maîtresse.
Monsieur le Député nous verrons votre adresse.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

LE Spectacle, aujourd'hui, m'a fait périr d'ennui;
J'ai laissé les trois quarts de la Piece nouvelle.

FRONTIN.

(*à part.*)

On est mal disposé; comment approcher d'elle?

LA MARQUISE.

Ce qu'on a vu cent fois; rien de piquant.

FRONTIN.

(*à part.*)

Ici,
Je commence à douter d'un accueil agréable.

LA MARQUISE, *bas à Lisette.*

Eh bien, rien de nouveau? Personne n'a paru?

LISETTE, *de même.*

Personne.

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Pour le coup le fait est incroyable.

FRONTIN, *bas à Lisette.*

Parle de moi; l'instant, peut-être, est favorable.

LISETTE, *à Frontin.*

Parle toi-même.

FRONTIN, *d'un air gauche et timide.*

Non.

LISETTE, *presque ironiquement.*

Allons, que risque-tu?

FRONTIN.

Mon début est obscur.

LA MARQUISE, *à part et rêveuse.*

Le trait est admirable!

FRONTIN, *poussé par Lisette, et se trouvant près de la Marquise, qui tourne la tête au bruit qu'elle entend.*

Si Madame veut voir un visage connu,
Depuis une heure ici j'attendais sa présence.

LA MARQUISE, *d'un air froid et sec.*

Vous ici?

FRONTIN, *humblement.*

J'ai besoin de beaucoup d'indulgence,
Je vous suis adressé par monsieur votre époux.
Lisette sait le bien, que, pendant votre absence,
Là, tout-à-l'heure encor, je lui disais de vous.

LA MARQUISE.

Soit; mais quelle raison en ces lieux vous amene ?

FRONTIN.

Ce mot, si vous voulez, vous épargne la peine
De m'en demander plus. Ayez pitié de nous,
Si vous le refusez, on me rouera de coups.

LA MARQUISE, *d'un air de pitié.*

Donnez.

FRONTIN.

(*s'applaudit avec Lisette du succès de sa démarche.*)

LA MARQUISE, *lisant haut.*

Je ne prends point un prétexte frivole.
Notre niéce demain veut sortir du couvent,
Et je dois vous parler, puisqu'elle est assez folle,
Pour vouloir contracter un prompt engagement.
Ce seul motif, à vous, m'adresse en ce moment,
Je vous en donne ma parole.
De grace veuillez bien contenter mon espoir,
Et marquez-moi quand je pourrai vous voir.

(*après un instant de réflexion.*)

(*haut à Frontin.*)

A l'instant. (*Elle déchire la lettre.*)

FRONTIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Bon ! je sens le prix d'un tel service.

(*à Lisette, vivement.*)

Eh bien, à mes talens, tu peux rendre justice;

Tu vois, pour réussir, il ne faut que vouloir.
Mais je te quitte, adieu ; je fais preuve de zéle ;
Aussi bien ai-je peur que l'on ne me rappelle.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE, *gaiment.*

TU ne devines pas qui je vais recevoir ?

LISETTE.

Je m'en doute. Et vraiment, je ne puis concevoir
Que vous manquiez si-tôt à la belle promesse
Que vous nous aviez faite. Ah ! c'est une faiblesse
Que je n'aurais pas, moi. Vous rêvez, c'est fort bien ;
Votre ame, en sa faveur, n'est-elle pas émue ?
Occupez-vous beaucoup de cette chere vue ;
Regrettez les douceurs d'un si tendre lien.

LA MARQUISE, *avec insouciance.*

Que dis-tu ?

LISETTE.

Qu'à ce trait je dois vous méconnaître :
Qu'en vérité je crois que vous perdez l'esprit ;
Qu'à votre place, moi, j'aurais, dans mon dépit,
Envoyé promener le valet et le maître.

LA MARQUISE, *indifféremment.*

Qui donc ?

LISETTE.

Ce cher époux dont vous avez pitié.

LA MARQUISE, *de même et souriant.*

Ah! tu m'y fais songer ; je l'avais oublié !

LISETTE.

Vous m'étonnez ; voyant cet air tendre et sensible ;
J'ai cru...

LA MARQUISE, *sortant de sa rêverie.*

Le Chevalier est incompréhensible.
Comment ! chez moi venir, en paraître enchanté
Me faire tous les jours au moins une visite,
Pendant un mois, se dire en mes fers arrêté,
En avoir l'air du moins, et cesser aussi vîte !...

LISETTE.

Eh! mais cela doit-il vous paraître étonnant ?
Avez-vous pu sur lui compter un seul instant ?
Attendons sur ses goûts que la raison l'éclaire.
Vingt ans, je crois.

LA MARQUISE.

Au plus.

LISETTE.

De soi trop occupé,
Pour qu'une passion, fût-elle la première,
Remplisse un cœur à peine encor développé.

Je n'aime point l'amour empesé, grave, sage,
Mais dumoins faut-il bien qu'il ait un certain âge.

LA MARQUISE.

Pourquoi t'imaginer, Lisette, qu'il m'ait plu
Il m'amuse, et c'est tout. Je n'ai point la folie
De lui sacrifier le repos de ma vie.
Peut-être il s'en flattait : ces Messieurs sont charmans ;
Ils sont si prévenus de leur petit mérite,
Que dès qu'ils veulent bien nous donner des momens,
Ils pensent qu'à leur vue une femme est séduite.
(*Après un silence.*)
Voilà huit jours au moins que nous ne l'avons vu ?

LISETTE.

Pas tant ; mais...

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, j'avais quelqu'espérance,
Au surplus, je ne puis l'accuser d'inconstance ;
Sur lui n'ayant nuls droits, il peut à mon insçu
Suivre un penchant...

LISETTE.

Je suis tranquille sur son compte.
Madame, croyez-moi, vous le verrez dans peu.
Bon ! ces absences-là, souvent ne sont qu'un jeu.
On revient, on en est quitte alors pour la honte ;
On tremble, l'on rougit, c'est bien intéressant ;
Le dépit sollicite un raccommodement.
Je n'oublirai jamais d'avoir entendu dire
Qu'il était même un art de se faire éconduire.
Mais que vous veut Lafleur ?

SCENE V.

LA MARQUISE, LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *d'un air un peu ému.*

MADAME, en ce moment,
J'en suis tremblant encor, quelqu'un à votre porte
Veut entrer malgré nous; il se fache, s'emporte,
Et prétend, nous dit-il, vous voir absolument.
Votre suisse tient bon; mais moi, craignant l'instant
Où ce Monsieur suivrait son humeur trop mutine,
Je me suis sauvé vîte, et j'accours près de vous...

LA MARQUISE.

Quel est donc ce quelqu'un?

LA FLEUR, *mystérieusement.*

C'est Monsieur votre époux.

LISETTE, *qui s'est tenue éloignée.*

C'est Monsieur le Marquis, sans peine on le devine.

LA MARQUISE, *gaiment.*

Lisette, va toi-même, et qu'on le laisse entrer.

LA FLEUR, *d'un ton étonné et plus mystérieux encore.*

C'est Monsieur votre époux.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Cours sans plus différer.

LISETTE, *se décidant à sortir.*

(*à part.*)

Recevoir un mari, la complaisance est grande.

LA FLEUR, *à part.*

A tout; d'après ce trait, il faut que l'on s'attende.

SCENE VI.

LA MARQUISE.

CETTE visite-là dans le fond me déplaît.
Je ne sais trop pourquoi j'ai consenti si vîte:
Je n'ai point oublié quelle fut sa conduite
Avec moi; le plaisir que souvent il prenait
A blesser mon orgueil. Il me vient un projet;
Il ne jouira pas du trouble qui m'agite.
Je veux par mes discours, qu'il connaisse en effet
Combien il s'est trompé... Mais c'est lui qui paraît.

SCENE VII.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MADAME, pardonnez, peut-être je vous gêne?

LA MARQUISE.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous savez le motif qui m'amène.
J'ai balancé longtems; mais comme il s'agissait
D'une enfant qu'autrefois votre cœur chérissait,
Comme son sort nous fut confié par son père,
Que vous seule aujourd'hui lui tenez lieu de mère,
Il était important de régler entre nous
Ce qui peut convenir pour le choix d'un époux.

LA MARQUISE, *souriant.*

Il est assez plaisant que ce soin vous regarde.
Mais vous vous en chargez, mon cœur est rassuré;
En prenant un lien, quelquefois on hasarde
Son bonheur; c'est à vous, tuteur très éclairé,
A guider une enfant dans un choix difficile.

LE MARQUIS.

Eh oui! dans la jeunesse, où tout paraît nouveau,

Comme on ne connaît rien, on se peint tout en beau.
Il est plus d'un exemple, on en citerait mille,
De mariages faits sans s'être consulté :
On pense dans l'hymen trouver la liberté,
L'amour-propre jouit; le cœur qui se tourmente,
Del'espoir du bonheur aisément se contente;
L'un de l'autre bientôt on se croit enchanté :
Qu'arrive-t-il? hélas! préservons notre nièce
Du malheur que pour elle on peut appréhender.

LA MARQUISE.

A merveille! Monsieur. Puis-je vous demander
Où vous avez puisé ce grand fond de sagesse?

LE MARQUIS.

Comment! vous me trouvez raisonnable?

LA MARQUISE.

A tel point
Qu'on pourrait s'étonner; et je ne doute point
Sur ce qui nous occupe, en cette circonstance,
Qu'on ne doive à vos soins s'en rapporter d'avance.

LE MARQUIS.

Tout de bon! vous croyez? là, sérieusement?

LA MARQUISE.

Mais oui.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez?

LA MARQUISE.

Je n'oserais, vraiment.

LE MARQUIS.

Heureux d'avoir des droits à votre confiance.

LA MARQUISE.

On acquiert tous les jours, grâce à l'expérience;
Et vous me le prouvez.

LE MARQUIS.

Un tel aveu m'est doux.

LA MARQUISE.

Le monde est tôt ou tard une école pour nous;
Qui ne le connaît pas est charmé d'y paraître:
Mais sur lui son début appelle tous les yeux,
Et ce début suffit pour le perdre peut-être.
Il n'y porte d'abord qu'un regard curieux;
Plus prudent, mieux instruit, il cherche à le connaître,
Observant les esprits, démêlant leurs travers,
Du bien comme du mal avec art il profite;
Voit d'où vient le succès, à quoi tient le revers;
Sur chaque événement sait régler sa conduite;
Use de ses moyens avec discrétion;
Risque à propos un trait qui frappe et qui circule;
Des censeurs à son gré soumet l'opinion;
Et toujours sûr de plaire en toute occasion,
Échappe, en se jouant, aux traits du ridicule.

LE MARQUIS.

A merveille, Madame ; à mon tour je pourrais,
En vous félicitant de plus d'une manière,
De votre esprit rapide admirer les progrès.
A ce que vous étiez... vous ne ressemblez guère.
Excusez...

LA MARQUISE.

Je conçois un tel étonnement.
A seize ans mariée, au sortir du couvent,
A l'époque où de rien l'âme n'est avertie
Où la timidité tient de la gaucherie,
Où l'on parle toujours avant d'avoir senti,
Où l'on répond souvent sans avoir réfléchi,
Je contractai des nœuds, flatteurs en apparence ;
Croyant céder au gout, j'obéis au devoir.
Mais ce qui s'est passé, m'a fait appercevoir
Des dangers d'une longue et crédule ignorance,
Il m'a fallu changer.

LE MARQUIS.

Oh ! l'on s'en apperçoit.

LA MARQUISE.

J'ai remarqué souvent qu'à peine l'on conçoit
Tout ce que peut sur nous l'habitude et l'usage.
Nous voyons, par bonheur, arriver les momens
Où de nos qualités et de nos agrémens
Nous savons nous servir avec quelque avantage.
On ne s'occupe plus alors de nous juger.
On nous cède sans peine une prompte victoire.

Dans nos fers on se croit heureux de s'engager;
Chaque jour, chaque instant ajoute à notre gloire;
Et fieres de nos droits, souveraines des cœurs
Nous respirons l'encens de mille adorateurs.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez, je crois, tout ce qu'il faut pour plaire.
(*à part.*)
Mais c'est bien singulier! plus je la considere....
Non; en elle jamais je n'ai vu tant d'appas.
(*haut.*)
D'honneur....

LA MARQUISE.

De notre but ne nous écartons pas.
Du couvent dès demain retirez notre niece.
Et quant à son hymen, si l'époux vous convient,
J'ajoute pour ma part au peu qui lui revient
Quarante mille écus; comptez sur ma promesse.

LE MARQUIS.

Un procédé pareil me touche infiniment.
De votre bienveillance on pouvait moins attendre;
Mais rien de votre part ne doit plus me surprendre.
Aux grâces de l'esprit unir le sentiment!

LA MARQUISE, *le regardant finement.*

Plaît-il! ah! modérez les transports de votre ame.
Pour ma niece, on le sait, je ne puis faire moins.
Se peut-il qu'à ce point votre tête s'enflamme?
De son pere, envers moi, je dois payer les soins.

LE MARQUIS.

Soit; tout est donc conclu?

LA MARQUISE.

Tout; je le crois de même.

LE MARQUIS.

Je vous quitte, Madame; et ma peine est extrême;
Mais je dois respecter l'emploi de vos momens.
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur.

LE MARQUIS.

Depuis trois ans,
C'est la première fois qu'en ces lieux la fortune
Me fait auprès de vous passer quelques instans;
S'il faut pour vous revoir attendre aussi longtems,
Vous ne me direz pas que je vous importune.

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Non, Monsieur. Mais quel air! quel ton modeste et doux!

LE MARQUIS.

On peut avec regret se séparer de vous;
Je le sens; et pour peu qu'on vous ouvrit son ame....

(*La Marquise fait un geste pour lui imposer silence. Il prend sa main et la baise.*)

(*à part en s'en allant.*)

Il est bien malheureux que ce soit là ma femme!

SCENE VIII.

LA MARQUISE, *galment.*

COMMENT donc! mon mari se trouble en me quittant!
Est-il possible? au reste il a paru content
De la dot que je viens d'assurer à ma nièce,
Tant mieux; voilà sur-tout l'objet qui m'intéresse.
Mais quand j'y réfléchis, je crois, en vérité,
Que sans peine en ces lieux j'ai souffert sa présence.
Pourquoi non? c'est tout simple; et de l'indifférence
Je reconnais l'effet. Qu'en est-il résulté?
Rien. J'ai peut-être en lui vu moins de suffisance,
Beaucoup moins d'injustice, et plus d'aménité;
Peut-être en le jugeant sur la simple apparence,
J'allais lui pardonner son infidélité,
Ses torts cruels, sans doute! oui; je crois....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

AH! Madame,
Etouffez le soupçon qui tourmentait votre âme.

Monsieur le Chevalier vient d'envoyer savoir
S'il peut être, à souper, chez vous admis ce soir?

LA MARQUISE, *d'un air préoccupé.*

Le Chevalier!

LISETTE.

Vraiment, c'est son valet lui-même,
Qui m'a parlé, Madame, et qui m'a demandé,
Si l'on pouvait venir. Moi, j'ai tout accordé.
Je vous voyais ce soir d'une tristesse extrême,
J'ai voulu dans ces lieux ramener la gaîté.
Vous ne m'en voudrez pas de ma facilité,
On est toujours bien mieux près de l'objet qu'on aime.

LA MARQUISE, *d'un air distrait et froid.*

Tu dis qu'il va venir?

LISETTE, *étonnée.*

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *sur le même ton.*

C'est bon.
On mettra deux couverts, ici, dans ce sallon.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

LISETTE, *très-étonnée.*

Eh, mon dieu! de quel air on reçoit ma nouvelle?
Quelle froideur? qui peut causer ce changement?
Mais qu'aurait-elle appris? à qui donc en a t-elle?
Ah! je n'en puis douter; oui, c'est assurément
Ce monsieur de Valmont qui dans cette aventure.....
Je connais sa fureur, et son emportement,
Il se sera permis plainte, reproche, injure;
Les maris savent-ils nous traiter autrement?
J'avais grande raison de craindre l'entrevue.
De cet événement je prévoyais l'issue.
Mais Madame obéit au premier mouvement;
Veut-elle quelque chose? alors rien ne l'arrête.
Ici bas tout irait bien mieux certainement,
Si nos maîtres faisaient un peu moins à leur tête.

SCENE XI.

LISETTE FRONTIN.

LISETTE, *vivement.*

Encor toi! je te fuis.

FRONTIN, *de même.*

Attends donc un moment.

LISETTE, *plus vivement encor.*

J'ai de l'humeur.

FRONTIN, *la retenant.*

D'accord. Mais ne peux-tu m'entendre?

LISETTE, *d'un ton sec.*

Non.

FRONTIN.

Pourquoi?

LISETTE, *de même.*

Laisse moi.

FRONTIN.

Je ne saurais comprendre....

LISETTE.

Va-t-en te dis-je?

FRONTIN.

Ah! parle un peu plus poliment.
Et dis-moi, pour le moins, ce que devient mon maître?

LISETTE.

Lui? Si je le tenais... Ah! il verrait beau jeu.
Il ne se doute pas de tout ce que peut-être
Une femme en colère.

FRONTIN.

Oh! il le sait un peu.
Il a passé, je crois, l'âge de l'ignorance.
Et dans ce siècle ci, soit dit sans t'irriter,
De ton sexe bientôt l'on a l'expérience.

Au surplus, contre lui pourquoi donc t'emporter ?
Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? Peut-être qu'à sa femme
Il aura témoigné son mécontentement
De ce qu'il n'a plus part aux bontés de son ame.
Ce fait posé, Monsieur a tort assurément ;
Il ne doit plus gêner les desirs de Madame.
Mais je vois clairement qu'en cette affaire ci
Il aura trop joué son rôle de mari.
Après tout, ce sont eux que la chose intéresse.
Et, si tu m'en croyais, ma foi, nous laisserions
Les débats de mon maître, et ceux de ta maîtresse ;
Et quoi qu'il arrivât nous nous en moquerions.

(*d'un ton de confidence*)

Je te dirai bien plus. Depuis que je t'ai vue,
Une secrette envie a germé dans mon cœur.

(*le doigt sur le front.*)

Regarde moi bien là. Ton ame est-elle émue ?

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Quoi ! tu ne sens rien ?

LISETTE.

Non ; rien, sur mon honneur !

FRONTIN.

Eh bien, c'est étonnant. En moi, c'est le contraire.
Cet œil fin, ce minois m'inspirent une ardeur
Dont ta froideur en vain prétendrait me distraire.
Et... Si tu l'exigeais... Je sens que dès demain,
Je serais assez bon...

LISETTE.

Adieu, Monsieur Frontin.
Je n'exigerai rien; et même, je vous jure
Que si vos gens d'affaire ont le mot pour demain,
Le Notaire attendra long-tems ma signature.

(*à part.*)

Maraud ! Pour plaisanter il prend bien son moment !
Allons pour le souper donner l'ordre au plus vite.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

FRONTIN, *à part.*

PAUVRE épisode, hélas ! à coudre à mon roman;
Voilà comme aujourd'hui l'on traite le mérite !
C'est Madame ; sortons.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS;

Entrant par un côté opposé, & descendant le théâtre sans se voir.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel est donc mon projet?

LA MARQUISE.

(*à part.*)
Ce qui se passe en moi me semble inconcevable.

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Interrogeons-nous bien; l'aimerais-je en effet?

LA MARQUISE.

(*à part.*)
Est-ce que mon mari me paraîtrait aimable?

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Non.

LA MARQUISE.

(*à part.*)
Non.

(*Se trouvant nez à nez.*)
C'est vous Monsieur?

LE MARQUIS.

Pardon; je me retire.

LA MARQUISE.

Arrêtez. Je croyais vous avoir vu sortir?

LE MARQUIS.

Non; dans votre jardin rêvant tout à loisir
Il me semblait...

LA MARQUISE.

Eh bien!

LE MARQUIS.

Je crains de vous le dire.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que le fait est assez surprenant.
Vous ne le croirez point.

LA MARQUISE.

Peut-être.

LE MARQUIS, *s'animant par degrés.*

Non; je gage.
En songeant à ma nièce, à son prompt mariage,
J'entrevoyais l'hymen sous un aspect charmant.
Être deux, me disais-je, et ne former qu'une ame,
Avoir les mêmes goûts, les mêmes sentimens,
D'un amour tendre et pur entretenir la flâme,
Etre toujours ensemble; et moins époux qu'amans,
Par les soins, les égards, l'attention suivie,
Répandre à chaque instant un charme sur sa vie;

Par différens desirs si l'on est entraîné,
Se ménager un tort pour qu'il soit pardonné,
Étouffer des débats la semence fatale,
S'accorder l'un à l'autre une indulgence égale,
Toujours dans ses liens trouver nouveaux appas,
Voilà le vrai bonheur, s'il existe ici bas.

LA MARQUISE, *avec une sorte de sentiment.*

Un tel portrait, Monsieur, sans doute est agréable;
(*reprenant un ton gai et fin*)
L'original serait difficile à trouver;
Qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Pour peu qu'on voulût m'éprouver,
D'excellens procédés, moi, je me sens capable.

LA MARQUISE, *souriant.*

Vous!

LE MARQUIS.

Moi. Vous en riez?

LA MARQUISE.

Ceci me paraît un peu fort,
J'en conviens. Que le tems vous ait changé; d'accord;
Qu'il ait à votre esprit donné plus de finesse,
Que l'on remarque en vous plus de délicatesse,
Que vous ayez enfin l'enjouement, la gaîté,
Ce qu'il faut pour briller dans la société,
Soit; mais, vous avouerez en suivant votre idée,
Que l'épreuve serait au moins très-hasardée.

LE MARQUIS.

Peut-être : oui ; je suis d'abord de votre avis.
Examinons pourtant qu'elle est la différence
De vous-même avec vous. Moi, je vous avertis
Que l'on peut, à présent, mais en toute assurance,
Vous répondre d'un cœur de vos charmes épris.

LA MARQUISE.

Oui, des hommes voilà le langage ordinaire ;
Prodigues de sermens qu'ils n'ont jamais remplis !
Vous ne l'ignorez pas, en aspirant à plaire,
Le moins dissimulé masque son caractère ;
Soumis, respectueux, tendre jusqu'à l'excès,
Prévenant avec art nos desirs inquiets,
Du sentiment en nous il éveille la flâme,
Amuse notre esprit, intéresse notre ame,
De l'hymen à nos yeux ne peint que les douceurs,
Nous montre son lien comme un tissu de fleurs,
Et, jusqu'au mariage amant doux et sensible,
Devient ou froid époux, ou tiran inflexible.

(*finement.*)

On en connoit plus d'un, convenez...

LE MARQUIS.

Doucement.

Vous y prêterez-vous ? L'idée est singulière,
Mais aussi l'aventure est rare assurément.
Permettez-moi... pendant une semaine entière,
De vous offrir l'hommage et les vœux d'un amant ?

(*avec débit.*)

Je ne suis plus l'époux dont votre cœur s'irrite.
Même, dès ce moment, je vais changer de nom.

Je

Je suis, si vous voulez, ou Valere, ou Cléon;
Et voici dès ce soir ma première visite.
Je vous connais déjà, vous m'avez déjà vu,
J'ai senti tout le prix d'une femme sublime,
Vous m'avez accordé quelques marques d'estime,
Vous êtes adorée, et je n'ai pas déplu.
Je m'attache à vos pas, je veux par-tout vous suivre,
Ce n'est plus que pour vous que je consens à vivre,
Je me conduis enfin de manière, entre nous,
A vous faire à jamais oublier votre époux.
Avouez, cette idée est la sagesse même.
Pouvoir auprès de vous être tendre et pressant,
Pouvoir, sans vous fâcher, dire que je vous aime,
Qu'en pensez-vous? Cela peut devenir charmant.

LA MARQUISE, *finement.*

Cléon pourrait sur vous avoir quelque avantage.

LE MARQUIS.

Qu'importe? je m'engage à n'être point jaloux.
A cet arrangement vous refuserez-vous?
Voyez... Trois ans peut-être ont de moi fait un sage.
D'ailleurs, dans tout ceci, je ne suis plus pour rien.
C'est Cléon qui vous parle; il vous offre un moyen
De punir un époux que vous jugez coupable.

LA MARQUISE, *souriant.*

(*à part.*)
Il faut en convenir, on n'est pas plus aimable.

(*haut.*)
Des hommes que par-tout on desire, entre nous,
Il me semble qu'aucun ne vaut autant que vous.

LE MARQUIS.

Des femmes que l'on vante, et dont on exagère
Les grâces, l'agrément, aucune ne doit plaire
Autant que vous.

LA MARQUISE.

Vraiment ?

LE MARQUIS.

Oh ! J'en jure ma foi.

LA MARQUISE.

Peut-être vous pensez beaucoup trop bien de moi :
Cléon peut s'amuser à faire mon éloge ;
Cléon à part, c'est vous, Monsieur, que j'interroge.

LE MARQUIS, *avec ame.*

Ne m'interrogez pas ; j'en dirai cent fois plus.
Eh ! Comment de sang froid contempler tant de charmes ?
Comment à votre esprit ne pas rendre les armes ?
Je sens trop...

LA MARQUISE.

(*gaiment.*)

Abrégeons des discours superflus.
J'ai mon idée aussi que je crois singulière.
Vous y préterez-vous ?

LE MARQUIS.

Madame, aveuglément.

LA MARQUISE.

Je prétends vous garder, moi, la soirée entière;
Oui; vous allez souper avec moi. Justement
Je m'attendais ce soir à recevoir du monde.

LE MARQUIS.

Eh! Comment à cela faut-il que je réponde?
Ah! D'avance je suis dans un enchantement!...,

LA MARQUISE, *gaiment.*

Je suis sûre du moins qu'on ne peut en médire.

LE MARQUIS.

A cet ordre charmant, qui ne voudrait souscrire?

LA MARQUISE, *à part.*

Le Chevalier ne peut arriver à présent...
La Fleur!

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA MARQUISE, *à la Fleur.*

SERVEZ.

LE MARQUIS, *à la Fleur.*

Allons, oui, qu'on dépêche, vite,

LA FLEUR, *à part, très étonné en s'en allant.*

Il nous commande! ah! ah!

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ne sais où j'en suis.
Le plaisir à tel point exalte mes esprits!...

(*Avec impatience.*)

On suit bien mal la loi que vous avez prescrite.
Comme on tarde à venir!

(*Il apperçoit deux valets qui apportent la table et il court les aider à la placer.*)

(*Aux valets.*)

Là, bien, mes bons amis.

(*Il va lui-même chercher les fauteuils et les place.*)

(*Aux valets.*)
Sortez.

LA MARQUISE.

A vous asseoir souffrez qu'on vous invite.

LE MARQUIS.

(*Lorsqu'ils sont assis.*)

Malheur en ce moment à qui nous troublerait!

On ne peut bien souper que dans le tête-à-tête.
N'est-il pas vrai ?

LA MARQUISE.

Personne au moins ne nous distrait.

LE MARQUIS.

Je hais ces grands soupers qu'à grands frais l'on apprête;
Cette coutume-là n'a pas le sens commun.
A mille questions il faut que l'on réponde :
On vous observe, on cause, on médit, on vous gronde.
Ne pas craindre d'un tiers le regard importun,
Voilà ce que je veux; c'est le bonheur suprême.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR le Chevalier.

LA MARQUISE.

(*à part.*)
Ma joie en est extrême!

(*Elle va au-devant de lui, et se place de manière que le Chevalier tourne le dos à la table et n'apperçoive pas son mari.*

(*Lisette sort en marquant son étonnement de voir le mari à table.*)

SCENE XVII, et derniere.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *d'un ton léger.*

J'ARRIVE bien plus tard que je n'aurais voulu,
Madame; excusez-moi, vous m'avez attendu?

LE MARQUIS, *à part.*

Attendu!

LE CHEVALIER.

Dès longtems je suis à votre porte:
Un maudit embarras m'a toujours retenu.
D'avance vous voyez à quel point je m'emporte,
Quand, loin de vous, je sens...

LA MARQUISE.

Monsieur, soin superflu!
Il faut s'accoutumer à souffrir votre absence.

LE CHEVALIER.

Ah! daignez me juger avec plus d'indulgence.
Vous saurez mes raisons. Quoi! pouvez-vous penser
Qu'au plaisir de vous voir on puisse renoncer?
Un mari de ce tort peut seul être coupable.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien!

LE CHEVALIER.

Mais moi, jamais je n'en serai capable.
Vous me traitez, Madame, avec trop de bonté,
Pour que j'ose manquer à la reconnaissance;
Et j'attendais ce jour avec impatience,
Pour vous entretenir en toute liberté.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Voyons.

LE MARQUIS, *à part.*

Que veut-il dire!

LE CHEVALIER, *avec un peu plus d'aplomb.*

Écoutez, s'il vous plaît.
Vous m'avez témoigné le plus vif intérêt;
Et je puis hazarder sans crainte une demande.

LA MARQUISE.

J'ai permis que chez moi vous vinssiez; voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ose attendre à présent une faveur plus grande;
Faveur bien précieuse:

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Ah! l'on me pousse à bout.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Mes soins, mes visites fréquentes
Avaient un but, Madame.

LE MARQUIS, *se levant de table sans bruit.*
(*à part.*)

Oh! oui; je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Je tremble d'achever.

LA MARQUISE.

Parlez; ne craignez rien.

LE CHEVALIER.

Oh! mes expressions vont devenir plus lentes.
Ne vous en fâchez pas. Il est un sentiment
Qu'il faut connaître un jour malgré qu'il nous tourmente,
Sentiment vif, profond; je l'éprouve à présent.

LA MARQUISE, *avec dignité.*

Comment?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Oui; vous avez... une niéce charmante.
Le hazard m'a conduit trois fois à son couvent;
Elle est digne en tout point de vous avoir pour tante;
Et je l'épouserai....

LE MARQUIS.

(*très-vivement, et du ton de la joie la plus marquée.*)

Oui; Monsieur. Dès demain,

Ce soir, quand vous voudrez, que dis-je? à l'instant même.
Vous me convenez fort. Oui ; vous aurez sa main.
Je suis sûr, mais très-sûr que ma niéce vous aime.

LE CHEVALIER.

Quelle obligation!....

LA MARQUISE, *à part.*

Je ris de mon erreur.

LE MARQUIS.

Vous n'imaginez pas quel important service

(*à part.*)

Vous me rendez. J'en suis quitte ici pour la peur.

(*haut.*)

Vous donner mon aveu, c'est devoir, c'est justice.

LE CHEVALIER.

Mais je ne conçois pas....

LE MARQUIS.

Moi, Monsieur, je m'entend.
Vous demandez ma niece, et vous l'aurez. Madame,
N'y consentez-vous pas?

LA MARQUISE.

Ah! de toute mon ame.

LE MARQUIS, *arrêtant le Chevalier qui veut s'avancer près de la Marquise.*

Monsieur le Chevalier, souffrez, en ce moment,
Que je fasse pour vous votre remerciment.

LE CHEVALIER, *souriant.*

(*à part.*)

Ah ! vous êtes trop bon ! Quelle est donc sa folie ?

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Je ne puis vous quitter que je n'aie obtenu
Un généreux retour, un pardon absolu.

(*montrant le Chevalier.*)

Il trouve le bonheur dans le nœud qui le lie ;
Serais-je assez à plaindre ?.....

LA MARQUISE.

Écoutez ; attendons
Que le tems ait prouvé.....

LE MARQUIS.

Point de réflexions.
Dans mon ame, à jamais, votre image est empreinte :
Du regret, du remords, j'ai ressenti l'atteinte ;
Et désormais, ensemble, il faut que nous vivions.

LA MARQUISE.

Mais puis-je me flatter d'un remords bien sincère ?

LE MARQUIS.

Cléon le prouvera ; ce n'est plus mon affaire :
C'est lui qui vous promet le destin le plus doux.
(*Apres un silence.*)
Eh bien ?

LA MARQUISE.

Mais...

LE MARQUIS.

Un seul mot.

LA MARQUISE.

Je crains...

LE MARQUIS.

Moi, je supplie.
Il y va du bonheur du reste de ma vie.
Ce pardon souhaité l'obtiendrai-je de vous?

LA MARQUISE, *après un instant de réflexion.*

Cléon l'a demandé, je l'accorde à l'époux.

LE MARQUIS.

Tous mes vœux sont comblés! croyez qu'à l'avenir
Je veux justifier votre aimable indulgence.
Notre hymen ne fut fait que par la convenance;
Aujourd'hui, c'est l'amour qui va nous réunir.

LE CHEVALIER.

De mon étonnement je ne puis revenir,
Voudrez-vous m'expliquer ce que je vois, Madame?

LE MARQUIS.

Un mari trop heureux de retrouver sa femme!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant Général de Police *l'Entrevue*, Comédie en un acte, et en vers; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 8 Mai 1788. SUARD.

Vu l'approbation, permis de représenter et d'imprimer. A Paris ce 16 Mai 1788, DE CROSNE.

OUVRAGES

QUI ONT PARU L'ANNÉE DERNIERE,

CHEZ PRAULT,

Imprimeur du Roi, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

ŒUVRES de M. Léonard, avec de jolies gravures; deux volumes in-12 petit format: 6 liv. & 7 liv. 10 ſols, joliment reliés en écaille filets.

La Nature Champêtre, Poëme, par M. le Marquis de Marneſia; in-8° broché, 3 liv. 12 ſols.

Recueil de Comédies nouvelles, (par Madame la Marquiſe de Gleon) in-8°. broché, 3 liv. 12 ſols.

Voyages dans l'Amérique, par M. le Marquis de Chaſtellux; deux vol. in-8°. broch. 10 liv. 4 ſols.

Recueil de Pieces intéreſſantes, par M. de la Place; cinq vol. in-12. brochés, 15 liv.

NOUVEAUTÉS

DE CETTE ANNÉE 1788.

THÉATRE de M. de Chabanon, de l'Académie Françaiſe, avec différentes Poéſies; volume in-8°. broch. 4 liv.

Lettres écrites de Lauſanne, deux parties; in-8°. br. 3 liv.

Nouveaux Contes Arabes, *ou* Supplément aux Mille & Une Nuits; vol. in-12. broch. 2 liv. 10 ſols.

L'Eſprit de M. Necker; vol. in-8°. avec beaucoup de tableaux, 5 l.

Choix de Fabliaux, mis en vers, par M. Imbert; deux volumes in-12. joliment imprimés en petit format, 5 liv. brochés, & 6 liv. 12 ſols joliment reliés en écaille, filets. Il y en a quelques exemplaires en papier d'Annonay, ainsi qu'en papier velin.

Lettres d'un jeune Lord à une Religieuſe Italienne; in-12. br. 2 l.

Tome VI des Pieces intéreſſantes, par M. de la Place; 3 liv.

Mémoire ſur l'Adoption des Bâtards; brochure in-8°. qui a remporté le prix de l'Académie de Metz: 1 liv. 10 ſols.

Le Verger, Poëme, par M. de Fontanes; in-8°. br. 1 liv. 4 ſols.

PIECES DE THÉATRE

SÉPARÉES.

PAR M. DESFORGES.

TOM JONES à Londres, en 5 Actes, ... 1 l. 10 s.

Tom Jones & Fellamar, ſuite de la précédente, en 5 Actes, 1 10

L'Épreuve Villageoiſe, Opéra bouffon, en 2 Actes, ... 1 10

Les Promeſſes de Mariage, ſuite de l'Épreuve Villageoiſe, en 2 Actes, ... 1 4

La Femme Jalouſe, Comédie en 5 Actes, ... 1 10

Féodor & Liſinka, Drame, ... 1 10

PAR M. FAUR.

Montroſe & Amélie, Drame en 4 Actes & en proſe, ... 1 10

L'Amour à l'épreuve, Comédie en un Acte, ... 1 4

Iſabelle & Fernand, Comédie en 3 Actes, ... 1 10

PAR M. FORGEOT.

Les Rivaux amis, Comédie en un Acte, ... 1 4

Les Épreuves, Comédie en un Acte, ... 1 4

Les Dettes, Comédie, ... 1 4

Le Rival Confident, Comédie en deux Actes et en proſe mêlée d'ariettes. 1 10

Digitized by Google

PIÈCES DE THEATRE SÉPARÉES.

PAR M. VIGÉE.

La fauſſe Coquette, Comédie en 3 Actes et en vers, ... 1 10

La Belle-Mère, Comédie en cinq Actes et en vers, ... 1 10

L'Entrevue, Comédie en un Acte et en vers, ... 1 4

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconſtant, Comédie en 5 Actes, ... 1 10

L'Optimiſte, Comédie en 5 Actes 1 10

Le Jaloux ſans amour, Comédie en 5 Act. par M. Imbert, 1 10

Le Séducteur, Comédie en 5 Actes, par M. le Marquis de Bievre, ... 1 10

Meleour & Verſeuil, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, ... 1 4

Lanval et Viviane, Comédie héroï-féerie, en cinq Actes et en vers; par le même. 1 10

LA MATINÉE
D'UNE
JOLIE FEMME,
COMEDIE
EN UN ACTE, EN PROSE.

Par L. J. B. E. VIGÉE.

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Nation, le Samedi 29 Décembre 1792.

A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, Imprimeur, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité, N°. 44.

M. DCC. XCIII.

A

LOUISE CONTAT.

Du ton pesant des Dédicaces
Distiller la froide langueur,
Glacer un vers adulateur
En présentant ma pièce aux Graces ;
Non, ma Louise ; ton esprit
Rapide & sûr dans son suffrage,
Se moquerait, sans contredit,
De l'auteur & de son hommage.
Mais quand tout Paris applaudit
Au jeu qui pare mon ouvrage,
Quand ton art brillant l'embellit,
Si quelque gloire est mon partage,
Ne puis-je louer tes talens,
Et, sans risquer un fade encens,
Mêler ma voix reconnoissante

A l'écho dont le doux accent
De toi répete à chaque inſtant,
« Cette actrice eſt vraiment charmante » ?

Eh ! qui jamais ſût mieux que toi
Joindre la grace à la fineſſe,
Peindre le dépit, la tendreſſe,
Au ſpectateur faire la loi,
Et, juſtifiant ſon ivreſſe,
Fixer tous les cœurs près de ſoi ?

Fier d'aſpirer à ta conquête,
J'aurais pû ſans peine à vingt ans,
Pour tes attraits, pour tes talens,
Comme un autre perdre la tête.
Qne ſais-je ! de toi tour-à-tour,
Rêvant la nuit, parlant le jour,
J'ai peut-être dans mon jeune âge,
Sans m'en douter groſſi la cour
Des ſoupirans en étalage

Qui t'apportaient tout leur partage ;
Tout leur ennui, tout leur amour.
Mais ſix luſtres m'ont rendu ſage ;
Mais heureux d'être ton ami,
Je m'applaudis du nœud durable ;
Du ſentiment inaltérable
Par qui notre cœur s'eſt uni :
Et d'une actrice inimitable
Quand je fais l'éloge aujourd'hui ;
Je puis dire, comme *Voltaire*
De ſon portrait de *la Valiere* ;
Qu'il n'eſt ni flatté ni fini.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Mde. DE SENANGES.		*Mlle. Contat.*
Mde. DE VOLMAR.	Amies de Mde. de Senanges	*Mde. Petit.*
Mde. DE MILFORT.		*Mlle. Mezerai.*
Mde. DE NORBLIN.		*Mde. Suin.*
Mlle. DE NORBLIN.		*Mlle. Ribou.*
M. DE MELCOUR, homme du monde.		*Fleury.*
M. DERMANCÉ, amant de Mde. de Senanges.		*S. Phal.*
M. DE SELMOUR, jeune homme de 17 à 18 ans.		*Mlle. Em. Contat.*
M. DE BELFORT; homme à la mode.		*Dupont.*
M. DURANTINI, muſicien.		*La Rochelle.*
Mlle. SIMONET, marchande de modes.		*Mlle. Mongaultier.*
Mlle. ELISE, femme de chambre de Mde. de Senanges.		*Mlle. De Vienne.*
DUBOIS, valet de chambre de Mdé. de Senanges.		*Champville.*
FRANÇOIS, frotteur.		*Dazincour.*

Une fille de boutique de Mlle Simonet.

La Scéne ſe paſſe à Paris chez Mde. de Senanges.

LA MATINÉE
D'UNE
JOLIE FEMME,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS.

(Il arrive une ſerviette & un houſſoir à la main.)

IL me ſemble que je me ſuis levé tard aujourd'hui, & cependant je ſuis encore tout endormi. Dame auſſi, je me couche toujours le dernier. Oh! j'ai du mal ici. Pourquoi pas? Faut-il qu'un homme reſte à rien faire? Je m'ennuirais moi. (*Il houſſe, eſſuie, range les fauteuils.*) Tout ce qui me fâche, c'eſt que chacun a le droit de me commander dans la maiſon. Madame d'abord, & c'eſt tout ſimple, puiſque c'eſt elle qui me paye; puis Mademoiſelle Eliſe ſa femme de chambre, puis Monſieur Dubois ſon valet de

chambre, tout le monde enfin : François, viens ici ; François, vas là ; François, fais telle choſe ; François, fais telle autre : eh ! François ne peut pas être partout. Ah ! ah ! dans tous les états, les commencemens ſont toujours un peu durs. C'était bien pis vraiment quand Monſieur de Senanges vivait encore. Il n'était pas aiſé lui ! auſſi je crois que Madame de Senanges ne l'a pas ſi fort regretté. C'était drôle pourtant la maniere dont ces époux-là vivaient enſemble. Monſieur logeait dans le pavillon à droite, Madame dans le pavillon à gauche : on eût dit qu'ils n'étaient enſemble que pour ne jamais ſe rencontrer. Si je me marie, j'eſpere qu'il n'en ſera pas de même. (*Il interrompt ſon travail.*) Je veux d'abord une femme qui ſoit belle & qui m'aime, parce que.... (*Il s'admire.*) Voilà une premiere convention. Je veux enſuite....

SCENE II.

Mlle. ELISE, FRANÇOIS.

Mlle ELISE *d'un ton vif & impérieux.*

EH bien ! que faites-vous encore ici ?

FRANÇOIS.

Mademoiſelle le voit bien.

Mlle. ELISE.

Je vois que vous ne faites rien, qu'il y a longtems que tout devrait être rangé, que vous devriez être déjà revenu des différens endroits où je vous avais dit d'aller; que Madame, qui eſt levée depuis plus d'une heure, trouvera tout en déſordre lorſqu'elle paraîtra, que vous êtes un négligent, un pareſſeux, & qu'il vous faudrait quelqu'un pour faire votre ouvrage.

FRANÇOIS.

Mademoiſelle ſait pourtant bien que je fais plutôt celui des autres que de....

Mlle. ELISE.

Sans doute, répondez: cela vous ſied bien.

FRANÇOIS.

Mademoiſelle m'accuſe.

Mlle. ELISE.

Et j'ai tort, n'eſt-il pas vrai? Ne faudrait-il pas vous louer de votre zele, de votre intelligence? Je vous charge hier d'une lettre, & vous la rapportez!

FRANÇOIS.

Ce Monſieur n'y était pas.

Mlle ELISE.

Il fallait la laiſſer au ſuiſſe.

FRANÇOIS.

Il n'avait qu'à la perdre.

Mlle. ELISE.

Vous êtes un imbécille.

FRANÇOIS.

Mais, Mademoiſelle, vous me grondez toujours.

Mlle. ELISE.

C'eſt que toujours je vous trouve en faute. Approchez cette table du canapé; (*Il obéit à meſure qu'on lui commande.*) rangez ces livres; éloignez ce fauteuil; ôtez ces flambeaux; voyez ſi l'écritoire eſt garnie; laiſſez ce bougeoir; pourquoi emporter ce ſac? il eſt bien là. Allez maintenant où vous devriez être, rapportez-moi vîte les réponſes, faites-les écrire pour vous en ſouvenir, & que dans une heure je vous retrouve dans la maiſon ſi j'ai beſoin de vous.

FRANÇOIS.

Mademoiſelle ne ſait pas comme il y a loin. D'ici là, c'eſt du chemin; & de là là, c'eſt du chemin encore.

Mlle ELISE.

Allez toujours.

FRANÇOIS, *à part.*

Mademoiſelle Eliſe n'eſt pas dans ſa bonne humeur aujourd'hui.

Mlle. ELISE.

(*A part.*) On a une peine à ſe faire ſervir! (*Haut & d'un ton radouci.*) Ah! c'eſt vous, Monſieur Dubois.

SCENE III.

Mlle. ELISE, DUBOIS, FRANÇOIS.

DUBOIS.

Qu'EST-ce donc, Mademoiſelle Eliſe? vous étiez un peu émue ce me ſemble? Je gage que c'eſt encore lui qui vous fait ſortir de votre caractère.

FRANÇOIS, *à part.*

Ah! cela n'eſt pas déjà ſi difficile.

Mlle. ELISE.

Faut-il le demander?

DUBOIS.

Il eſt certain qu'on ne peut rien en tirer; & quelques ſoins qu'on ſe donne pour le former, c'eſt toujours peine perdue.

FRANÇOIS.

Que voulez-vous ? tout le monde n'a pas le naturel des diſpoſitions... dont.....

Mlle. ELISE.

Oh ! s'il commence ſes phraſes, ce ſera à ne plus finir. Faites ce que je vous ai dit.

DUBOIS.

Oui ; faites ce que Mademoiſelle vous commande.

FRANÇOIS, *à part.*

Allons, il ne manquait plus que lui. Il eſt pourtant bien dur d'avoir tant de maîtres.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

Mlle. ELISE, DUBOIS.

DUBOIS.

Nous voilà ſeuls. C'eſt toujours un nouveau plaiſir pour moi que celui de pouvoir paſſer quelques inſtans avec vous, Mademoiſelle Eliſe.

Mlle. ELISE.

Croyez-vous qu'on ſoit indifférente à vos attentions, Monſieur Dubois ?

DUBOIS.

Ah ! Mademoiſelle Eliſe, qu'on eſt heureux lorſqu'on a pour objet de ſes empreſſemens une perſonne comme vous, jeune, jolie, bien faite.

Mlle. ELISE.

Oh ! vous allez encore me parler de mariage. Entre gens comme nous, Monſieur Dubois, c'eſt toujours une faute ou une ſottiſe. Je ne ferai pas l'une & je vous ſauverai l'autre.

DUBOIS.

Mais vous oubliez donc la parole que vous m'aviez donnée de vous décider dans un mois. Le mois eſt écoulé, Mademoiſelle Eliſe, & mon amour pour vous n'a fait que s'accroître.

Mlle. ELISE.

S'il eſt ainſi, nous aurions bien tort de nous preſſer, puiſqu'en attendant je ne cours que le riſque d'être toujours plus aimée de vous.

DUBOIS.

Fort bien ; oui : plaiſantez comme à votre ordinaire.

Mlle. ELISE.

Tenez ; je vous le dis franchement. L'exemple de Madame fait une prodigieuſe impreſſion ſur moi. Quand je penſe qu'à ſon âge,

riche & maîtreſſe de diſpoſer de ſa main, elle eſt ſourde à toutes les propoſitions qu'on peut lui faire, croyez-vous que je ſois tentée, moi, de courir une chance dont elle redoute les hazards?

DUBOIS.

Doucement, Mademoiſelle Eliſe. Madame; au moment où nous parlons, n'eſt peut-être pas ſi éloignée de contracter de nouveaux engagemens. Penſez-vous que rien m'échappe? Entre nous, je vois ce qui ſe paſſe; & les aſſiduités de Monſieur Dermancé, l'accueil qu'il reçoit, la gaité de Madame quand il paraît, ſa triſteſſe dès qu'il s'éloigne, tout cela eſt un préſage certain du parti qu'elle va prendre.

Mlle. ELISE.

Vous vous trompez, Monſieur Dubois. Madame a perdu un mari peu digne de la poſſéder; elle ſent le prix de ſon indépendance, elle ne ſera jamais tentée d'en faire le ſacrifice.

DUBOIS.

Vous croyez! là, franchement.

Mlle. ELISE.

J'en ſuis ſûre. N'aviez-vous pas les mêmes idées quand Monſieur de Melcour venoit plus ſouvent ici?

DUBOIS.

Mais Monſieur de Melcour s'était annoncé...

Mlle. ELISE.

Comme un homme très-aimable ; il l'était en effet, il l'était trop peut-être. Mais jamais il n'a fait connaître bien décidément ſes intentions. Madame a pu croire qu'il était occupé d'elle ; il a pu penſer qu'il n'était point mal dans l'eſprit de Madame ; peut-être ſe trompaient-ils tous deux. Au reſte cette confiance de part & d'autre les a fait s'obſerver davantage. C'était à qui ſe croyait le plus intéreſſé à ne point bruſquer ou faciliter le moment de l'aveu. Bref, ils ont été fort étonnés de ſe rencontrer moins ſouvent, & de ceſſer preſque de ſe voir ſans s'être jamais rien dit qui obligeât l'un d'éloigner ſes viſites, & l'autre d'éviter de les recevoir.

DUBOIS.

Que je me ſois trompé ſur les projets de Monſieur de Melcour, je le veux bien ; mais parlons de Monſieur Dermancé. Me nierez-vous qu'il ait tout ce qu'il faut pour plaire ?

Mlle. ELISE.

Non.

DUBOIS.

Auſſi plaît-il. C'eſt où je vous attendais.

Mlle. ELISE.

C'eſt où je vous arrête. Monſieur Dermancé, d'après ce que j'ai recueilli ſur ſon compte, a de la douceur, des talens agréables, une certaine docilité dans le caractere qui le fait être tout ce qu'on veut qu'il ſoit ; mais cette derniere qualité même eſt preſque un obſtacle aux progrès qu'il pourrait faire. Que voulez vous qu'on devienne avec un amant qui ne vous contredit jamais, contre lequel on n'a pas même le plaiſir de ſe fâcher un peu ? Il faut donc ſoupirer, languir, maigrir à vue d'œil. Madame n'eſt point faite pour ſe réduire à une telle extrêmité, & vraiment il lui ſiérait trop mal de vouloir ſe donner l'air d'une paſſion malheureuſe. Ainſi....

SCENE V.

Mde. DE SENANGES, Mlle. ELISE, DUBOIS.

Mde. DE SENANGES.

EST-CE que vous ne m'avez pas entendu ſonner ?

Mlle. ELISE.

Non, Madame.

Mde. DE SENANGES.

Il fallait que vous vous entretinſſiez de choſes bien intéreſſantes.

Mlle. ELISE.

Nous parlions de vous, Madame.

Mde. DE SENANGES.

Eh ! que diſiez-vous ?

Mlle. ELISE.

En peut-on dire autre choſe que du bien?

Mde. DE SENANGES.

Je prévoyais la réponſe. Je viens de me trouver laide à faire peur.

Mlle. ELISE.

Ah ! Madame.

Mde. DE SENANGES.

Oui ; j'ai les yeux battus, le teint effacé, j'ai mal aux nerfs, je ne ſerai point du tout aimable aujourd'hui. A propos, n'ai-je pas du monde ce matin ? oui ; je me ſouviens qu'on déjeune chez moi. Dubois ! vous préparerez le thé. En vérité, ſi je m'en croyais je ferais fermer ma porte. La vie eſt une choſe inſupportable. N'être ja-

mais à ſoi, n'exiſter que pour les autres.... Dubois, faites donc ce que je vous ai dit....

DUBOIS.

Oui, Madame. (*A part.*) Cette fille-là me fera tourner la tête.

SCENE VI.

Mde. DE SENANGES, Mlle. ELISE.

Mde. DE SENANGES.

J'AI, je crois, beſoin d'être ſeule.... Mademoiſelle Eliſe, je vous appellerai ſi j'ai beſoin de vous. Sortez.... Non....Ecoutez. Je crains de me livrer à mes réflexions.

Mlle. ELISE.

Madame veille tous les jours, c'eſt ce qui la fatigue.

Mde. DE SENANGES.

Voulez-vous que ce ſoit chez moi comme au Marais, qu'on ſoupe à neuf heures, qu'à dix chacun ſe retire, & qu'à onze tout ſoit couché dans la maiſon ? autant vaudrait-il n'être pas au monde.

Mlle. ELISE.

Madame dans ce cas du moins ne devrait pas

devancer le moment de ſon lever, comme elle l'a fait aujourd'hui.

Mde. DE SENANGES.

Je ne dormais pas. J'ai eu toute la nuit devant les yeux la piéce que j'ai vue hier. Je défie qu'il y ait rien de plus ſombre ni de plus noir. En vérité, Meſſieurs les Auteurs devraient bien ſonger qu'ils travaillent pour être entendus par des femmes. Toujours des lampes ſiniſtres, des cloches funebres, des priſons, des cachots, des tombeaux & des poignards. Mademoiſelle Simonet a-t'elle envoyé mon chapeau ?

Mlle. ELISE.

Je ne ſais à quoi je penſe. C'eſt la premiere choſe dont je voulais parler à Madame. Mademoiſelle Simonet eſt ici.

Mde. DE SENANGES.

Que ne me le dites-vous donc ? Elle ſera peut-être partie, voyez, courez vite.

Mlle. ELISE.

Je ſuis bien ſûre qu'elle m'aurait fait prévenir.

Mde. DE SENANGES.

Voyez toujours.

SCENE VII.

Mde. DE SENANGES.

IL ſerait affreux que je n'euſſe pas mon chapeau ! Je ne ſais pourquoi cette lettre me revient toujours à l'eſprit. C'eſt elle auſſi qui a contribué à troubler mon ſommeil. (*Elle ſe fouille.*) La voilà. Non, Monſieur Dermancé, non ; vous aurez beau parler, écrire, intéreſſer en votre faveur, vous ne me ferez pas départir d'une réſolution....

SCENE VIII.

Mde. DE SENANGES, Mlle. SIMONET, Mlle. ELISE.
UNE FILLE DE BOUTIQUE
portant une corbeille.

Mde. DE SENANGES.

AH ! Mademoiſelle Simonet, vous êtes la femme la plus aimable que je connaiſſe.

Mlle. SIMONET.

Vous avez bien de la bonté, Madame. Il y a longtems.....

Mde. DE SENANGES.

Je le ſais. C'eſt la faute de Mademoiſelle Eliſe. Je l'en ai grondée.

Mlle. SIMONET.

Voilà tout ce que j'ai de plus frais.

Mde. DE SENANGES *prenant un chapeau.*

Ah ! fort joli. La plume un peu droite peut-être ; je l'aimerais mieux.....plus penchée : cela lui donnerait plus de grace. Qu'en penſez-vous, Mademoiſelle Eliſe!

Mlle. ELISE.

Madame a raiſon.

Mde. DE SENANGES.

Oh ! oui ; (*Elle tourne elle-même la plume.*)

Mlle. SIMONET.

Je n'étais pas la maîtreſſe de la placer autrement, on me l'a demandée ainſi.

Mde. DE SENANGES.

Comment ! ce chapeau-là n'eſt plus à vous?

Mlle SIMONET.

C'eſt Madame d'Elmonde qui me l'a commandé, & qui en a choiſi elle-même la forme.

Mde. DE SENANGES.

Pour le coup, Madame d'Elmonde eſt folle.

A ſon âge ſe coëffer ainſi ! Elle ne ſait donc pas que ſa toilette eſt toujours un objet de plaiſanterie pour ceux qui la voyent. Avec ſes petits yeux & ſon nez qui ne finit plus, elle ſe découvre la figure & ſe coëffe à une lieue du front!

Mlle. SIMONET (*après s'être cachée pour rire.*)

Tout ce que Madame voit ici doit être livré ce ſoir ; mais cela n'empêche pas que Madame ne prenne ce qui lui plaira : j'aurai encore le tems....

Mde. DE SENANGES.

Je gage que celui-ci eſt pour Madame Saint Gerans. N'ai-je pas deviné ?

Mlle. SIMONET.

Oui, Madame.

Mde. DE SENANGES.

Oh ! j'en étais ſûre. La grande forme, le nœud ſur le côté, & le fichu derriere. Elle a raiſon, elle n'a pas de cheveux. Il eſt horrible, il lui ira fort bien. (*Elle y donne encore une tournure différente.*) (*Reprenant le premier chapeau.*) Je m'en tiendrai à celui-ci, Mademoiſelle Simonet. Je veux aller ce ſoir au ſpectacle, & je me place juſtement à côté de Madame d'Elmonde : cela lui fera ſûrement grand plaiſir.

Mlle. SIMONET.

Madame n'a pas beſoin d'autre choſe ?

Mde. DE SENANGES.

Non ; ah ! ma guirlande de lilas, mon chale garni de dentelle, comme nous en ſommes convenus. Je vous recommande auſſi ma robe de gaze. Songez que vous me l'avez promiſe pour demain.

Mlle. SIMONET.

Vous l'aurez, Madame, vous aurez le tout demain à pareille heure.

Mde. DE SENANGES.

Bien. Sans adieu, Mademoiſelle Simonet.

Mlle. SIMONET.

Madame, j'ai l'honneur d'être votre très-humble ſervante.

Mde. DE SENANGES.

Bon jour. Mademoiſelle Eliſe, portez ce chapeau ſur ma toilette, & ne me laiſſez pas oublier que je dois le mettre ce ſoir. Mademoiſelle Eliſe ! qu'on ſache ſi les journaux ſont arrivés & qu'on me les apporte.

Mlle. ELISE *du fond du théatre.*

Oui, Madame.

SCENE IX.

Mde. DE SENANGES.

RELISONS-la donc cette lettre. Relisons-la ! Je la sais par cœur. Il faut convenir aussi qu'on n'écrit pas mieux que cela.... Il y regne un intérêt, une mélancolie douce.... Je l'ai traité trop sévérement aussi. Oui ; j'aurais dû le ménager davantage, épargner sa sensibilité. Si je répons pourtant, c'est une sorte d'engagement que je vais prendre. Que lui dire, d'ailleurs ? lui donner de l'espoir, ce seroit le tromper. Le tromper !... mais lui montrer de l'indifférence, ah ! ce serait le tromper encore. Voyons, essayons d'écrire.

SCENE X.

Mde. DE SENANGES,
FRANÇOIS *les journaux à la main.*

FRANÇOIS, *sans appercevoir Mde. de Senanges.*

MADEMOISELLE Elise a été toute saisie quand elle m'a vu sitôt de retour. Je n'en ai pas été fâché, parce qu'elle imaginait qu'elle aurait en

core le plaiſir de me faire ſon train. Non ; c'eſt que vous êtes un imbécille, un négligent, un pareſſeux, c'eſt bientôt dit cela ; il faudrait pouvoir le prouver. Oh ! elle eſt fiere, Mademoiſelle Eliſe, elle eſt fiere ; parce que Monſieur Dubois la ſoutient. Je finirai par parler à Madame, moi. Je n'ai pas peur.

Mde. DE SENANGES *écrivant.*

Qu'eſt-ce ?

FRANÇOIS.

(*à part.*) Je ne me croyais pas ſi près d'elle. (*haut.*) C'eſt moi, Madame.

Mde. DE SENANGES *écrivant toujours.*

Pourquoi dis-tu que tu n'as pas peur ?

FRANÇOIS *intimidé.*

Non, Madame.

Mde. DE SENANGES *de même.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

FRANÇOIS *de même.*

Rien, Madame.

Mde. DE SENANGES *de même.*

Tu ne ſais donc ce que tu dis ?

FRANÇOIS *de même.*

Cela ſe peut bien, Madame. J'apportais la gazette à Madame.

Mde. DE SENANGES *de même.*

Eh bien ! qu'ont de commun ta peur & la gazette ?

FRANÇOIS *troublé.*

Non, Madame.

Mde. DE SENANGES *prenant les papiers & fixant François.*

Comment ! non ?

FRANÇOIS *plus troublé encore.*

Assurément, Madame. Madame sait trop le respect.... de la considération.... par la déférence que....

Mde. DE SENANGES *souriant.*

Allons, sors, imbécille.

FRANÇOIS.

(*à part.*) Imbécille ! Mais tout le monde me le dit.... il faut qu'il y ait quelque chose comme cela.

SCÈNE XI.

Mde. DE SENANGES.

(*Elle lit ce qu'elle a écrit.*)

» VOUS me jugez bien mal si vous croyez » que je ne sois pas sensible aux maux que vous

» prétendez ſouffrir. En me connaiſſant mieux... Eſt-ce que j'ai perdu la tête ? Je me garderai bien d'envoyer de pareilles folies. J'aurais l'air d'approuver.... Ce ſerait l'enhardir.... Mon billet eſt déteſtable. Je ſuis trop heureuſe de pouvoir en faire juſtice. (*Elle le déchire.*)

SCENE XII.

Mde. DE SENANGES, DUBOIS.

DUBOIS *annonçant.*

MONSIEUR de Melcour.

Mde. DE SENANGES.

(*à part.*) C'eſt du plus loin que je me ſouvienne. (*à Dubois.*) Faites entrer.

(*Dubois ſort.*)

SCENE XIII.

Mde. DE SENANGES, M. DE MELCOUR.

Mde. DE SENANGES.

(*Elle s'aſſied & tire de ſon ſac à ouvrage un morceau de tapiſſerie pour travailler.*)

AH! bon jour, Monſieur.

M. DE MELCOUR.

Madame....

Mde. DE SENANGES.

C'eſt un miracle que de vous voir. Qu'êtes-vous donc devenu depuis ſi longtems ?

M. DE MELCOUR.

Excuſez-moi, de grace. J'ai eu ſi peu de momens à moi....

Mde. DE SENANGES.

Mauvaiſes raiſons dont je ne me paye point du tout. Dites plutôt qu'on aime à ſe faire deſirer. Aſſeyez-vous donc.

M. DE MELCOUR.

Vous permettez ?

Mde. DE SENANGES.

Je vous en prie.

M. DE MELCOUR.

Pouvez vous penſer que ce ſoit volontairement qu'on renonce au bonheur de vous faire ſa cour ? (*Examinant le morceau de broderie.*) C'eſt charmant ce que vous faites-là.

Mde. DE SENANGES.

Il faut avoir bien envie de me faire un compliment. J'ai cru, je l'avoue, que c'était Madame de Mirbois qui me privait du plaiſir de vous recevoir.

M. DE MELCOUR.

Il y a plus de quinze jours qu'on ne m'a vu chez elle.

Mde. DE SENANGES.

Comment ! c'eſt déjà fini ?

M. DE MELCOUR.

Plaît-il !

Mde. DE SENANGES.

Vous jouez la ſurpriſe à merveille. Eh quoi ! vous ne vous rappellez pas avec quelle complaiſance vous m'en parliez, le plaiſir que vous preniez à m'en faire l'éloge ? Pour que la converſation eût quelque choſe d'attrayant pour vous, il fallait abſolument qu'il fût queſtion d'elle.

M. DE MELCOUR.

Il ſerait aſſez plaiſant que pour ce qui me regarde, j'euſſe trouvé le ſecret de vous mettre dans une confidence où je n'étais pas moi-même.

Mde. DE SENANGES.

Je n'aime pas que vous vous en défendiez. Rien ne me paraiſſait plus ſimple que vos ſoins pour elle. A tout conſidérer, elle les juſtifiait à beaucoup d'égards.

M. DE MELCOUR.

Vous n'en croyez rien.

Mde. DE SENANGES.

Pourquoi donc, je vous prie ?

M. DE MELCOUR.

Soyons vrais. Vous vous rendez trop juſtice pour la rendre ſi généreuſement aux autres.

Mde. DE SENANGES.

Savez-vous bien que c'eſt fort dur ce que vous me dites-là ?

M. DE MELCOUR.

Jugez le mot, je vous l'abandonne : mais je défendrai l'intention.

Mde. DE SENANGES.

Au ſurplus, je veux bien croire que vous n'avez point ſongé à elle.

M. DE MELCOUR.

Non ; c'eſt que voilà juſtement ce que c'eſt que la ſociété. On ne peut voir une femme quelques jours de ſuite, ſans qu'auſſitôt on ne forme des conjectures. Puis le ſoupçon s'éveille, la médiſance eſt aux aguets, & la calomnie ſous les armes. Les méchans inventent la nouvelle, les ſots la repétent, & les oiſifs

s'en emparent. Eh! tenez; n'avait-on pas eu de même quelques idées sur moi dans le tems où j'étais assez heureux pour venir chez vous aussi souvent que je le desirais.

Mde. DE SENANGES.

Eh! mais, écoutez donc, vous ne m'ôteriez pas de la tête à moi-même, que vous avez été un instant....

M. DE MELCOUR.

Amoureux de vous peut-être.

Mde. DE SENANGES.

Vous m'épargnez l'embarras d'en convenir.

M. DE MELCOUR.

Vous blâmerez encore ma franchise, mais avouez que c'est-là de la coquetterie toute pure.

Mde. DE SENANGES.

Eh! qui vous a dit que je ne sois pas coquette?

M. DE MELCOUR.

J'admire la bonne foi avec laquelle vous vous en accusez.

Mde. DE SENANGES.

Connaissez-vous beaucoup de femmes à qui vous ne puissiez reprocher un peu de ce défaut, si toutefois c'en est un? Car, après tout, la

coquetterie n'étant autre choſe que le deſir & le beſoin de plaire, ſans elle à quoi en ſerions-nous réduites ? à quoi, Meſſieurs, en ſeriez-vous réduits vous-mêmes? Ce ſont les frais que nous faiſons pour vous qui appellent votre attention & ſollicitent vos hommages. Vous êtes flattés qu'on s'occupe de vous, & nous ſerions très-fâchées qu'on nous négligeât : nous ſommes plus piquantes & vous êtes plus aimables : nous avons plus de charmes, & vous avez plus de qualités. Nous vous déſeſpérons quelquefois, où eſt le grand mal à cela ? Vous n'en devenez que plus habiles à nous ſéduire. Sachez-nous gré de la peine que nous prenons pour vous ſoumettre, & ſi c'eſt la coquetterie qui prépare vos fers, en vérité, je ne vous trouve pas aſſez malheureux d'en porter pour être tentée de croire que vous ſoyez à plaindre.

M. DE MELCOUR.

Eh bien ! avec cette petite morale-là, on peut aller loin, ce me ſemble.

Mde. DE SÉNANGES.

Oui ; ſi l'on ne ſavait pas préciſément où l'on doit s'arrêter.

M. DE MELCOUR.

La conſéquence ſerait facile à tirer ; mais

dites-moi, je vous prie, comment, avec une ſi parfaite connaiſſance de vos droits & de vos moyens, vous n'avez eu dans Monſieur de Senanges qu'un mari ſi peu fait pour vous?

Mde. DE SENANGES.

Je ſuis bien plus étonnée de vous entendre me faire une pareille queſtion. Monſieur de Senanges avait des vertus; il en avait sans doute; & elles ſuffiraient pour honorer ſa mémoire: mais il les portait dans la ſociété, & ſemblait ne les réſerver que pour elle. Chez lui, ce n'était plus le même homme. Comme il avait la manie de dominer, ſa femme était ſa première eſclave, & il était bien ſûr que pour lui inſpirer de l'amour, ou pour l'attacher à ſes devoirs, il ſuffiſait de lui rappeller ſans ceſſe qu'il était ſon mari.

M. DE MELCOUR.

Vous m'expliquez par-là l'éloignement ſi prononcé que vous montriez pour le mariage, depuis que vous aviez perdu Monſieur de Senanges.

Mde. DE SENANGES.

Eloignement que je garderai ſûrement toujours.

M. DE MELCOUR.

Eh bien ! voilà ce que perſonne ne veut plus croire à préſent.

Mde. DE SENANGES.

Se permettrait-on de me ſuppoſer des intentions ?

M. DE MELCOUR.

Vous ſeriez la ſeule qui fût à l'abri des interprétations malignes ; mais, je dois vous le dire, on s'obſtine à croire que Dermancé a des vues ſur vous.

Mde. DE SENANGES.

Je ne ſais pas ſur ce point juſqu'où il a pu porter ſes confidences.

M. DE MELCOUR.

Non ; c'eſt juſtement ſa réſerve qui le fait ſoupçonner. Mais on va plus loin ; on veut encore qu'il ne vous ſoit pas indifférent.

Mde. DE SENANGES.

Briſons-là, je vous prie.

M. DE MELCOUR.

Oh ! très-volontiers : auſſi bien il m'en coûterait d'être l'écho d'un bruit qui, je le vois bien, n'a aucun fondement. J'avais bien

raiſon de vous dire tout-à-l'heure que la ſociété....

Mde. DE SENANGES.

Eſt déteſtable; & que, pour vivre heureux & tranquille, il faudrait renoncer à la voir.

M. DE MELCOUR.

Eh! pourquoi cette humeur contr'elle? vous pourriez vous en éloigner ſans la regretter; mais vous ne pourriez lui manquer ſans qu'elle s'en apperçût. (*Il ſe lève.*)

Mde. DE SENANGES.

Eh bien! vous me quittez?

M. DE MELCOUR.

Je crains de vous avoir déplu.

Mde. DE SENANGES.

Êtes-vous fou? Rasseyez-vous, je l'exige.

M. DE MELCOUR.

Vous me faisiez oublier que je suis attendu.

Mde. DE SENANGES *le reconduiſant.*

On prend le thé ce matin chez moi; puis-je compter ſur le plaiſir de vous avoir?

M. DE MELCOUR.

N'en doutez pas.

Mde. DE SENANGES.

Songez que vous me promettez.

M. DE MELCOUR.

Vous ne me rendez pas juſtice.

Mde. DE SENANGES.

Sans adieu donc?

M. DE MELCOUR.

Oui; ſans adieu.

Mde. DE SENANGES *ſouriant.*

Vous ne m'en voulez pas de ma vivacité?

M. DE MELCOUR.

On n'eſt pas plus aimable que vous. Je reviendrai, ſoyez-en ſûre. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. DE SENANGES, DUBOIS.

DUBOIS.

M. DURANTINI demande ſi Madame veut le recevoir?

Mde. DE SENANGES.

Il me ſemble qu'il prend bien mal ſon moment. A la bonne heure. (*Dubois ſort.*)

SCENE XV.

Mde. DE SENANGES, M. DURANTINI.

Mde. DE SENANGES.

AH ! Monſieur Durantini, il y a un ſiècle que je ne vous ai vu. Vous êtes cauſe que je n'ai plus de voix, que j'abandonne mon piano, que je ne regarde ſeulement pas ma harpe, & que tout le monde m'en fait la guerre. En vérité, cela eſt affreux.

M. DURANTINI.

Pardon, Madame. Ma, vous ſavais cé qué c'eſt qu'oun auteur quand il eſt à la veille dé douner ſa pièce; les pas, les courſes qu'il eſt oubliſé dé faire; combien d'intérêts il doit concilier, qué d'amours-propres il faut qu'il ménaſe! Z'avais ou dézà doux repétitions dé moun oupera, il m'a fallou refaire oun atte preſque entier; mettre oun quinque ou ze n'avais mis qu'oun trio; ſanzer toute le finale de moun premier atte; refondre oune partie des chœurs. La haute-contre né trouvait pas lé rôle à ſa voix; la baſſe-taille prétendait qué les accompagnemens couvriraient la ſienne,

ſacun il voulait avoir oun air ſeul ; lé maître des ballets né trouvait pas les airs dé danſe aſſez longs ; juſqu'aux damoiſelles des chœurs qui ſantent faux et crient à toue-tête, qui mé ſoutenaient que, même en s'égoſillant, on ne les entendrait pas. Qué vous dirai-ze ? pour contenter tant dé monde, il m'a fallou recommencer oun ouvrage qu'il étoit abſoloument fini, & qué ze pouvais regarder comme aſevé.

Mde. DE SENANGES.

Comment ! cette finale qui nous avait fait tant de plaiſir chez la petite Madame de Trezanne ! Mais c'eſt un meurtre, Monſieur Durantini, c'eſt un meurtre.

M. DURANTINI.

Qué voule-vous, Madame ? Les atteurs ils m'avaient rendou leurs rôles ; les attrices elles ne voulaient plous apprendre lé leur.....

Mde. DE SENANGES.

On ne conçoit rien à cela. Mais ce joli air du moins celui que j'aimais tant, je me flatte qu'on vous l'aura laiſſé.

M. DURANTINI.

Non, Madame : ils né l'ont pas ſenti.

Mde. DE SENANGES.

Ces gens-là n'ont pas le moindre goût. Comment ! un air raviſſant ! cet air que vous chantiez ſi bien, dont les paroles étaient ſi agréables ?

M. DURANTINI.

Oui, Madame. (*Il chante.*)

Lieux ſarmans qui m'avais vou naître....

Mde. DE SENANGES.

Préciſément.

M. DURANTINI.

L'orchestre piccicato, floute oblizée. Il m'a fallou ſacrifier tout cela, Madame. Ma zé n'en ourai pas le démenti. Ze lé ferai graver.

Mde. DE SENANGES.

Et vous aurez raiſon. J'en retiens pour ma part vingt exemplaires. Je ſuis ſûre qu'il aura une fortune inouie. (*Elle chante.*)

Lieux charmans.....

C'eſt que le motif en eſt délicieux. Je vous plains, Monsieur Durantini, je vous plains.

M. DURANTINI.

Comment faire ! Pour nous autres mousiciens, Madame, il n'eſt qué lé théâtre. Per che

per quoi dou moment où lé poëte il a remis ſon poëme, lé compoſiteur il eſt à ſon piano. Il étoudie les intentions ; il combine les mouvemens ; il prévoit les effets. Tour-à-tour amoureux & froid, calme & emporté, zaloux & fourieux, peintre & poëte à-la-fois, ſon imazination elle s'éſauffe, ſon zénie il s'élettriſe, ſes doigts ils ont peine à ſuivre ſa penſée. Saque ſon il eſt oun mot, ſaque note elle eſt oune imaze. L'homme dans ſes paſſions, la natoure dans ſes élémens, tout il devient ſa conquête ; il a tout vou, tout ſenti, tout eſprimé. A peine parmi les grands maîtres de l'art, en compterez-vous doux ou trois dont le nom il ſé ſoit illouſtré autrement qué par des ouvrazes dramatiques. Pergolèze, Piccini, Sacchini, Paëſiello, Cimaroſa, Sarti, tous ces compoſiteurs célèbres ils n'ont foundé leur gloire qu'en ſé montrant ſour la ſcène ; & à l'égard des autres, les eſſeptions elles ſont ſi rares, qué cé n'eſt preſque pas la peine d'en parler. Ma né ſanterez-vous rien auzourd'hui ?

Mde. DE SENANGES.

Je ſuis ſi peu en voix, ſi peu en train !

M. DURANTINI.

Il n'y paraiſſait pas il n'y a qu'oun inſtant.

Mde. DE SENANGES.

Et puis tout ce que j'ai là eſt ſi vieux. Je l'ai chanté cent fois, c'eſt toujours la même choſe. Oh! je vous le répète; c'eſt mal à vous de m'abandonner ainſi.

M. DURANTINI.

Pour faire ma paix avec vous, nous allons, ſi vous voulez, eſſayer oune romance qué jé viens d'écrire cé matin. C'eſt oune première penſée zettée au hazard, & zé ſerai bien-aiſe d'en ſavoir votre ſentiment.

Mde. DE SENANGES.

A condition que ſi je trouve la romance jolie, comme je n'en doute pas, vous ne la donnerez point à d'autres qu'à moi.

M. DURANTINI.

Très-volontiers.

Mde. DE SENANGES, *touchant une note du piano ou pouſſant un ſon.*

Cela me paraît bien haut.

M. DURANTINI.

Point lé *ſol* au plous. Allons andante.

Mde. DE SENANGES.

(*Elle chante, accompagnée par M. Durantini.*)

Doux ſommeil de l'indifférence,
Ne puis-je, hélas ! vous recouvrer !
S'il n'eſt pas permis d'eſpérer,
Que ſert d'aimer avec conſtance !
Dès long-tems pour le même objet,
Tour-à-tour je brûle & ſoupire;
N'ai-je donc trahi mon ſecret
Que pour accroître mon martyre !

M. DURANTINI.

Bravo, Madame.

Mde. DE SENANGES.

De qui ſont les paroles ?

M. DURANTINI.

Dé Monſiou Dermancé.

Mde. DE SENANGES, *avec beaucoup de ſurpriſe & d'intérêt.*

De Monſieur Dermancé. Ah!

M. DURANTINI.

Ze vous lé dis en confidence, car il né veut pas être connou. Pas plous tard qu'hier il mé les a données.

Mde. DE SENANGES.

M. Dermancé ?

M. DURANTINI.

Lui-même. Vous n'aimais pas ?

Mde. DE SENANGES.

Au contraire, je trouve que... les paroles & la muſique.... Voyons le ſecond couplet.

(*Elle chante.*)

Que mon ſort du moins t'intéreſſe ;
Amour, toi qui lis dans mon cœur ;
Tu peux juger de mon malheur,
Puiſque tu connais ma tendreſſe.
Oui ; ſoumets Zélis à ta loi,
Attendris ſon ame rebelle,
Qu'elle ne vive que pour moi,
Quand je ne vis plus que pour elle.

M. DURANTINI.

Braviſſimo, Madame ; en vérité, il eſt impoſſible de réunir plus de talens.

Mde. DE SENANGES.

Je garde votre romance ; je ne la chanterai que lorſque vous aurez obtenu la permiſſion de la publier.

M. DURANTINI.

C'eſt oune dé celles qué zé compte placer dans moun récueil qué zé férai paraître auſſitôt qué moun oupera il aura eté zoué.

Mde. DE SENANGES.

Ah ! ne m'oubliez pas pour la premiere repréſentation : j'irai vous applaudir.

M. DURANTINI.

Ze ſerai trop heureux ſi ze n'ai que des ſpectateurs auſſi indoulzens & auſſi en état dé bien zouzer qué vous.

Mde. DE SENANGES.

Au revoir, Monſieur Durantini. Ne ſoyez donc pas ſi longtems ſans venir, je vous en prie.

M. DURANTINI.

Zentens trop bien mes intérêts. (*Revenant ſur ſes pas après s'être eloigné.*) Lé zour qu'on devra mé zouer, né manquez pas, ze vous prie, l'ouverture. Il y a oun paſſage..... Les timballes, les cors, les hautbois.... C'eſt le moment de l'oraze, le tounerre.... Ze ne vous en dis pas davantaze. Zai l'honneur dé vous tirer ma révérence.

SCÈNE XVI.

Mde. DE SENANGES.

(*après un inſtant de rêverie.*)

JE ſuis toute occupée de cette romance. Eſt-ce pour moi qu'elle a été faite ? Oui ; c'eſt la ſuite de notre dernier entretien. Ce n'eſt point mon amour propre qui me le dit, c'eſt mon cœur qui m'en aſſure. Il ſe plaint qu'il me con-

naît mal ! il me croit insensible, qu'il sait peu me deviner ! Ah ! s'il découvrait tout ce que j'ai senti, tout ce que la raison opposée à l'amour.... Voilà trois mois pourtant que j'éprouve ce combat intérieur, que je me dis tour-à-tour que je serai malheureuse si je reprens de nouveaux liens, & que je ne puis être heureuse qu'avec lui. Un état si cruel ne peut durer plus longtems ; non, il faut qu'il finisse : il faut lui renvoyer sa lettre, il faut renoncer à le voir.... (*Appercevant M. Dermancé.*) Ah !....

SCENE XVII.

Mde. DE SENANGES, M. DERMANCÉ.

M. DERMANCÉ.

Je n'approche de vous qu'en tremblant ; pardonnez mon indiscrétion.

Mde. DE SENANGES *un peu émue.*

Je pensais à vous au moment même où vous êtes entré.

M. DERMANCÉ.

Vous me trouviez des torts. Plaignez-moi de n'avoir pas eu le courage d'attendre mon arrêt.

Mde. DE SENANGES.

Vos aſſiduités ont été remarquées; on les interprête, on les commente. Il eſt vrai que vous m'avez fait connaître vos ſentimens, mais vous ſavez ſi je les approuve!

M. DERMANCÉ.

Je ſais combien je dois vous paraître coupable. Mais vous, Madame, vous ne ſavez pas juſqu'à quel point j'ai lutté contre un attrait tout puiſſant ſur moi; quel effort il m'en a couté pour oſer vous inſtruire de ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même. Beaucoup trop ſenſible pour imaginer que jamais on pût m'offrir un cœur digne du mien, je ne voyais dans toutes les femmes que des objets faits pour enchanter notre eſprit, & non pour captiver nos cœurs. Mon erreur a peu duré. Séduit par vos charmes, j'ai bientôt reconnu en vous des qualités. ... Mais où m'égaré-je? Qu'ai-je beſoin de vous répéter ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre plus cruelle. N'importe; je vous ai ouvert mon cœur, vous pouvez le déchirer, vous pouvez en refuſer l'hommage, mais jamais lui ravir le bonheur de n'exiſter, de ne ſentir que par vous.

Mde. DE SENANGES.

(*à part.*) Dans quel trouble il me jette! (*haut.*)

C'eſt le ſang-froid de la raiſon, Monſieur, que j'oppoſerai au délire d'un ſentiment aveugle. Plus vous m'aimez, plus je dois vous garantir du fatal abandon de vous-même. Croyez moi, votre imagination s'eſt amuſée à créer un fantôme, votre ame s'eſt plue à l'embellir, & vous croyez l'avoir trouvé.

M. DERMANCÉ.

Pourquoi donc m'ôter le mérite d'avoir ſû vous apprécier?

Mde. DE SENANGES.

Parce que je ne veux pas vous laiſſer de moi une opinion qui compromet votre repos. Je me connais, Monſieur; me direz-vous que je n'ai pas des défauts?...

M. DERMANCÉ.

Ah! ne vous outragez pas vous-même, ou permettez-moi de vous défendre.

Mde. DE SENANGES.

Mais comment eſpérez-vous triompher de cette répugnance extrême que je ſens pour toute eſpece de lien? Vous prétendez à ma main, c'eſt me demander le ſacrifice de mes goûts, de mes habitudes, de mes préjugés ſurtout. Oui; je ſuis convaincue qu'il eſt impoſſible que deux

êtres dont l'exiſtence eſt abſolument liée l'une à l'autre, puiſſent être complettement heureux. Je vois, j'examine, j'obſerve autour de moi. Où ſont les époux qui ſoient réellement contens de leur ſort, qu'une ſimpathie conſtante qu'un même attrait enchaîne & rapproche toujours? Une premiere illuſion eſt ſitôt détruite! Le deſir qu'on avait de ſe plaire eſt ſi vîte éteint! La froideur ſuccède à l'empreſſement, on commence par ſe contredire, on finit par ſe contrarier. Puis la gêne qu'impoſe une préſence éternelle, la fatigue qu'entraînent les devoirs. Les devoirs! ... A ce dernier mot ſeul, dès qu'il eſt prononcé, dès qu'il eſt ſenti, l'amour a déjà diſparu, les plaiſirs ſe ſont enfuis, & l'hymen n'eſt plus qu'une chaîne dont le poids nous paraît inſupportable.

M. DERMANCÉ.

Oui, ſans doute; il n'en eſt que trop de ces époux mécontens du nœud qui les lie. Mais n'en eſt-il point, je vous le demande, n'en a-t'on point vu qui ayent offert, qui préſentent encore le modele touchant de l'union la plus pure, & de l'attachement le plus tendre? Ah! qu'il me ſerait aiſé de combattre vos préventions! Que l'hymen s'offre à mes yeux ſous des

couleurs bien différentes ! Je ne vois plus deux êtres enchaînés par les devoirs, & divisés par les sentimens ; je vois deux caracteres que les mêmes volontés dirigent, deux ames que les mêmes affections confondent. Une premiere illusion est détruite, une douce réalité l'a remplacée : les transports de l'amour ont cessé, un sentiment plus durable en dédommage. Oui ; l'époux devient un ami sûr & nécessaire, la femme une amie constante & fidèle ; leurs cœurs toujours ouverts l'un pour l'autre, se devinent, s'entendent, se répondent tour-à-tour, à la fois, au même instant. Leurs peines leur sont communes, ils le savent, & cette idée les en a consolés d'avance : leurs plaisirs sont les mêmes, & ils les sentent d'autant plus vivement qu'il n'en existe pour eux qu'autant qu'ils sont partagés. Voilà l'hymen, voilà ses liens, voilà ceux qui vous sont offerts, vous est-il permis de les craindre ?

Mde. DE SENANGES.

Laissez-moi.

M. DERMANCÉ.

Vous vous troublez ?

Mde DE SENANGES.

Laissez-moi. Un instant d'émotion involon-

taire ne triomphera pas de deux ans de réflexion ; non....

M. DERMANCÉ.

N'achevez pas.

Mde. DE SENANGES *ſe remettant.*

Ecoutez-moi. Si j'ai des droits ſur vous, ſi l'impreſſion dont je n'ai pas été maîtreſſe peut m'en donner ſur votre ame, j'en exige la preuve la plus ſûre....

M. DERMANCÉ.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

Mde. DE SENANGES.

Il faut que vous renonciez à me voir. Il faut vous éloigner d'un ſéjour....

M. DERMANCÉ.

Que dites-vous ? Demandez donc ma vie, cruelle ! Moi, m'éloigner de vous ! Vous ne connaiſſez point l'amour, vous ne connaiſſez point ce deſir inquiet, ce beſoin impérieux du cœur, ce feu toujours actif qui le dévore. Je ne vous verrai plus, mais votre préſence, votre image, le ſon de cette voix enchantereſſe ne me pourſuivront-ils point partout ? Et l'inſtant où je vous ai vue pour la premiere fois, & ceux qui l'ont ſuivi, & ce dernier moment même,

tout ſera préſent à mon eſprit. Je me retracerai juſqu'à cet ordre barbare que je reçois. J'aurai beau m'armer contre vous de votre inſenſibilité, vous n'en réglerez pas moins les mouvemens de mon ame, je n'en ſerai pas moins en proie à tout le délire de l'amour, à tous les tourmens du déſeſpoir !

Mde. DE SENANGES *très-émue.*

Dermancé ! c'eſt trop longtems diſſimuler ! Connaiſſez donc auſſi toute ma faibleſſe. Si je vous eſtimais moins, vous n'auriez jamais ſû le ſecret que vous m'arrachez. Eh bien, ce que je vous preſcris, c'eſt moins pour vous que pour moi-même. Je ſens que je ne puis reſter dans la ſituation pénible où je ſuis ; votre préſence eſt devenue dangereuſe pour moi....

M. DERMANCÉ *vivement.*

Vous m'aimeriez ?

Mde. DE SENANGES *avec tendreſſe.*

Hélas ! oui ; je vous aime.

M. DERMANCÉ *tombant à ſes genoux.*

Belle Senanges !

Mde. DE SENANGES.

Que faites-vous ? levez-vous, de grace, on vient.

SCENE XVIII.

Les précédens, Mde. DE VOLMAR, Mde. DE MILFORT, M. DE SELMOUR.

M. DE SELMOUR.

MA belle couſine! c'eſt moi qui me ſuis chargé d'annoncer ces Dames, c'eſt moi qui leur ai donné la main pour les amener chez vous. J'oſe croire que vous m'en ſaurez quelque gré.

Mde. DE SENANGES.

Aſſurément, mon couſin.

Mde. DE VOLMAR.

Bon jour, ma chere amie. Votre maiſon eſt charmante. La plus délicieuſe entrée, une diſtribution parfaite, il eſt impoſſible d'être mieux logé que cela. C'eſt vraiment un plaiſir que de venir vous chercher dans une habitation auſſi agréable.

Mde. DE SENANGES.

A préſent que vous y êtes, je vous permets d'en dire tant de bien. (*A Madame de Milfort.*) Bon jour, mon cœur.

Mde. DE MILFORT.

Vous voyez que vous aviez tort de douter de mon exactitude.

Mde. DE SENANGES.

J'y étais ſi fort intéreſſée !

M. DE SELMOUR.

Ce n'eſt pas ma faute ſi ces dames ne ſont pas depuis long-tems ici. Figurez-vous tout mon malheur, ma belle couſine. A neuf heures préciſes j'étais à leur porte. Je me doutais bien qu'il ne ferait pas jour encore chez elles ; mais guidé par l'eſpoir, on attend ſans peine, & je me flattais qu'il me ſerait permis d'aſſiſter à la toilette. Non ; cela m'a été impitoyablement refuſé. Il m'a fallu errer comme une ombre malheureuſe dans des ſallons où je n'avais pour toute ſociété que des portraits de famille ; tous hommes encore !

Mde. DE SENANGES.

Oh ! c'eſt bien cruel ! le pauvre enfant ! voilà de quoi lui donner du chagrin pour huit jours.

M. DE SELMOUR.

Je vous en réponds.

Mde. DE VOLMAR.

Ce qui nous conſole d'avoir affligé le petit couſin, c'eſt que nous ne ſommes pas arrivées les dernières. Mais ſi je ne me trompe, c'eſt Monſieur Dermancé. Je vous trouve à propos, Monſieur, pour vous faire une querelle.

M. DARMANCÉ.

A moi, Madame?

Mde. DE VOLMAR *à Mde. de Senanges.*

Vous ne ſavez pas à quel point il eſt coupable.

Mde. DE SENANGES.

Comment?

Mde. DE VOLMAR.

Hier, bruſquement, au moment où une partie s'arrange, où je compte ſur lui, il nous quitte, il part ſans mot dire. Je ne vous le cache pas, Monſieur, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire déteſter.

Mde. DE SENANGES.

Il était peut-être ſouffrant.

M. DERMANCÉ.

Oui, oui; j'avais l'eſprit très-préoccupé; je devais écrire.

Mde. DE VOLMAR.

C'était donc bien preſſé, bien intéreſſant?

M. DERMANCÉ.

Plus que je ne puis vous dire.

Mde. DE VOLMAR.

Quelques penſées bien triſtes, bien ſérieuſes; car depuis quelque tems vous n'êtes plus reconnaiſſable. Prenez-y garde; vous finirez par reſſembler à tous les auteurs, fort peu aimables en général, beaucoup moins à la ſociété qu'à eux-mêmes. Quant à moi, je ne conçois pas comment dans une journée, quelque longue qu'elle ſoit, on peut réfléchir ou s'occuper un ſeul inſtant.

Mde. DE SENANGES.

Voilà qui ſera fort du goût de mon petit couſin.

M. DE SELMOUR.

Ah! ſi vous ſaviez, ma belle couſine, tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai lu! il eſt bon vraiment que je me repoſe.

Mde. DE VOLMAR.

Sans doute. Qu'a-t-il à faire de mieux, ma chere amie, que de ſe livrer à tous les plai-

ſirs de ſon âge ? Pourvu qu'un jeune homme ſache ſe préſenter, figurer dans un bal, ſuivre une mode nouvelle, raconter l'anecdote qu'il vient d'entendre, critiquer la pièce qu'il a vue, rendre hommage à toutes les femmes, n'en préférer aucune pour ménager l'amour-propre de toutes, il me ſemble qu'on aurait tort d'en exiger de lui davantage : voilà l'homme parfait, l'homme par excellence.

M. DERMANCÉ.

Madame de Volmar ne ſe pique point d'aimer les gens ſenſés.

Mde. DE VOLMAR.

Enchantée, Monſieur, que vous ayez ſenti l'épigramme. (*A Mde. de Senanges vivement.*) Ma chere amie, que je vous diſe donc toute ma peur en venant chez vous. Ne me ſuis-je pas imaginée que j'allais y trouver Madame de Norblin ?

Mde. DE MILFORT.

Je ne ſais pas pourquoi vous lui en voulez tant.

Mde. DE VOLMAR.

Savante & prude ! connaiſſez-vous rien de pis ? Cette femme eſt une véritable encyclopédie ambulante ; & pourvu qu'elle cite un

auteur & qu'elle gronde ſa fille, elle eſt d'un raviſſement !.... Mais ſi je ſuis piquée contr'elle, j'ai bien raiſon de l'être. Dernièrement, dans un cercle de vingt perſonnes, pour faire l'etalage de ſon ſavoir, ne s'aviſe-t-elle pas de me demander ſi j'ai lu Tacite ? Comme ſi une femme pouvait le douter ſeulement de ce que c'eſt que Tacite, s'il a exiſté, ce qu'il a écrit, ce qu'il eſt devenu !

Mde. DE SENANGES.

Je ne vous répondrais pourtant pas que vous ne la verrez point ce matin. Nous nous ſommes rencontrées hier en viſite; elle m'a demandé quand je ſerais chez moi; j'ai cru devoir lui propoſer de paſſer la matinée avec vous. Mais à l'heure qu'il eſt..... Eh ! j'oubliais ! c'eſt jour de Lycée ; elle ne viendra ſûrement pas.

Mde. DE MILFORT.

Vous verrez qu'elle arrivera exprès pour contrarier Madame de Volmar. Cela ſera très-gai.

Mde DE VOLMAR.

Dans ce cas, mon parti eſt tout pris. Il faudra que le petit couſin s'empare d'elle ; ils ſoutiendront thèſe enſemble.

M. DE SELMOUR.

Le Ciel m'en préſerve ! (*A Madame de*

Volmar.) Si elle vous a priſe en défaut ſur Tacite, il y a deux jours qu'elle m'a interrogé ſur Ariſtote, & elle n'a pas manqué de dire que j'étais très-ignorant. Je ne l'ai pas entendu; mais le geſte, l'air, cela ſe devine ſi aiſément!

Mde. DE SENANGES *finement.*

Madame de Norblin ſe ſera mépriſe. Il eſt une ſcience néceſſaire à tous les gens inſtruits, celle de ne point trop montrer ce qu'ils ſavent; voilà ſûrement pourquoi mon petit couſin aura été modeſte & réſervé dans ſes réponſes. J'entends une voiture.

Mde. DE MILFORT *à Mde. de Volmar.*

C'eſt Madame de Norblin, ma chère amie, qui vient vous donner votre revanche.

Mde. DE SENANGES.

A parler franchement, je ne me ſoucierais pas plus que vous que ce fût elle; & ſans les égards reçus.....

SCENE XIX.

Les précédens, Mde. DE NORBLIN, Mlle. DE NORBLIN.

Mde. DE SENANGES, *avec une affection feinte.*

BON jour, Madame, nous craignions bien de ne pas avoir le plaiſir de vous poſſéder.

Mde. DE NORBLIN.

Me ſerais-je fait attendre? Ce ſerait bien contre mon gré. J'ai eu un monde affreux chez moi pour une lecture....

Mde. DE VOLMAR, *à part.*

Que ne dure-t-elle encore!

Mde. DE NORBLIN *à ſa fille.*

Tenez-vous donc droite.

Mde. DE SENANGES.

Vous étiez excuſée d'avance. (*Elle ſonne.*)

Mde. DE NORBLIN.

Ou je me trompe fort, ou le petit ouvrage que je viens d'entendre fera un grand bruit dans le monde ſavant. (*A ſa fille.*) Mon Dieu! que vous avez l'air gauche. (*A Mde. de*

Volmar.) C'eſt une bonne fortune que Madame de Senanges nous a ménagée à ma fille & à moi....

Mde. DE SENANGES *à un laquais qui entre.*

Du thé.

Mde. DE NORBLIN.

Que de nous faire rencontrer avec vous : j'en avais pour ma part le plus grand deſir.

Mde. DE VOLMAR.

Madame de Senanges ſait à quel point je le deſirais auſſi. Je lui en parlais tout-à-l'heure.

Mde. DE NORBLIN *à Mde. de Milfort.*

Je ne ſuis pas moins flattée, Madame, d'avoir une occaſion qui me rapproche de vous.

Mde. DE MILFORT.

J'euſſe été la première à la ſolliciter, Madame. Le nom de Madame de Norblin....

Mde. DE NORBLIN.

Ah ! traitez-moi avec bonté : je ne mérite pas....

Mde. DE SENANGES, *après que la table a été apportée.*

Meſdames, ſi vous voulez, nous prendrons

du thé. Allons, petit couſin, faites les honneurs.

(*M. de Selmour donne la main à Mde. de Volmar & à Mde. de Milfort ; M. Dermancé la préſente à Mde. de Senanges qui le pouſſe vers Mde. de Norblin.*) (1)

Mde. DE NORBLIN *à M. Dermancé,*

Il faut venir ici pour vous voir, Monſieur. vous me négligez d'une maniere odieuſe.

M. DERMANCÉ *en regardant Mde. de Senanges.*

On fait ſi rarement ce qu'on veut. (*à Mde. de Senanges en ſe plaçant debout derriere elle.*) Vous ne vous plaindrez pas de ma ſoumiſſion ?

Mde. DE NORBLIN,

(*quand tout le monde eſt autour de la table.*)

Je vous parlais, en arrivant, de la contrariété que j'ai éprouvée de ne pouvoir être ici plutôt ; mais....

Mde. DE SENANGES.

Eh bien, petit couſin, vous ne vous aſſeyez pas ?

M. DE SELMOUR.

Je reſterai debout, ſi vous le permettez.

Mde. DE NORBLIN.

Depuis huit jours, c'était une partie arran-

(1) Tous les mouvemens de cette ſcene & des deux ſuivantes doivent être rapides & bien concertés.

gée.... (*à M. de Selmour qui lui verſe du thé.*) Bien peu, je vous prie.

Mde DE VOLMAR *bas à Mde. de Milfort.*

Si nous lui laiſſons prendre le dez, elle ne le quittera pas.

Mde. DE NORBLIN.

Nous devions entendre un jeune homme qui a les plus heureuſes diſpoſitions du monde, qui vient de faire un mémoire qui doit être inceſſament envoyé à l'académie des ſciences. Sujet piquant! L'analyſe raiſonnée des différens ſyſtêmes des philoſophes anciens & modernes ſur la formation du monde.

Mde. DE VOLMAR.

Cela doit être bien amuſant. Vous avez eu la patience d'entendre cela de ſuite, Madame?

Mde. DE NORBLIN.

Ma fille l'a entendu comme moi, Madame.

Mde. DE VOLMAR (*à part.*)

Sa fille ſera une petite perſonne bien intéreſſante pour l'homme qui l'épouſera.

Mde. DE NORBLIN.

Le goût des arts d'agrément peut très-bien s'allier avec le goût des hautes ſciences, & quoique j'aie fait des romans & des poëſies....

Mde. DE SENANGES.

Que tout le monde a voulu lire.

Mde. DE NORBLIN.

Cela ne m'empêche pas de donner beaucoup de tems à l'aſtronomie, à la phyſique, & ſur-tout à la politique.

Mde. DE VOLMAR.

Monſieur de Selmour ! ſi vous vouliez bien venir auprès de nous, vous ceſſez d'être galant, je vous en avertis.

M. DE SELMOUR.

J'en ſerais bien honteux, Madame.

Mde. DE NORBLIN.

Ce jeune homme, il eſt tout-à-fait intéreſſant. Je ſuis perſuadée qu'il profitera de tous les dons qu'il a reçus de la nature.

M. DE SELMOUR.

(*à part.*) Oh ! je ſuis perdu.

Mde. DE SENANGES.

(*à M. Dermancé.*) Vous êtes d'une gaité qui me charme. (*à Mlle. de Norblin.*) Vous ne prenez rien, Mademoiſelle ?

Mlle. DE NORBLIN *d'un air bien compoſé.*

Je vous remercie, Madame.

Mde DE NORBLIN.

Ma fille eſt un peu indiſpoſée.

Mde. DE SENANGES.

En effet, je la trouve changée.

Mde. DE NORBLIN.

L'application. Il y a ſix mois que je l'ai miſe au latin.

Mlle. DE NORBLIN.

Je liſais hier dans Ciceron....

Mde. DE NORBLIN.

(*à ſa fille.*) Taiſez-vous. (*haut.*) Comme je ne veux pas abuſer de ſon amour pour le travail, je vais la mener à la campagne, elle a beſoin de ſe recueillir, j'en ai beſoin moi-même.

Mde. DE VOLMAR.

(*à part.*) L'ennuyeuſe femme!

Mlle. DE NORBLIN *d'un ton précieux.*

La Campagne invite à la méditation, &, comme dit un ancien, la méditation eſt le ſilence de l'eſprit.

Mde. DE NORBLIN *à ſa fille.*

C'eſt un moderne qui a dit cela? (*haut.*) Je pars ſous peu de jours. Je veux finir mon commentaire hiſtorique & critique ſur un de nos

plus célébres écrivains; celui que les hommes ont le plus calomnié, que les femmes aiment le mieux, & que perſonne n'a bien jugé.

Mde. DE VOLMAR.

(*à part.*) Encore !

Mde. DE MILFORT.

(*à part.*) Elle eſt inſupportable.

M. DERMANCÉ.

On eſt trop heureuſe, Madame, d'être née avec un tel penchant pour l'étude.

Mde. DE NORBLIN.

Le beſoin de s'occuper, Monſieur, vous en ſavez quelque choſe.

Mde. DE VOLMAR.

Et l'idée qu'on occupe les autres de ſoi.

Mde. DE NORBLIN *sèchement.*

Il eſt peu de gens qui ſoient dans ce cas-là.

Mde. DE VOLMAR.

La célébrité eſt ſouvent dangereuſe.

Mde. DE NORBLIN.

L'obſcurité ſied quelquefois très-bien.

Mde. DE VOLMAR.

Du moins ne regrette-t'on pas l'uſage qu'on a fait de ſon tems.

Mde. DE NORBLIN.

Du moins a-t'on prouvé qu'on en connaiſſait le prix.

Mde. DE SENANGES.

C'eſt-à-dire que chacun l'employe à ſa maniere, ſuivant ſon caractere, ſuivant ſes goûts. (*à Mde. de Volmar.*) Les momens de Madame ſont pris par des occupations ſérieuſes, les vôtres s'écoulent dans des diſtractions agréables. L'étude la fixe & le plaiſir vous entraîne. Eh! qu'importe la différence dans vos amuſemens, ſi les réſultats ſont les mêmes, ſi vous vous trouvez également bien de votre genre de vie? Nous perdrions beaucoup à voir Madame changer d'habitude, & vous perdriez infiniment à ne pas reſter telle que vous êtes. Ah! Monſieur de Melcour, je commençais à déſeſpérer.

SCENE XX.

Les Précédens, M. DE MELCOUR.

M. DE MELCOUR.

JE ne ſuis point aſſez ennemi de moi-même pour me refuſer aux plaiſirs qui m'attendent.

Mde. DE NORBLIN.

Bon jour, Monſieur.

M. DE MELCOUR *debout entre Mde. de Norblin & Mde. de Volmar.*

Ne vous dérangez pas, Meſdames. Il faut venir chez Madame de Senanges pour trouver une réunion auſſi agréable. Eſprit, graces, talens. Je ſuis ravi, mon cher Dermancé, de te voir ici. Mettez-moi, je vous prie, au courant; je n'ai rien interrompu, Madame de Norblin ne liſait pas?

Mde. DE NORBLIN.

Non, Monſieur. Eſt-ce que je parle jamais de moi, de mes ouvrages? (*à part.*) Vous venez fort à propos, ces Dames ſont d'une nullité!

M. DE MELCOUR.

(*bas à Mde. de Norblin.*) C'eſt d'aujourd'hui que vous vous en appercevez?

Mde DE VOLMAR.

(*bas à M de Melcour.*) Vous faites fort bien d'arriver, Madame de Norblin eſt d'un ennui!..

M. DE MELCOUR, *à part.*

Bon! C'eût été la premiere fois que deux femmes auraient dit du bien l'une de l'autre.

Mde. DE SENANGES.

Pourquoi donc venir ſi tard ?

M. DE MELCOUR *prenant une taſſe.*

Une nouvelle qu'on vient de m'apprendre, que je vous apporte, & qui vous ſurprendra peut-être.

Mde. DE MILFORT.

Dites-nous vite.

M. DE MELCOUR.

La jeune Madame Du Tirol a quitté ſon mari.

M. DERMANCÉ.

Eſt-il poſſible !

M. DE MELCOUR *en remuant ſon the.*

Oh ! mon Dieu, c'eſt comme je vous le dis.

Mde. DE VOLMAR.

C'eſt ce qu'elle a pu faire de mieux.

Mde. DE NORBLIN.

En conſultant la rigueur des principes & la ſévérité des devoirs, je ne ſais ſi cette conduite eſt très-louable.

M. DE MELCOUR *en buvant.*

Seize ans & le beſoin de plaire, ſoixante ans & tous les travers d'un jaloux ! Tranquilliſez-vous, Madame ; on félicitera la femme & on

blâmera le mari, les hommes les premiers: nous ſommes de cette bonté, de cette candeur-là ! Quoiqu'il en ſoit, les deux époux ſe ſont ſéparés. Et quel himen fut jamais bien aſſorti ?

M. DERMANCÉ.

Il en eſt.

M. DE MELCOUR.

Ma foi non. Tu crois cela, toi; mais tu ne le perſuaderas pas à Madame de Senanges.

Mde. DE SENANGES *ſe levant.*

(*bas à M. Dermancé.*) Votre air embarraſſé attire ſur moi tous les yeux ; vous finirez par me compromettre.

M. DE MELCOUR.

Mais, à propos; Meſdames, comment n'êtes-vous point à Vincennes ? Il y a aujourd'hui une courſe qui attire tout Paris.

Mde. DE VOLMAR *ſe levant ainſi que Mde. de Milfort, Mde. & Mlle. de Norblin.*

Une courſe ! & nous ne ſavons pas cela? (*à Mde. de Senanges.*) Ma chere amie, vous avez les feuilles?

Mde. DE SENANGES *à M. de Selmour.*

Petit couſin, ſur ma table, pardon.

(*M. de Selmour va prendre les ournaux & les apporte à Mde. de Volmar.*)

Mde. DE MILFORT.

Il eſt incroyable que nous n'en ayons pas été prévenues. (*liſant.*) Attendez..... non..... (*à M. de Melcour.*) Le journal n'en parle point, Monſieur.

M. DE MELCOUR.

Je n'en ſuis pas moins ſûr de mon fait, & en traverſant le boulevard, la quantité de chevaux & de voitures que j'ai rencontrés m'en auraient convaincu ſi j'en avais pu douter. Ce n'eſt qu'à travers des dangers incalculables que j'ai pu pénétrer juſqu'ici. Eh! tenez, ſi vous perſiſtez dans votre incrédulité, voilà Monſieur de Belfort qui vous confirmera mon aſſertion.

Mde. DE VOLMAR.

Ce ſerait un homme adorable.

SCENE XXI.

Les précédens,

M. DE BELFORT *en bottes à l'anglaiſe avec tout l'habillement le plus à la mode.*

M. DE BELFORT.

DE quoi s'agit-il?

Mde. DE VOLMAR.

D'une courſe que M. de Melcour nous annonce pour aujourd'hui.

M. DE BELFORT.

Rien n'eſt plus vrai : mes chevaux y ſont déjà. Courſe droite de trois milles ; *Conqueror* contre l'*Eclipſe* ; les jockeis ne peſent pas plus de ſoixante livres y compris la ſelle. Les paris ſont conſidérables : elle ſera ſuperbe, Meſdames. Je ſavais que Madame de Senanges avait le plaiſir de vous poſſéder, & j'ai pris la liberté....

Mde. DE SENANGES.

C'eſt nous ſurprendre très-agréablement.

M. DE BELFORT.

Mon phaëton eſt à la porte, je puis mener deux Dames.

M. DE MELCOUR.

Madame de Norblin ira dans le phaëton !

Mde. DE VOLMAR *bas à M. de Melcour.*

Qu'eſt-ce que vous dites donc ?

Mde. DE NORBLIN

Non, Monſieur. Il y a ſéance académique, & j'aime beaucoup mieux y mener ma fille.

M. DE BELFORT.

J'ai fait atteler mes deux jumens anglaiſes, les deux plus jolies bêtes du monde ; l'œil vif, l'encolure hardie, le jarret ſouple, la bouche docile au frein, la tête buſquée ; il y a quinze jours qu'elles ſont arrivées de Londres. J'ai gardé l'homme qui les a amenées. Il ne ſait pas un mot de français, moi à peine quelques mots d'anglais, il ne peut pas dire le nom d'une rue, n'en connaît aucune, nous ne nous entendons pas, il mene à merveille.

Mde. DE VOLMAR.

Oh ! cela doit être charmant. (*à Mde. de Senanges.*) Ma chere amie, vous viendrez avec nous, nous nous partagerons.

Mde. DE SENANGES.

Non ; je reſterai chez moi.

M. DE BELFORT.

C'eſt moi qui vais vous conduire, vous pouvez être tranquilles; je ſuis en état de défier le plus habile cocher de Paris, je ne fais que cela mais, Meſdames, il n'y a pas de tems à perdre.

Mde. DE VOLMAR *à Mde. de Senanges.*

Décidez-vous, ma chere amie.

Mde. DE SENANGES.

Me preſſer davantage, ce ſerait doubler mes regrets.

Mde. DE MILFORT.

Je ne vous conçois pas; comment! n'être pas plus curieuſe que cela?

Mde. DE SENANGES.

Allons, allons; je ne veux pas vous retenir. Je jouirai, je vous aſſure, du plaiſir que vous vous promettez d'avoir.

Mde. DE VOLMAR.

Une courſe! un phaëton! (*à M. de Belfort.*) Eſt il bien haut, Monſieur?

M. DE MELCOUR.

Oh! fiez-vous-en à lui.

Mde. DE VOLMAR.

C'eſt une choſe raviſſante. Juſqu'à ce ſoir

donc, ma chere amie. Monſieur de Melcour ; vous êtes des nôtres ?

M. DE MELCOUR.

J'irai de mon côté. (*montrant M. de Selmour.*) Je me chargerai de Monſieur.

M. DE SELMOUR.

Si ma belle couſine y conſent.

Mde. DE SENANGES.

J'ai bien envie de vous refuſer.

M. DE SELMOUR.

Ah ! vous n'auriez pas ce courage-là.

Mde. DE VOLMAR.

Ma chere amie, nous nous retrouverons aux Italiens. On donne uue piéce nouvelle, on dit beaucoup de bien de la muſique, nous verrons le dernier acte. Adieu.

Mde. DE MILFORT.

C'eſt bien mal à vous de ne pas vouloir nous accompagner.

Mde. DE SENANGES.

Toutes les privations ſont pour moi.

M. DE BELFORT *à Mde. de Senanges.*

Il ne faut rien moins qu'un motif auſſi puiſſant pour m'arracher d'auprès de vous, Madame.

Je vous demande la permiſſion de m'en dédommager.

Mde. DE SENANGES.

Quand vous voudrez.

(*M. de Belfort ſort avec Mde. de Volmar & Mde. de Milfort.*)

Mde. DE NORBLIN.

(*à part.*) Il me tarde d'être hors d'ici, je m'y trouve par trop déplacée.

Mde. DE SENANGES.

Vous partez ?

Mde. DE NORBLIN.

Ne prenez pas garde à nous, je vous prie.

Mde. DE SENANGES.

Cela n'eſt pas poſſible. (*Elle reconduit Mde. de Norblin qui ſort avec ſa fille.*)

SCENE XXII.

Mde. DE SENANGES, M. DE MELCOUR, M. DERMANCÉ, M. DE SELMOUR.

M. DE MELCOUR.

(*Pendant que Mde. de Senanges eſt éloignée & ſemble cauſer avec M. de Selmour.*)

DERMANCÉ ! je puis t'offrir une place, cela te diſtrairait ; tu as l'air un peu ſoucieux.

M. DERMANCÉ.

Point du tout ; je te rends grace.

M. DE MELCOUR.

(*bas à Dermancé.*) Conviens qu'il eſt bien méritoire de ma part, de faire diſparaître ainſi les importuns.

M. DERMANCÉ.

Que veux-tu dire ?

M. DE MELCOUR.

Je ſuis bon ami.

Mde DE SENANGES.

Monſieur de Melcour, quand vous verra-t'on ?

M. DE MELCOUR.

Jamais aſſez tôt pour moi.

M. DE SELMOUR *en s'en allant, haut & gaiment.*

Adieu, ma belle couſine.

SCENE XXIII & derniere.

M. DERMANCÉ, Mde. DE SENANGES.

Mde. DE SENANGES.

QUOI ! vous reſtez, Monſieur ?

M. DERMANCÉ.

Que voulez-vous que je devienne ?

Mde. DE SENANGES.

Quand tout le monde s'en va ! vous voulez donc être remarqué, accréditer les bruits qu'on ſe plaît à répandre ?

M. DERMANCÉ.

Un charme plus fort que moi...,. Ne vous irritez pas.... je ſors. Mais vous-même ne vous applaudiſſez-vous point d'échapper à cette ſociété inſignifiante & frivole ? lui ſacrifierez-vous la douceur d'un lien ? ...

Mde. DE SENANGES.

Qui m'effraye & pour vous & pour moi.

M. DERMANCÉ.

Mais un mot ſi doux était ſorti de votre bouche !

Mde. DE SENANGES.

Pourquoi me le rappeller ?

M. DERMANCÉ.

Ma lettre....

Mde. DE SENANGES.

Je l'ai lue & plus d'une fois ; elle a troublé mon repos ; je veux vous la rendre ainſi que votre romance.... (*Elle ſe fouille.*)

M. DERMANCÉ.

Vous la connaiſſez ?

Mde. DE SENANGES.

La voilà, oui ; votre ſecret m'a été confié, & ce n'était pas le trahir.

M. DERMANCÉ.

Elle était faite pour vous.

Mde. DE SENANGES.

Je m'en ſuis bien doutée.

M. DERMANCÉ.

J'y peignais la ſituation de mon ame.

Mde. DE SENANGES.

C'eſt ce que je me ſuis dit. A peine me reconnaîtrez-vous, à peine me reconnais-je moi-même...

M. DERMANCÉ.

Eh bien ! décidez de mon ſort. Je n'en puis ſupporter l'incertitude. Que ce moment ſoit le plus heureux de ma vie, ou je vais croire que l'aveu même de vos ſentimens n'était qu'un artifice....

Mde. DE SENANGES.

Ingrat ! vous pouvez....

M. DERMANCÉ.

Ma raiſon s'égare. Moi ! vous ſoupçonner ! moi ! vous offenſer ! c'eſt à vos pieds que j'im-

plore ma grace. Voyez l'état où vous me réduiſez. Belle Senanges, répétez-le-moi ce mot enchanteur qui va mettre un terme à mes ſouffrances, qui va fixer vos irréſolutions. M'aimez-vous?

Mde. DE SENANGES

avec impatience & ſenſibilité.

Eh! oui, oui, oui, je vous aime.

M. DERMANCÉ.

Femme adorable! Ah! mon cœur eſt trop plein.... La reconnoiſſance, l'amour....

Mde. DE SENANGES, *avec calme.*

Je m'étais promis d'échapper à l'hymen; vous avez ſoumis mes préjugés, vous avez vaincu ma réſiſtance; Dermancé! que ce moment du moins ſoit toujours préſent à votre mémoire. N'ayons jamais à regretter l'un & l'autre le triomphe que l'amour vient d'obtenir ſur la raiſon.

FIN.

PIECES
DU MEME AUTEUR.

Les Aveux difficiles en un acte, chez Ducheſne, Rue S. Jacques.

Chez Prault, Quai des Auguſtins,

La Fauſſe Coquette en trois actes.

La Belle Mere en cinq actes.

L'Entrevue en un acte.

FAUTES A CORRIGER.

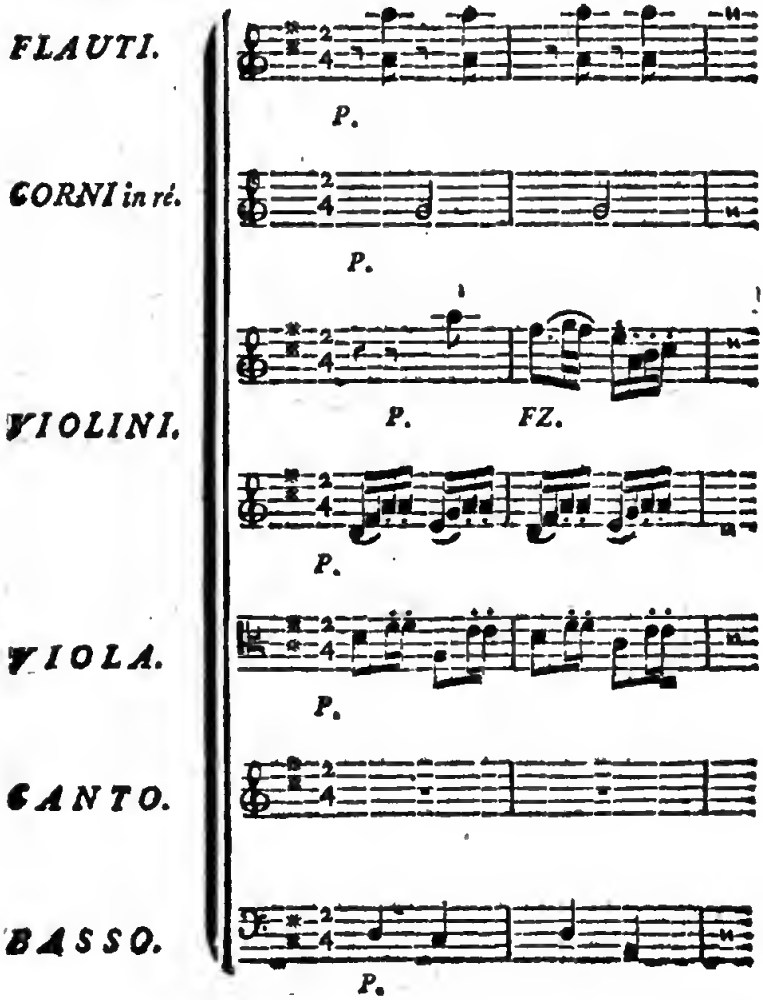
Page 8, ligne 18, voilà *une*, liſez voilà *ma.*

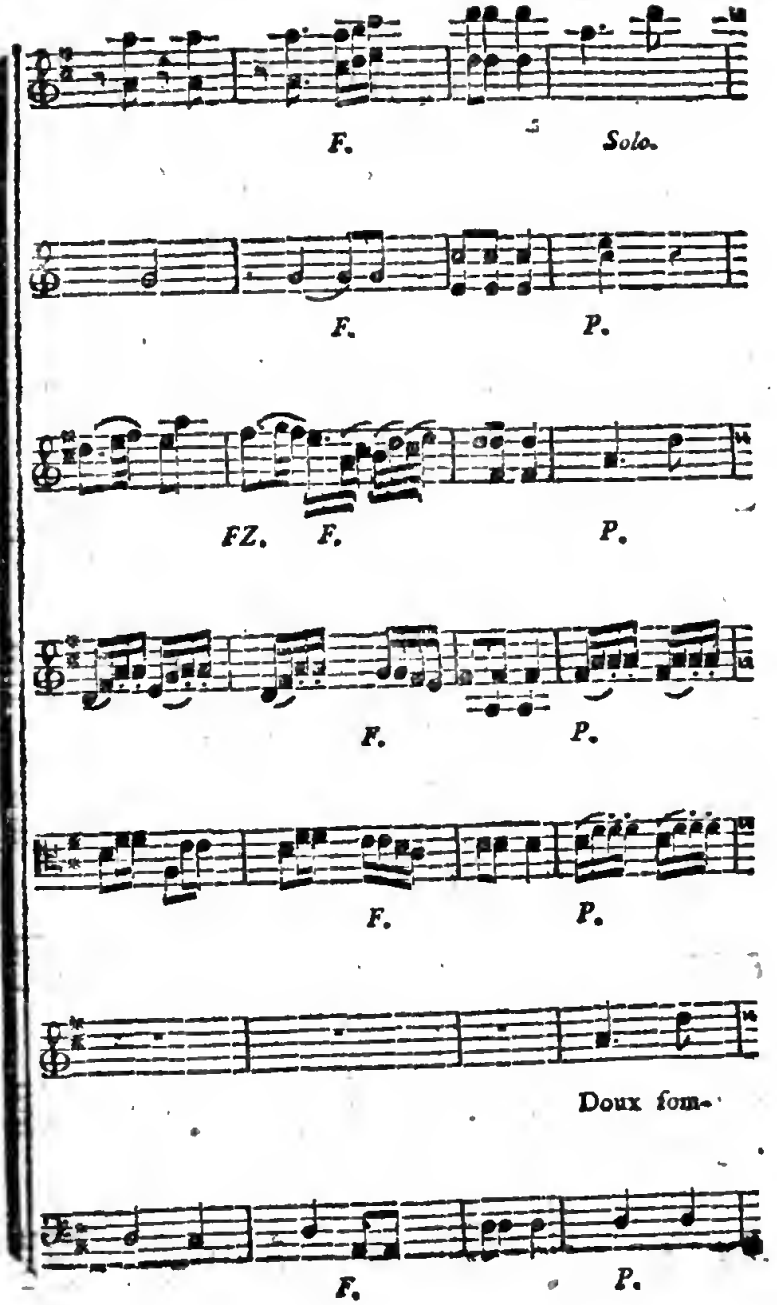
Page 40, ligne 20, elles *ſort*, liſez elles *ſont.*

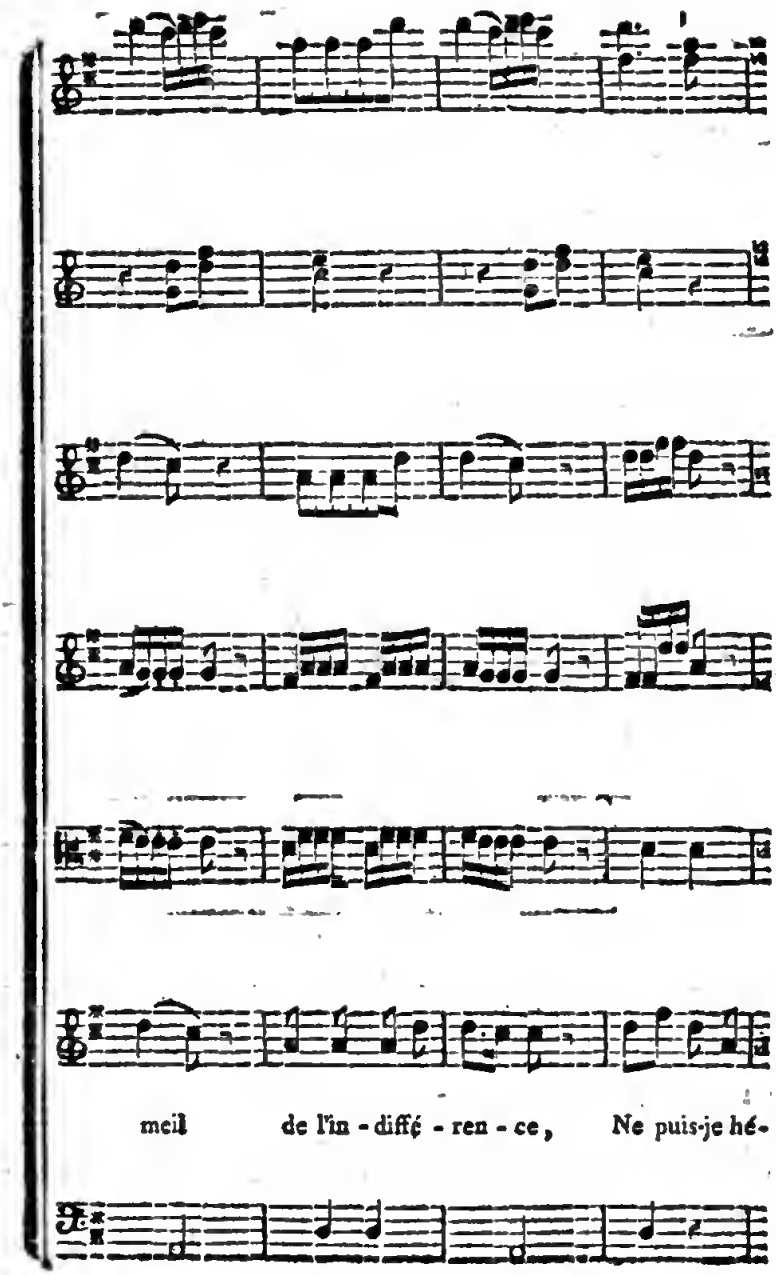
ROMANCE.

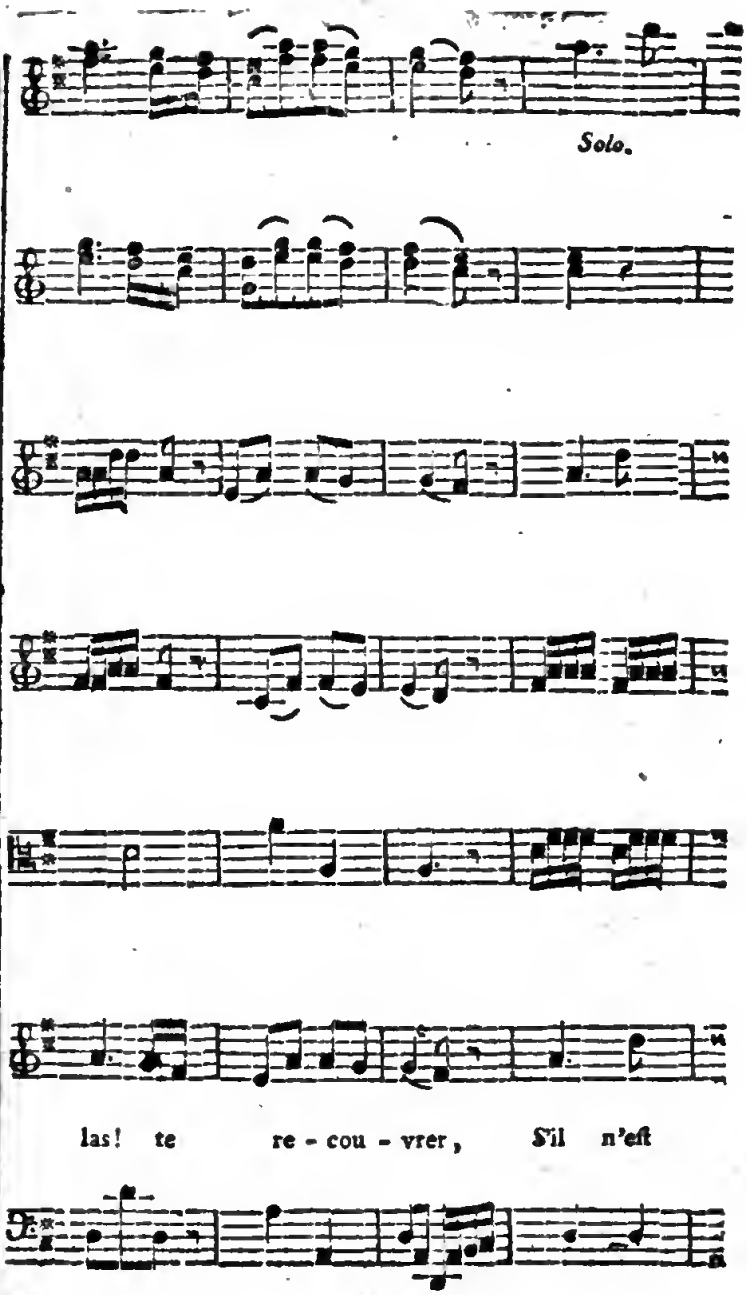
MUSIQUE DE MARTINI.

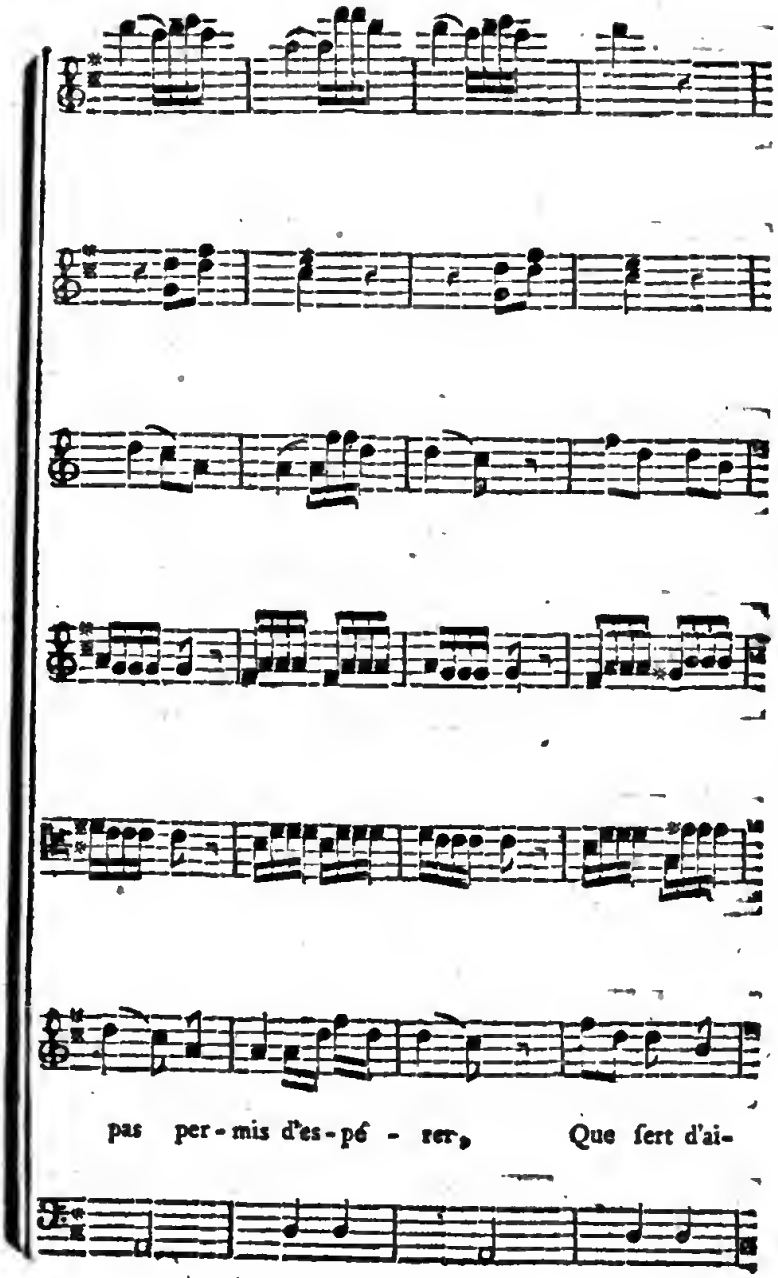
Andante gracioso.

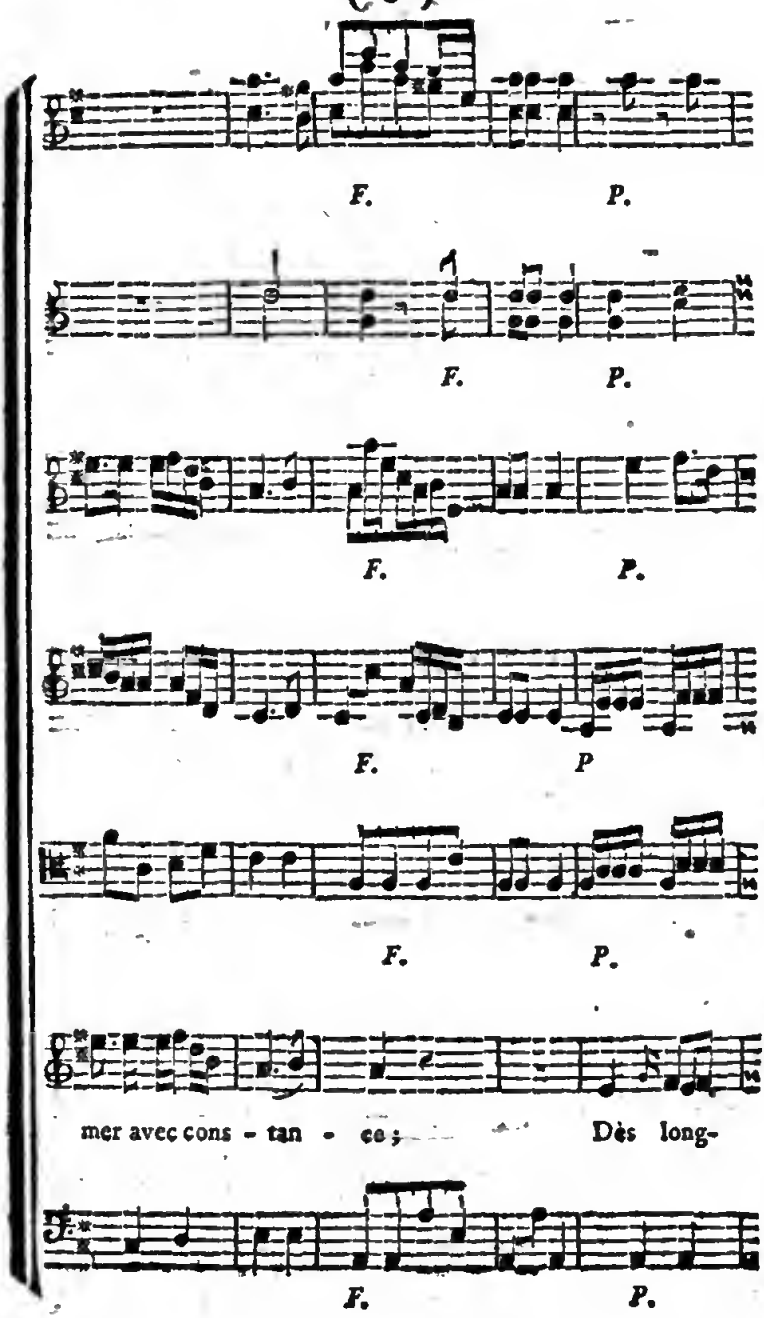


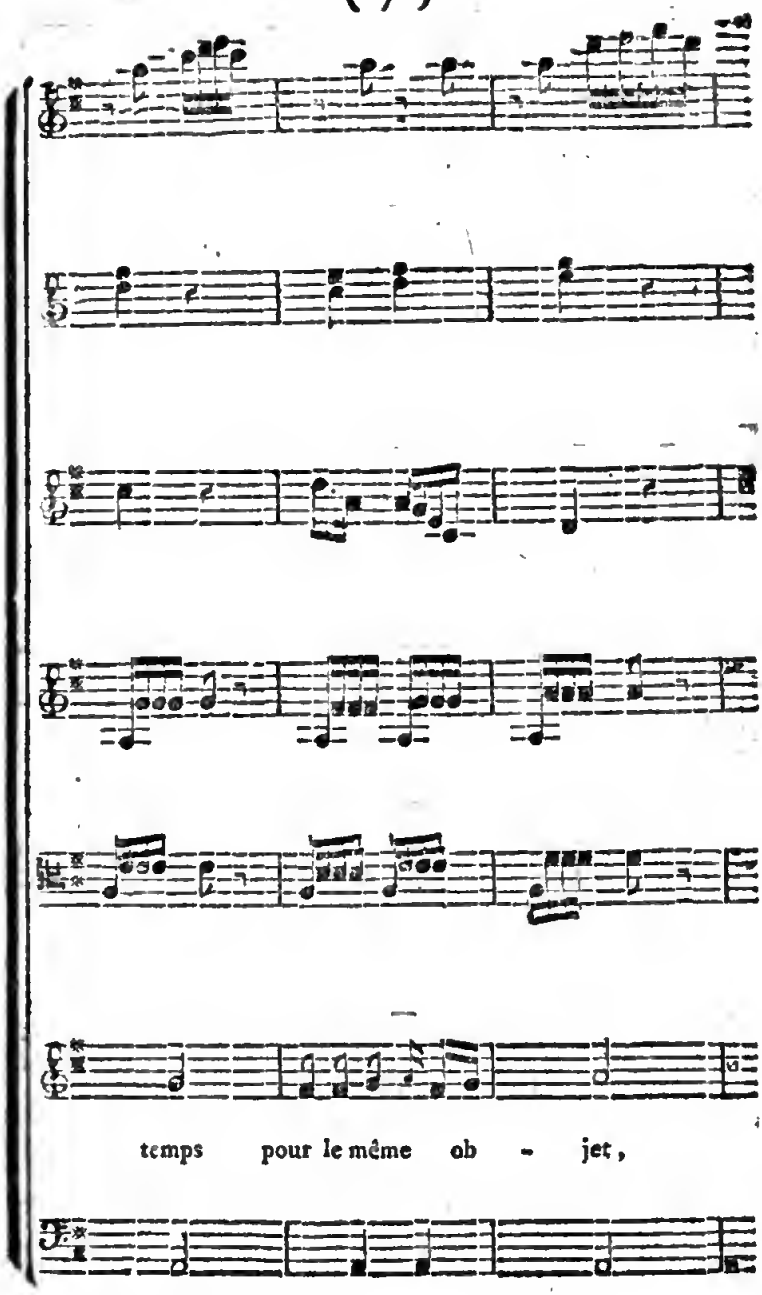

F.
Solo.
F.
P.
FZ.
F.
P.
F.
P.
F.
P.
Doux fom-
F.
P.

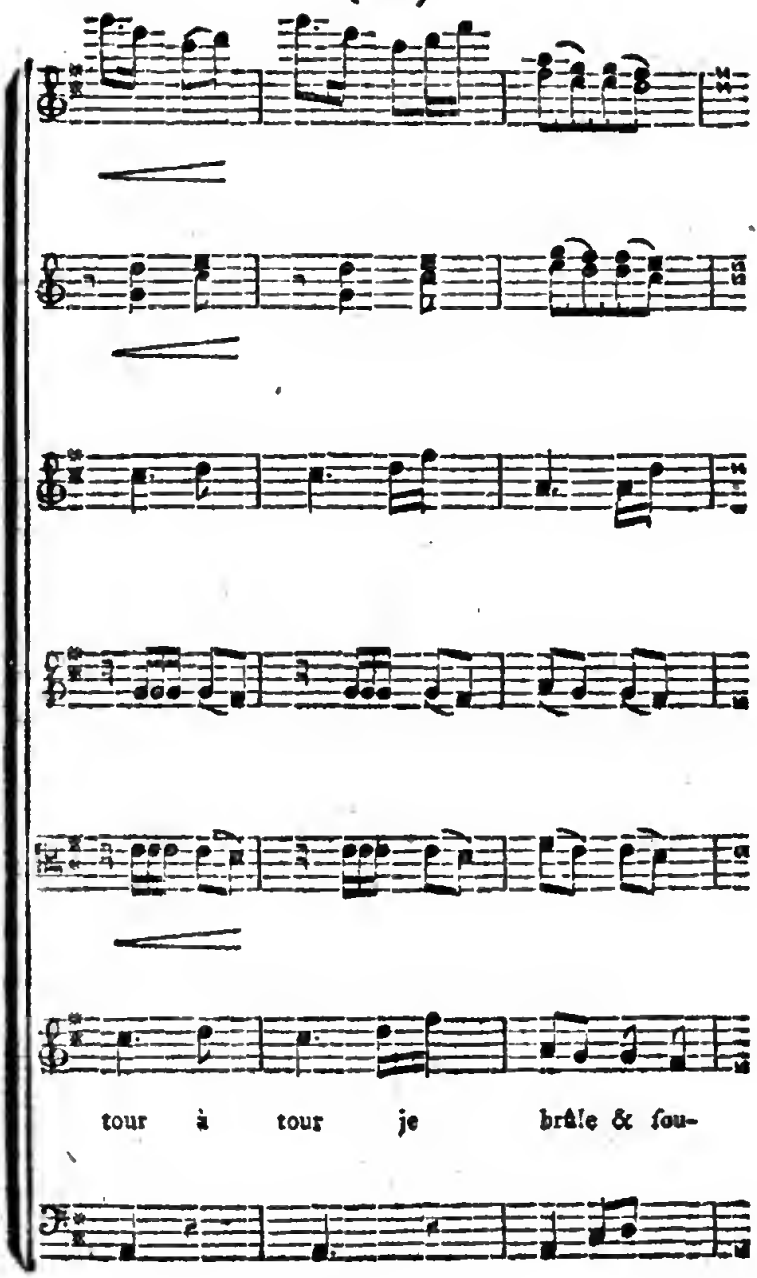

meil de l'in - diffé - ren - ce, Ne puis-je hé-

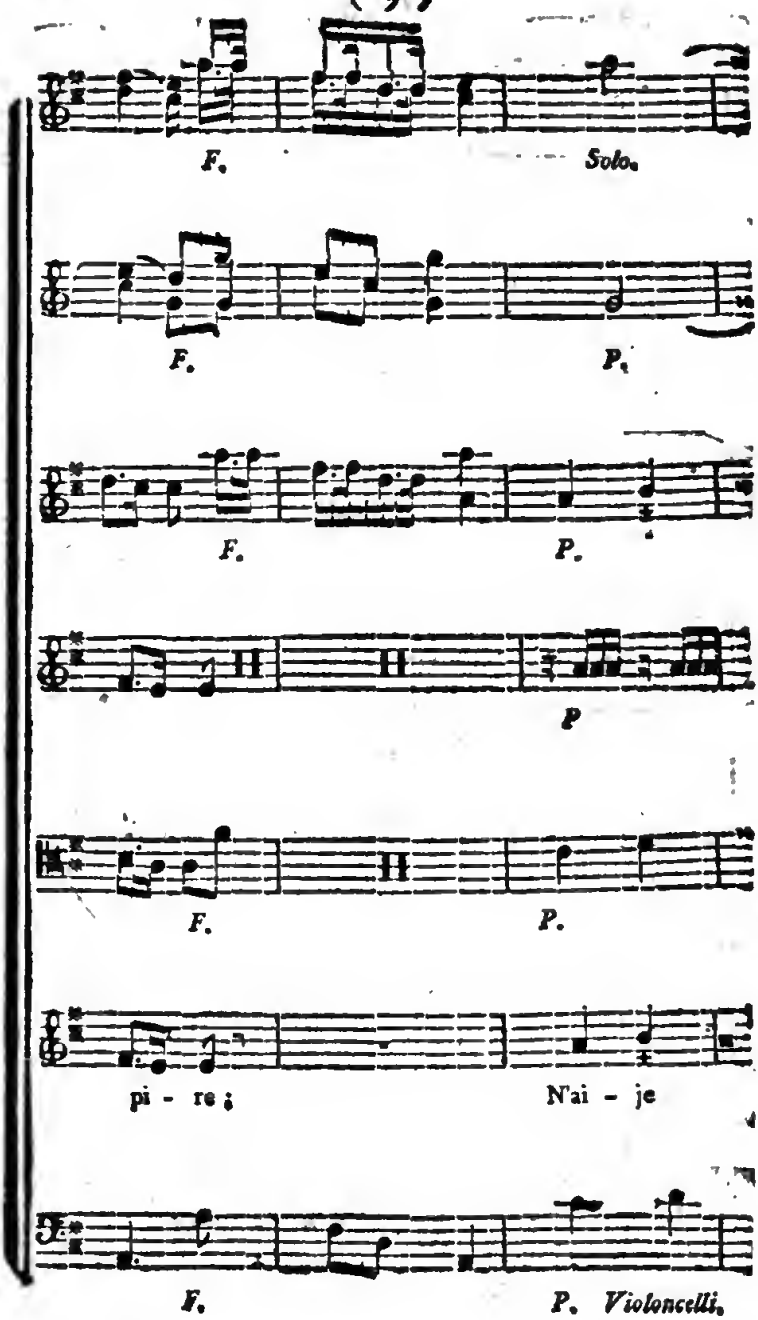

Solo.
las! te re - cou - vrer, S'il n'eſt

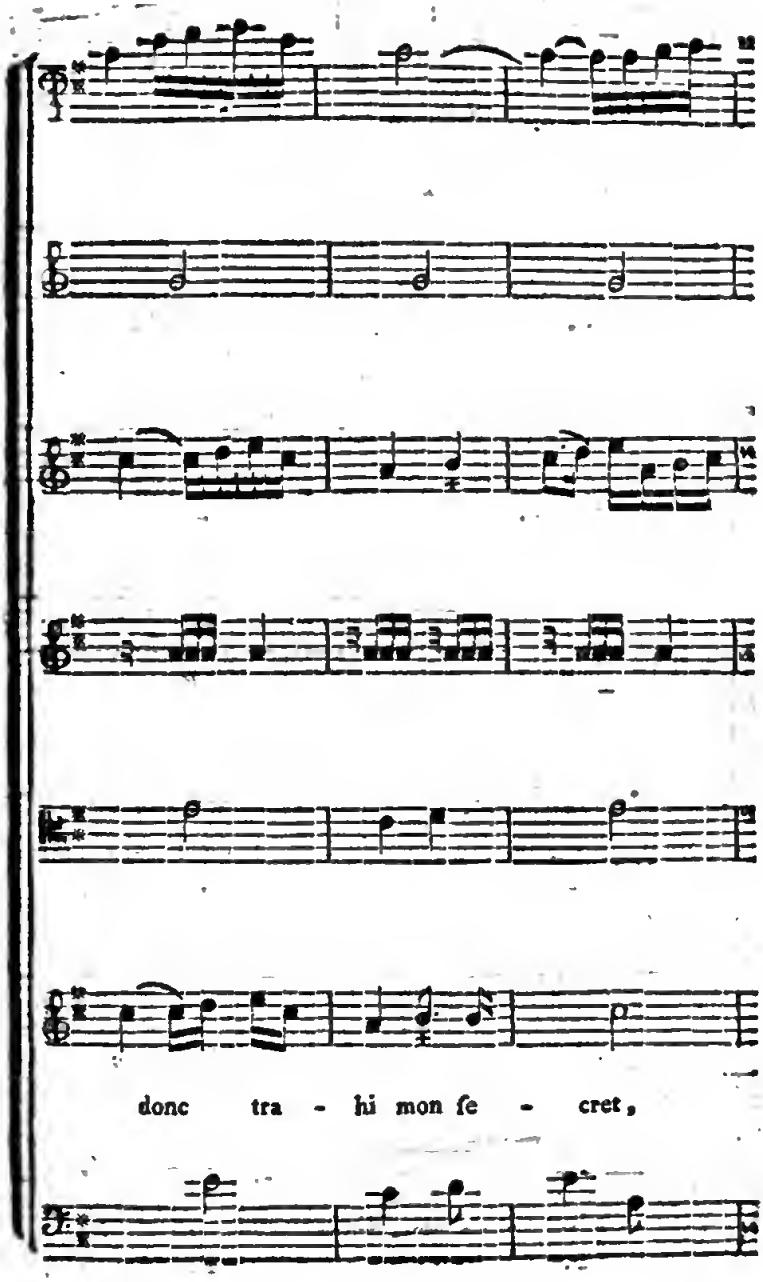

pas per-mis d'es-pé - rer, Que ſert d'ai-

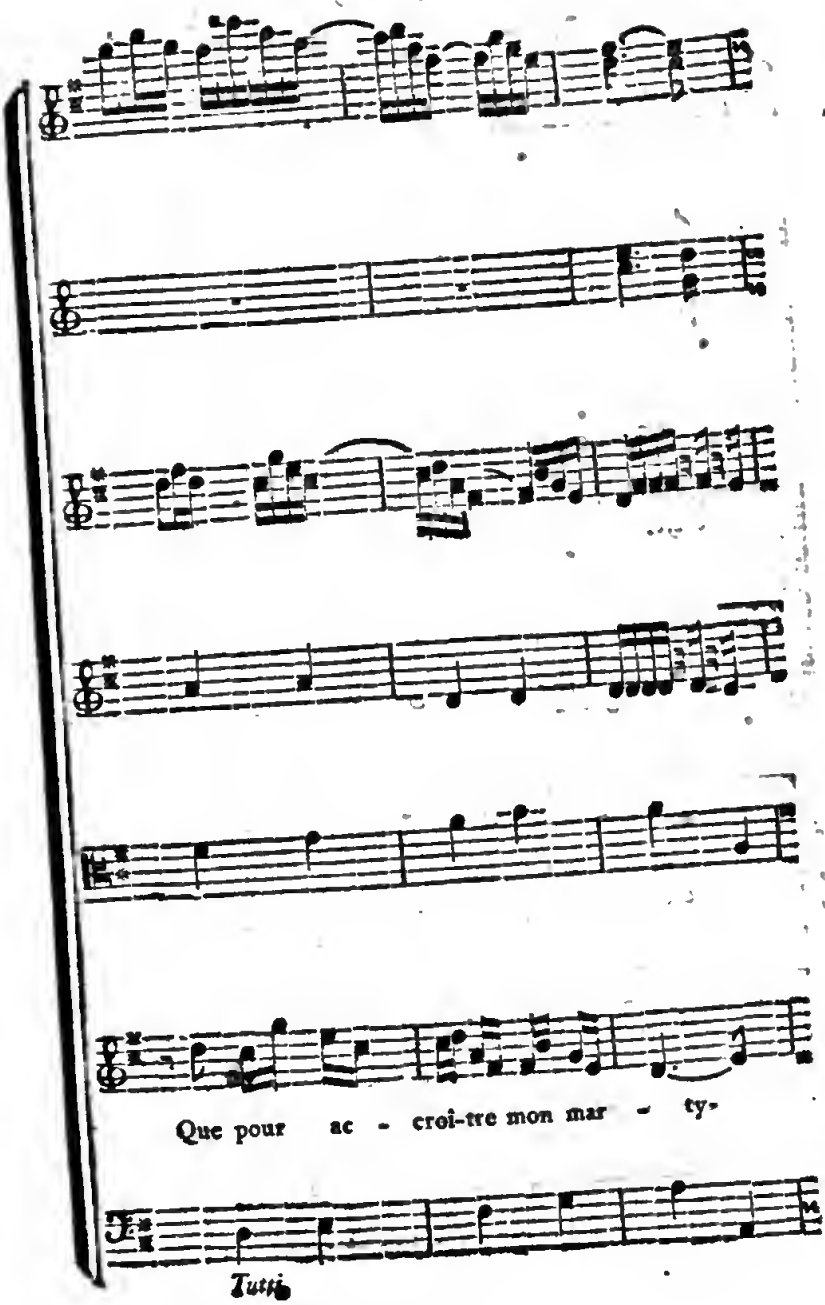

F. P.
F. P.
F. P.
F. P
F. P.
mer avec cons - tan - ce ; Dès long-
F. P.

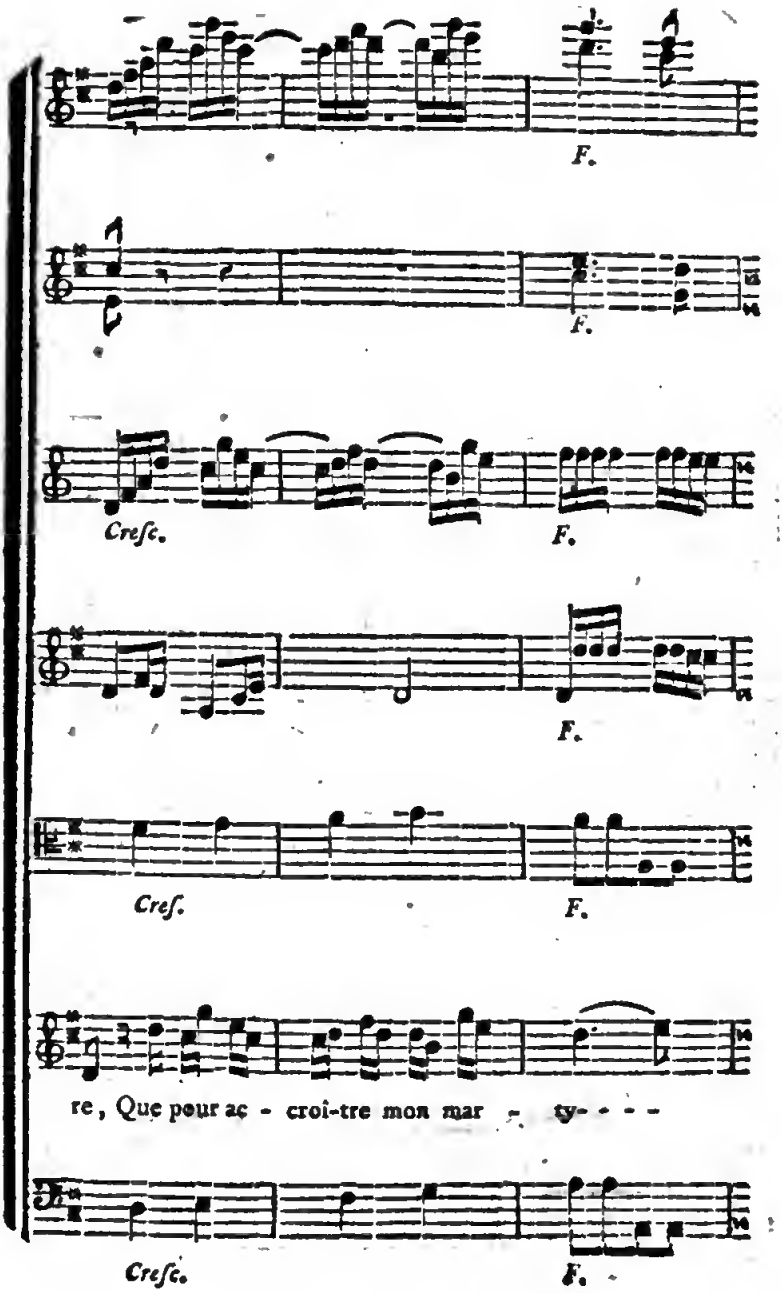

temps pour le même ob - jet,

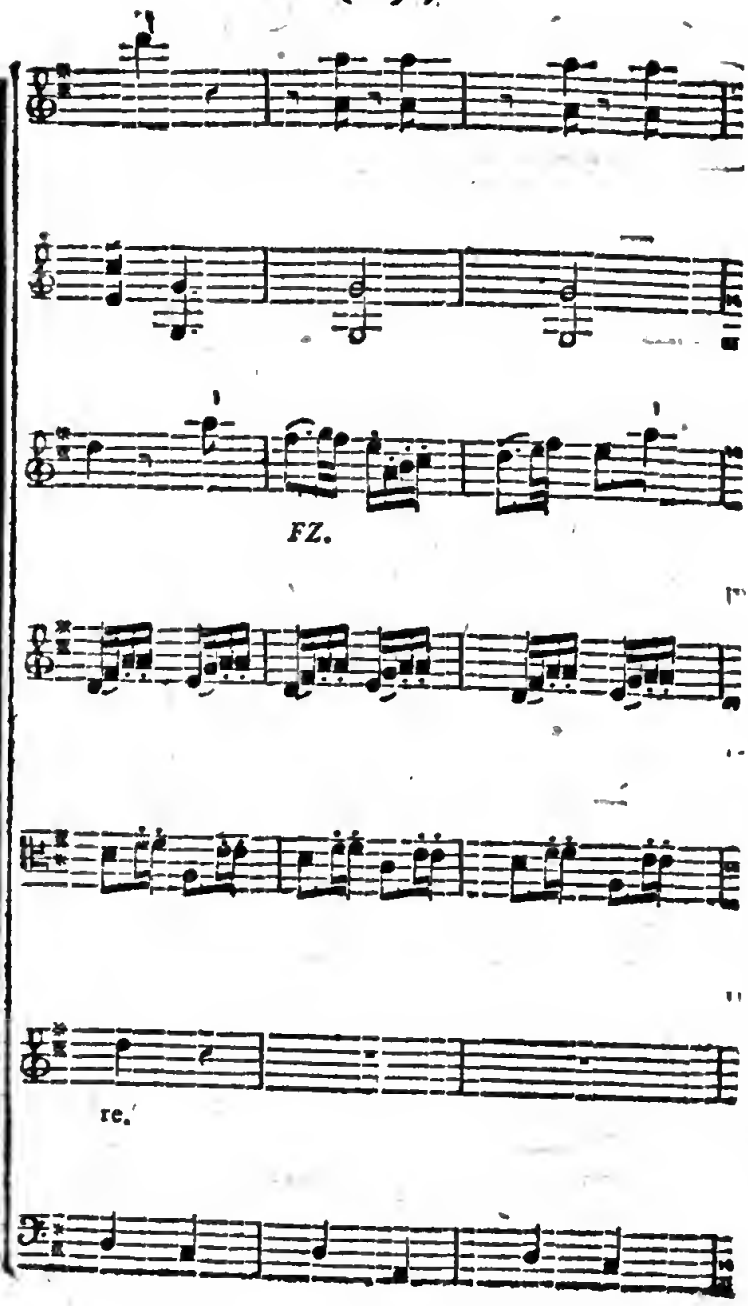

tour à tour je brûle & fou-

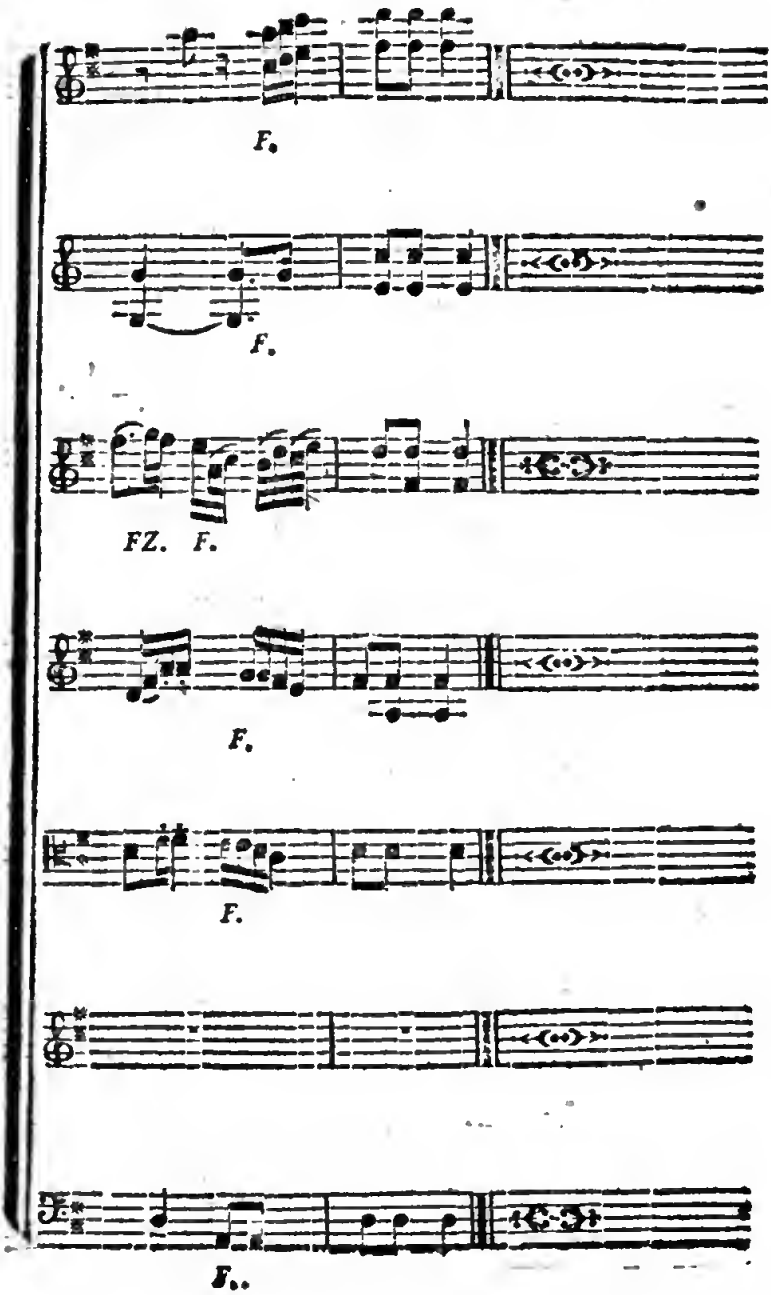

F.
Solo.
F.
P.
F.
P.
P
F.
P.
pi - re ;
N'ai - je
F.
P. Violoncelli.


donc tra - hi mon ſe - cret,


Que pour ac - croi-tre mon mar - ty-
Tutti.


F.
F.
Creſc.
F.
F.
Creſ.
F.
re, Que pour ac - croi-tre mon mar - ty- - - -
Creſc.
F.


FZ.
re.


F.
F.
FZ. F.
F.
F.
F..

IIe. COUPLET.

(Nota. *Ce couplet n'eſt point chanté à la repréſentation.*)

Ah ! tout change dans la nature ;
Après les hivers deſtructeurs,
Le printems ramène les fleurs,
Les champs ſe couvrent de verdure ;
Mais, inflexible en ſes rigueurs,
Loin de plaindre un Amant qui l'aime,
Zélis ſe riant de mes pleurs,
Pour moi toujours reſte la même.

IIIe. COUPLET.

Que mon ſort du moins t'intéreſſe ;
Amour ! toi qui lis dans mon cœur,
Tu peux juger de mon malheur,
Puiſque tu connois ma tendreſſe :
Oui, ſoumets Zélis à ta loi,
Attendris ſon âme rébelle ;
Qu'elle ne vive que pour moi,
Quand je ne vis plus que pour elle.